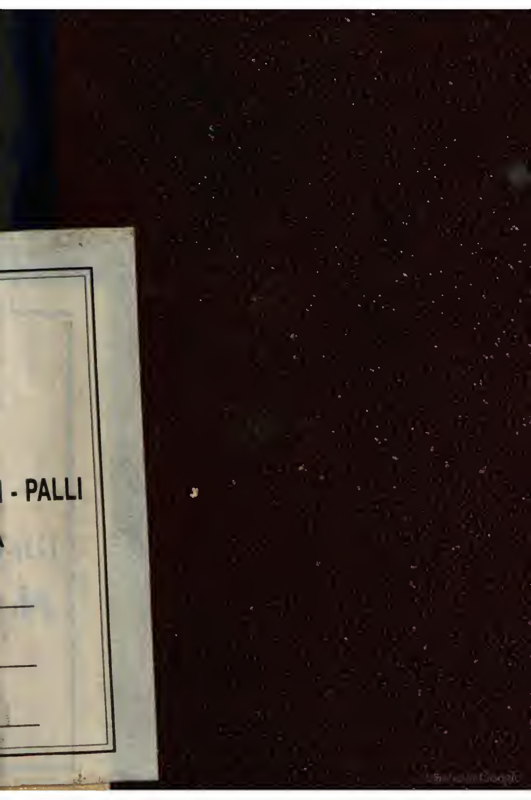

- PALLI
A





ŒUVRES

DE

C.-F. VOLNEY,

COMTE ET PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, SÉANTE A CALCUTTA.

MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXIII.

VOYAGE
EN ÉGYPTE
ET EN SYRIE.
TOME III.

ÉTAT POLITIQUE

DE

LA SYRIE.

CHAPITRE PREMIER.

DISTRIBUTION DE LA SYRIE PAR PACHALICS, SELON L'ADMINISTRATION TURKE.

Après que le sultan Sélim I[er] se fut emparé de la Syrie sur les Mamlouks, il y établit, comme dans le reste de l'empire, des *vice-rois* ou *pachas*, (*a*) revêtus d'un pouvoir illimité et absolu. Pour s'assurer de leur soumission et faciliter leur régie, il divisa le pays en cinq gouvernemens ou *pachalics*, dont la distribution subsiste encore. Ces pachalics sont celui d'*Alep*, celui de *Tripoli*, celui de *Saide*, récemment transféré à *Acre*, celui de *Damas*, et enfin celui de la Palestine, dont le siége a

(*a*) Le terme turk *pacha* est formé des deux mots persans *pa-châh*, qui signifient littéralement *vice-roi*.

été tantôt à Gaze et tantôt à Jérusalem. Depuis Sélim, les débornemens de ces pachalics ont souvent varié; mais la consistance générale s'est maintenue à peu près la même. Il convient de prendre des notions un peu détaillées des objets les plus intéressans de leur état actuel, tels que les revenus, les productions, les forces et les lieux remarquables.

CHAPITRE II.

DU PACHALIC D'ALEP.

Le pachalic d'*Alep* comprend le terrain qui s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, entre deux lignes tirées, l'une de *Skandaroun* à *Bir*, par les montagnes, l'autre de *Bèles* à la mer, par *Marra* et le pont de *Chogr*. Cet espace est en grande partie formé de deux plaines; l'une, celle d'Antioche, à l'ouest, et l'autre, celle d'Alep, à l'est : le nord et le rivage de la mer sont occupés par d'assez hautes montagnes, que les anciens ont désignées sous les noms d'*Amanus* et de *Rhosus*. En général, le sol de ce gouvernement est gras et argileux. Les her-

bes hautes et vigoureuses qui croissent partout après les pluies, en attestent la fécondité; mais elle y est presque sans fruit. La majeure partie des terres est en friche; à peine trouve-t-on des cultures aux environs des villes et des villages. Les produits principaux sont le froment, l'orge et le coton, qui appartiennent spécialement au pays plat. Dans les montagnes l'on préfère la vigne, les mûriers, les olives et les figues. Les coteaux maritimes sont consacrés aux tabacs à pipe, et le territoire d'Alep aux pistaches. Il ne faut pas compter les pâturages, qui sont abandonnés aux hordes errantes des Turkmans et des Kourdes.

Dans la plupart des pachalics, le *pacha* est, selon la valeur de son titre, *vice-roi* et fermier-général du pays. Dans celui d'Alep, ce second emploi lui manque. La *Porte* l'a confié à un *mehassel* ou *collecteur*, avec qui elle compte immédiatement. Elle ne lui donne de bail que pour l'année seulement. Le prix actuel de la ferme est de 800 bourses, qui font un million de notre monnaie; mais il faut y joindre un *prix de babouche* (*a*) ou *pot-de-vin*, de 80 à 100 mille francs, dont on achète la faveur du vizir et des gens en crédit. Moyennant ces

(*a*) Pantoufles turkes.

deux sommes, le fermier est substitué à tous les droits du gouvernement, qui sont, 1° les douanes ou droits d'entrée et de sortie sur les marchandises venant de l'Europe, de l'Inde ou de Constantinople, et sur celles que le pays rend en échange; 2° les droits de passage sur les troupeaux que les Turkmans et les Kourdes amènent chaque année de l'*Arménie* et du *Diarbekr*, pour vendre en Syrie; 3° le cinquième de la saline de *Djeboul;* enfin le *miri* ou impôt établi sur les terres. Ces objets réunis peuvent rendre 15 à 1,600,000 fr.

Le pacha, privé de cette régie lucrative, reçoit un traitement fixe de 80,000 piastres (c'est-à-dire de 200,000 livres) seulement. L'on a de tout temps reconnu ce fonds insuffisant à ses dépenses; car outre les troupes qu'il doit entretenir, et les réparations des chemins et des forteresses qui sont à sa charge, il est obligé de faire de grands présens aux ministres, pour obtenir ou garder sa place; mais la Porte fait entrer en compte les contributions qu'il tirera des Kourdes et des Turkmans, les avanies qu'il fera aux villages et aux particuliers; et les pachas ne restent pas en arrière de leurs intentions. *Abdi*, pacha, qui commandait il y a douze ou treize ans, enleva dans

quinze mois plus de 4,000,000 de livres, en rançonnant tous les corps de métiers, jusqu'aux nettoyeurs de pipes. Récemment un autre du même nom vient de se faire chasser pour les mêmes extorsions. Le divan récompensa le premier d'un commandement d'armée contre les Russes; mais si celui-ci est resté pauvre, il sera étranglé comme concussionnaire. Telle est la marche ordinaire des affaires.

Selon un usage général, la commission du pacha n'est que pour trois mois; mais souvent on le proroge jusqu'à six mois, et même un an. Il est chargé de maintenir les sujets dans l'obéissance, et de veiller à la sûreté du pays contre tout ennemi domestique ou étranger. Pour cet effet, il entretient cinq à six cents cavaliers, et à peu près autant de gens de pied. En outre, il a le droit de disposer des janissaires, qui sont une espèce de milice nationale classée. Comme nous retrouverons le même état militaire dans toute la Syrie, il est à propos de dire deux mots de sa constitution.

Les janissaires dont je viens de parler, sont, dans chaque pachalic, un certain nombre d'hommes classés, qui doivent se tenir prêts à marcher toutes les fois qu'on les appelle. Comme il y a des priviléges et des exemptions

attachés à ce titre, il y a concurrence à l'obtenir. Jadis cette troupe était astreinte à une discipline et à des exercices réglés; mais depuis soixante à quatre-vingts ans, l'état militaire est tombé dans une telle décadence, qu'il ne reste aucune trace de l'ancien ordre. Ces prétendus soldats ne sont plus que des artisans et des paysans aussi ignorans que les autres, mais beaucoup moins dociles. Lorsqu'un pacha commet des abus d'autorité, ils sont toujours les premiers à lever l'étendard de la sédition. Récemment ils ont déposé et chassé d'Alep *Abdi* pacha, et il a fallu que la Porte en envoyât un autre. Elle s'en venge en faisant étrangler les plus mutins des opposans ; mais à la première occasion, les janissaires se font d'autres chefs, et les affaires suivent toujours la même route. Les pachas se voyant contrariés par cette milice nationale, ont eu recours à l'expédient usité en pareil cas; ils ont pris pour soldats des étrangers, qui n'ont dans le pays ni famille ni amis. Ces soldats sont de deux espèces, cavaliers et piétons.

Les cavaliers, les seuls que l'on répute gens de guerre, s'appellent à ce titre *Daoulé* ou *Deleti*, et encore *Delibaches* et *Laouend*, dont nous avons fait *Leventi*. Leurs armes sont le

sabre court, le pistolet, le fusil et la lance. Leur coiffure est un long cylindre de feutre noir, sans bords, élevé de neuf à dix pouces, très-incommode, en ce qu'il n'ombrage point les yeux, et qu'il tombe aisément de dessus ces têtes rasées. Leurs selles sont formées à la manière anglaise, et d'un seul cuir tendu sur un châssis de bois; elles sont rases, mais elles n'en sont pas moins incommodes, en ce qu'elles écartent le cavalier, au point de lui ôter l'usage des aides; pour le reste de l'équipage et du vêtement, ces cavaliers ressemblent aux Mamlouks, à cela près qu'ils sont moins bien tenus. Avec leurs habits déchirés, leurs armes rouillées, et leurs chevaux de toute taille et de toute couleur, on les prendrait plutôt pour des bandits que pour des soldats. La plupart ont commencé par le premier métier, et n'ont pas changé en prenant le second. Presque tous les cavaliers en Syrie sont des *Turkmans*, des *Kourdes* ou des *Caramanes*, qui, après avoir fait le métier de voleurs dans leur pays, viennent chercher auprès des pachas un asile et du service. Dans tout l'empire, ces troupes sont ainsi formées de brigands qui passent d'un lieu à l'autre. Faute de discipline, ils gardent partout leurs premières mœurs, et

sont le fléau des campagnes qu'ils dévastent, et des paysans qu'ils pillent souvent à force ouverte.

Les gens de pied sont une troupe encore inférieure en tout genre. Jadis on les tirait des habitans même du pays par des enrôlemens forcés; mais depuis cinquante à soixante ans, les paysans des royaumes de Tunis, d'Alger et de Maroc, se sont avisés de venir chercher en Égypte et en Syrie, une considération qui leur est refusée dans leur patrie. Eux seuls, sous le nom de *Magarbé*, c'est-à-dire, *hommes du couchant*, composent l'infanterie des pachas; en sorte qu'il arrive, par un échange bizarre, que la milice des Barbaresques est formée de Turks, et la milice des Turks formée de Barbaresques. L'on ne peut être plus leste que ces piétons; car tout leur équipage et leur bagage se bornent à un fusil rouillé, un grand couteau, un sac de cuir, une chemise de coton, un caleçon, une toque rouge, et quelquefois des pantoufles. Chaque mois ils reçoivent une paye de cinq piastres (12 liv. 10 s.), sur laquelle ils sont obligés de s'entretenir d'armes et de vêtemens. Ils sont d'ailleurs nourris aux dépens du pacha; ce qui ne laisse pas de former un trai-

tement assez avantageux ; la paye est double pour les cavaliers, à qui l'on fournit en outre le cheval et sa ration, qui est d'une mesure de paille hachée, et d'une mesure d'orge, que j'ai trouvée de six pouces et demi de diamètre intérieur, sur quatre pouces et demi de profondeur, valant environ sept livres deux ou trois onces d'orge. Ces troupes sont divisées à l'ancienne manière tartare, par *bairâqs* ou *drapeaux;* chaque drapeau est compté pour dix hommes, mais rarement s'en trouve-t-il six effectifs ; la raison en est que les *agas* ou commandans de *drapeau* étant chargés du paiement des soldats, en entretiennent le moins qu'ils peuvent, afin de profiter des payes vides. Les *agas* supérieurs tolèrent ces abus, parce qu'ils en partagent les fruits ; enfin les pachas eux-mêmes entrent en connivence; et pour se dispenser de payer les soldes entières, ils ferment les yeux sur les pillages et l'indiscipline de leurs troupes.

C'est par les désordres d'un tel régime, que la plupart des pachalics de l'empire se trouvent ruinés et dévastés. Celui d'Alep en particulier est dans ce cas ; sur les anciens *deftar* ou *registres* d'impôts, on lui comptait plus de trois mille deux cents villages ; aujourd'hui le col-

lecteur en réalise à peine quatre cents. Ceux de nos négocians qui ont vingt ans de résidence, ont vu la majeure partie des environs d'Alep se dépeupler. Le voyageur n'y rencontre de toutes parts que maisons écroulées, citernes enfoncées, champs abandonnés. Les cultivateurs ont fui dans les villes, où leur population s'absorbe, mais où du moins l'individu échappe à la main rapace du despotisme qui s'égare sur la foule.

Les lieux de ce pachalic qui méritent quelque attention, sont, 1° la ville d'*Alep*, que les Arabes appellent *Halab* (*a*). Cette ville est la capitale de la province, et la résidence ordinaire du pacha. Elle est située dans la vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate, et qui se confond au midi avec le désert. Le local d'*Alep*, outre l'avantage d'un sol gras et fertile, possède encore celui d'un ruisseau d'eau douce qui ne tarit jamais; ce ruisseau, assez semblable pour la largeur à la rivière des

(*a*) C'est le nom dont les anciens géographes ont fait *Xalibon*; l'*x* représente ici le *jota* espagnol; et il est remarquable que les Grecs modernes rendent encore le *hâ* arabe par ce même son de *jota*; ce qui cause mille équivoques dans leur discours, attendu que les Arabes ont le *jota* dans une autre lettre.

Gobelins, vient des montagnes d'*Aêntâb*, et se termine à six lieues au-dessous d'Alep, en un marécage peuplé de sangliers et de pélicans. Près d'Alep, ses bords, au lieu des roches nues qui emprisonnent son cours supérieur, se couvrent d'une terre rougeâtre excellente, où l'on a pratiqué des jardins, ou plutôt des vergers, qui dans un pays chaud, et surtout en Turkie, peuvent passer pour délicieux. La ville elle-même est une des plus agréables de la Syrie, et est peut-être la plus propre et la mieux bâtie de tout l'empire. De quelque côté que l'on y arrive, la foule de ses minarets et de ses dômes blanchâtres flatte l'œil ennuyé de l'aspect brun et monotone de la plaine. Au centre est une montagne factice, environnée d'un fossé sec, et couronnée d'une forteresse en ruines. De là l'on domine à vue d'oiseau sur la ville, et l'on découvre au nord les montagnes neigeuses de *Bailan*; à l'ouest, la chaîne qui sépare l'Oronte de la mer, pendant qu'au sud et à l'orient, la vue s'égare jusqu'à l'Euphrate. Jadis ce château arrêta plusieurs mois les Arabes d'Omar, et ne fut pris que par trahison; mais aujourd'hui, il ne résisterait pas au moindre coup de main. Sa muraille mince, basse et sans appui, est écroulée. Ses petites

tours à l'antique ne sont pas en meilleur état. Il n'a pas quatre canons de service, sans en excepter une couleuvrine de neuf pieds de long, que l'on a prise sur les Persans au siége de *Basra.* Trois cent cinquante janissaires qui devraient le garder, sont à leurs boutiques, et l'aga trouve à peine de quoi loger ses gens. Il est remarquable que cet aga est nommé par la Porte qui, toujours soupçonneuse, divise le plus qu'elle peut les commandemens. Dans l'enceinte du château, est un puits qui, au moyen d'un canal souterrain, tire son eau d'une source distante de cinq quarts de lieue. Les environs de la ville sont semés de grandes pierres carrées, surmontées d'un turban de pierre, qui sont la marque d'autant de tombeaux. Le terrrain a des élévations qui, dans un siége, rendraient les approches très-faciles : telle est, entre autres, la maison des derviches, d'où l'on commande au canal et au ruisseau. Alep ne mérite donc, comme ville de guerre, aucune considération, quoiqu'elle soit la clef de la Syrie du côté du nord ; mais comme ville de commerce, elle a un aspect imposant ; elle est l'entrepôt de toute l'*Arménie* et du *Diarbekr ;* elle envoie des caravanes à *Bagdad* et en Perse ; elle communique au *golfe Persique*

et à l'*Inde* par *Basra;* à l'Égypte et à la Mekke, par *Damas*, et à l'Europe, par *Skandaroun* (Alexandrette) et *Lataqîé*. Le commerce s'y fait presque tout par échange. Les objets principaux sont les cotons en laine ou filés du pays; les toiles grossières qu'en fabriquent les villages; les étoffes de soie ouvrées dans la ville; les cuivres; les bourres; les poils de chèvre qui viennent de la Natolie; les noix de galle du Kourdestan; les marchandises de l'Inde, telles que les *châles* (*a*) et les mousselines; enfin les pistaches du territoire. Les marchandises que fournit l'Europe, sont les draps de Languedoc, les cochenilles, l'indigo, le sucre et quelques épiceries. Le café d'Amérique, quoique prohibé, s'y glisse, et sert à mélanger celui de *Moka*. Les Français ont à Alep un consul et sept comptoirs; les Anglais et les

(*a*) Les châles sont des mouchoirs de laine, larges d'une aune, et longs de près de deux. La laine en est si fine et si soyeuse, que tout le mouchoir pourrait être contenu dans les deux mains jointes : l'on n'y emploie que celle des chevreaux, ou plus exactement que le duvet des chevreaux naissans. Les plus beaux châles viennent du Cachemire : il y en a depuis cinquante écus jusqu'à 1200 et même 2400 livres.

Vénitiens en ont deux; les Livournais et les Hollandais, un; l'empereur y a établi un consulat en 1784, et il y a nommé un riche négociant juif, qui a rasé sa barbe pour prendre l'uniforme et l'épée. La Russie vient aussi récemment d'y en établir un. Alep ne le cède pour l'étendue qu'à Constantinople et au Kaire, et peut-être encore à *Smyrne*. On veut y compter deux cent mille ames, et sur cet article de la population on ne sera jamais d'accord. Cependant, si l'on observe que cette ville n'est pas plus grande que *Nantes* ou *Marseille*, et que les maisons n'y ont qu'un étage, l'on trouvera peut-être suffisant d'y compter cent mille têtes. Les habitans musulmans ou chrétiens passent avec raison pour les plus civilisés de toute la Turkie : les négocians européens ne jouissent dans aucun autre lieu d'autant de liberté et de considération de la part du peuple.

L'air d'Alep est très-sec et très-vif, mais en même temps très-salubre pour quiconque n'a pas la poitrine affectée; cependant la ville et son territoire sont sujets à une *endémie* singulière, que l'on appelle dartre ou bouton d'*Alep*; c'est en effet un bouton qui, d'abord inflammatoire, devient ensuite un ulcère de la

largeur de l'ongle. La durée fixe de cet ulcère est d'un an; il se place ordinairement au visage, et laisse une cicatrice qui défigure la plupart des habitans d'Alep. On prétend même que tout étranger qui fait une résidence de trois mois, en est attaqué : l'expérience a enseigné que le meilleur remède est de n'en point faire. On ne connaît aucune cause à ce mal; mais je soupçonne qu'il vient de la qualité des eaux, en ce qu'on le retrouve dans les villages voisins, dans quelques lieux du Diarbekr, et même en certains cantons près de Damas, où le sol et les eaux ont les mêmes apparences.

Tout le monde a entendu parler des pigeons d'Alep, qui servent de courriers pour *Alexandrette* et *Bagdad*. Ce fait, qui n'est point une fable, a cessé d'avoir lieu depuis trente à quarante ans, parce que les voleurs Kourdes se sont avisés de tuer les pigeons. Pour faire usage de cette espèce de poste, l'on prenait des couples qui eussent des petits, et on les portait à cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinssent, avec l'attention de leur laisser la vue libre. Lorsque les nouvelles arrivaient, le correspondant attachait un billet à la pate des pigeons, et il les lâchait. L'oiseau, impatient

de revoir ses petits, partait comme un éclair, et arrivait en six heures d'Alexandrette, et en deux jours de Bagdad. Le retour lui était d'autant plus facile, que sa vue pouvait découvrir Alep à une distance infinie. Du reste, cette espèce de pigeons n'a rien de particulier dans la forme, si ce n'est les narines qui, au lieu d'être lisses et unies, sont renflées et raboteuses.

Cette facilité d'être vue de loin, attire à Alep des oiseaux de mer qui y donnent un spectacle assez singulier : si l'on monte après dîner sur les terrasses des maisons, et que l'on y fasse le geste de jeter du pain en l'air, bientôt l'on se trouve assailli d'oiseaux, quoique d'abord l'on n'en pût voir aucun ; mais ils planaient dans le ciel, d'où ils descendent tout à coup pour saisir à la volée les morceaux de pain que l'on s'amuse à leur lancer.

Après Alep, il faut distinguer Antioche, appelée par les Arabes *Antakié*. Cette ville, jadis célèbre par le luxe de ses habitans, n'est plus qu'un bourg ruiné, dont les maisons de boue et de chaume, les rues étroites et fangeuses, offrent le spectacle de la misère et du désordre. Ces maisons sont placées sur la rive méridionale de l'Oronte, au bout d'un vieux pont

qui se ruine : elles sont couvertes au sud par une montagne sur laquelle grimpe une muraille qui fut l'enceinte des Croisés. L'espace entre la ville actuelle et cette montagne, peut avoir deux cents toises; il est occupé par des jardins et des décombres qui n'ont rien d'intéressant.

Malgré la rudesse de ses habitans, *Antioche* était plus propre qu'Alep à servir d'entrepôt aux Européens. En dégorgeant l'embouchure de l'*Oronte*, qui se trouve six lieues plus bas, l'on eût pu remonter cette rivière avec des bateaux à la traîne, mais non avec des voiles, comme l'a prétendu Pocoke : son cours est trop rapide. Les naturels, qui ne connaissent point le nom d'*Oronte*, l'appellent, à raison de sa rapidité, *El à âsi*, (*a*) c'est-à-dire *le rebelle.* Sa largeur à Antioche, est d'environ quarante pas; sept lieues plus haut, il passe par un lac très-riche en poissons, et surtout en anguilles. Chaque année l'on en sale une grande quantité, qui cependant ne suffit point aux carêmes multipliés des Grecs. Du reste, il n'est plus question à Antioche, ni du *bois de Daphné*, ni des scènes voluptueuses dont il était le théâtre.

(*a*) C'est le terme que les géographes grecs ont rendu par *Axios.*

La plaine d'Antioche, quoique formée d'un sol excellent, est inerte et abandonnée aux Turkmans ; mais les montagnes qui bordent l'Oronte, surtout en face de *Serkin*, sont couvertes de plantations de figuiers, d'oliviers, de vignes et de mûriers, qui, par un cas rare en Turkie, sont alignées en *quinconces*, et forment un tableau digne de nos plus belles provinces.

Le roi macédonien *Seleucus Nicanor*, qui fonda Antioche, avait aussi bâti à l'embouchure de l'Oronte, sur la rive du nord, une ville très-forte qui portait son nom. Aujourd'hui il n'y reste pas une habitation : seulement l'on y voit des décombres et des travaux dans le rocher adjacent, qui prouvent que ce lieu fut jadis très-soigné. L'on aperçoit aussi dans la mer les traces de deux jetées, qui dessinent un ancien port désormais comblé. Les gens du pays y viennent faire la pêche, et appellent ce lieu *Souaïdié*. De là, en remontant au nord, le rivage de la mer est serré par une chaîne de hautes montagnes que les anciens géographes désignent sous le nom de *Rhosus :* ce nom, qui a dû être emprunté du syriaque, subsiste encore dans celui de *Râs-el-Kansir*, ou *cap du Sanglier*, qui forme l'angle de ce rivage.

Le golfe, qui s'enfonce dans le nord-est, n'est remarquable que par la ville d'*Alexandrette* ou *Skandaroun*, dont il porte le nom. Cette ville, située au bord de la mer, n'est, à proprement parler, qu'un hameau sans murailles, peuplé de plus de tombeaux que de maisons, et qui ne doit sa faible existence qu'à la rade qu'il commande. Cette rade est la seule de toute la Syrie dont le fond tienne solidement l'ancre des vaisseaux, sans couper les câbles : d'ailleurs elle a une foule d'inconvéniens si graves, qu'il faut être bien maîtrisé par la nécessité, pour ne pas en abandonner l'usage.

1° Elle est infestée pendant l'hiver d'un vent local, appelé par nos marins *le Raguier*, qui, tombant comme un torrent des sommets neigeux des montagnes, chasse les vaisseaux sur leur ancre pendant des lieues entières.

2° Lorsque les neiges ont commencé de couvrir la chaîne qui enceint le golfe, il en émane des vents opiniâtres, qui en repoussent pendant des trois et quatre mois, sans que l'on puisse y pénétrer.

3° La route d'Alexandrette à Alep par la plaine est infestée de voleurs kourdes, qui sont cantonnés dans les rochers voisins, (*a*) et qui

(*a*) Le local qu'ils occupent répond exactement au

dépouillent à main armée les plus fortes caravanes.

4° Enfin une raison supérieure à toutes les autres, est l'insalubrité de l'air d'Alexandrette, portée à un point extraordinaire. On peut assurer qu'elle moissonnait chaque année le tiers des équipages qui y *estivent :* l'on y a vu quelquefois des vaisseaux complétement démontés en deux mois de séjour. La saison de l'épidémie est surtout depuis mai jusqu'à la fin de septembre : sa nature est une fièvre intermittente du plus fâcheux caractère; elle est accompagnée d'obstructions au foie, qui se terminent par l'hydropisie. Les villes de *Tripoli*, d'*Acre* et de *Larneca* en Chypre, y sont aussi sujettes, quoiqu'à un moindre degré. Dans tous ces endroits, les mêmes circonstances locales décèlent un même principe de cette contagion; partout ce sont des marais voisins, des eaux croupissantes, et par conséquent des vapeurs et des exhalaisons méphitiques auxquelles on doit en rapporter la cause; pour en compléter l'indication, l'épidémie n'a point lieu dans les années où il n'a pas plu. Malheureusement Alexandrette est condamnée, par

château de *Gyndarus*, qui, dès le temps de Strabon, était un repaire de voleurs.

son local, à n'en être jamais bien exempte. En effet, la plaine où est située cette ville est d'un niveau si bas et si égal, (*a*) que les ruisseaux n'y ont point de cours, et ne peuvent arriver jusqu'à la mer. Lorsque les pluies d'hiver les gonflent, la mer, grossie de son côté par les tempêtes, les empêche de se dégorger : de là leurs eaux, forcées de se répandre sur la plaine, y forment des lacs. L'été vient ; l'eau se corrompt par la chaleur, et il s'en élève des vapeurs corrompues comme leur source. Elles ne peuvent se dissiper, parce que les montagnes qui ceignent le golfe comme un rempart, s'y opposent, et que l'embouchure est ouverte à l'ouest, la plus malsaine des expositions, quand elle répond à la mer. Les travaux à faire seraient immenses, insuffisans, et ils sont impossibles avec un gouvernement comme la Porte. Il y a quelques années que les négocians d'*Alep*, dégoûtés par tant d'inconvéniens, voulurent abandonner Alexandrette, et porter leur entrepôt à *Lataqîé*. Ils proposèrent au pacha de Tripoli de rétablir le port à leurs frais, s'il

(*a*) Cette plaine, qui règne au pied des montagnes sur une largeur d'une lieue, a été formée des terres que les torrens et les pluies ont arrachées par le laps des temps à ces mêmes montagnes.

voulait leur accorder une franchise de tous droits pendant dix ans. Pour l'y engager, leur envoyé fit beaucoup valoir l'avantage qui en résulterait pour tout le pays par la suite du temps : *Hé que m'importe la suite du temps?* répondit le pacha. *J'étais hier à Marach, je serai peut-être demain à Djeddâ; pourquoi me priverais-je du présent qui est certain, pour un avenir sans espérance?* Il a donc fallu que les facteurs francs restassent à *Skandaroun*. Ils sont au nombre de trois; savoir, deux pour les Français, et un pour les Anglais et les Vénitiens. La seule curiosité dont ils puissent régaler les étrangers, consiste en six ou sept mausolées de marbre venus d'Angleterre, où on lit : *Ici repose un tel, enlevé à la fleur de son âge par les effets funestes d'un air contagieux.* Ce spectacle est d'autant plus affligeant, que l'air languissant, le teint jaune, les yeux cernés et le ventre hydropique de ceux qui le montrent, font craindre pour eux le même sort. Il est vrai qu'ils ont la ressource du village de *Bailan*, dont l'air pur et les eaux vives rétablissent les malades. Ce village, situé dans les montagnes à trois lieues d'Alexandrette, sur la route d'Alep, a l'aspect le plus pittoresque. Il est assis parmi des précipices,

dans une vallée étroite et profonde, d'où l'on voit le golfe comme par un tuyau. Les maisons appuyées sur les pentes rapides des deux montagnes, sont disposées de manière que la terrasse des unes sert de rue et de cour aux autres. En hiver, il se forme de tous côtés des cascades, dont le bruit étourdit, et dont la violence arrache quelquefois des roches et précipite des maisons. Cette saison y est très-froide ; mais l'été y est charmant. Les habitans, qui ne parlent que le turk, vivent du produit de leurs chèvres, de leurs buffles, et de quelques jardins qu'ils cultivent. L'aga, depuis quelques années, s'est emparé de la douane d'Alexandrette, et vit presque indépendant du pacha d'Alep : l'empire est plein de semblables rebelles, qui souvent meurent tranquilles possesseurs de leurs usurpations.

Sur la route d'Alexandrette à Alep, à la dernière couchée avant cette ville, est le village de *Martaouân*, célèbre chez les Turks et les Francs, par l'usage où sont les habitans de prêter leurs femmes et leurs filles pour quelques pièces d'argent. Cette prostitution, abhorrée chez tous les peuples arabes, me paraît venir primitivement de quelque pratique religieuse, soit qu'elle remonte à l'ancien culte de

Vénus, soit qu'elle dérive de la communauté des femmes admise par les *Ansârié*, dont les gens de *Martaouân* font partie. Nos Francs prétendent que leurs femmes sont jolies. Mais il est probable que l'abstinence de la mer et la vanité d'une bonne fortune font tout leur mérite ; car leur extérieur n'annonce que la dégoûtante malpropreté de la misère.

Dans les montagnes qui terminent le pachalic d'*Alep* au nord, on fait mention de *Klés* et d'*Aèntâb* comme de deux villages considérables. Ils sont habités par des chrétiens arméniens, des Kourdes et des Musulmans, qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence. Ils en retirent l'avantage de résister aux pachas qu'ils ont souvent bravés, et de vivre assez tranquillement du produit de leurs troupeaux, de leurs abeilles et de quelques cultures de grains et de tabacs.

A deux journées au nord-est d'Alep, est le bourg de *Mambedj*, jadis célèbre sous le nom de *Bambyce* et d'*Hiérapolis*. (*a*) Il n'y reste pas de trace du temple de cette *grande déesse*, dont *Lucien* nous fait connaître le culte. Le seul monument remarquable, est un canal

(*a*) Le nom d'Hiérapolis subsiste aussi dans un autre village appelé *Yérabolos*, sur l'Euphrate.

souterrain qui amène l'eau des montagnes du nord dans un espace de quatre lieues. Toute cette contrée était jadis remplie de pareils aqueducs ; les Assyriens, les Mèdes et les Perses s'étaient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le désert, pour y multiplier, selon les préceptes de Zoroastre, *les principes de la vie et de l'abondance ;* aussi rencontre-t-on à chaque pas de grandes traces d'une ancienne population. Sur toute la route d'*Alep* à *Hama*, ce ne sont que ruines d'anciens villages, que citernes enfoncées, que débris de forteresses et même de temples. J'ai surtout remarqué une foule de monticules ovales et ronds, que leur terre rapportée et leur saillie brusque sur cette plaine rase, prouvent avoir été faits de main d'homme. L'on pourra prendre une idée du travail qu'ils ont dû coûter, par la mesure de celui de *Kân-Chaikoun*, auquel j'ai trouvé sept cent vingt pas, c'est-à-dire, quatorze cents pieds de tour, sur près de cents pieds d'élévation. Ces monticules, parsemés presque de lieue en lieue, portent tous des ruines qui furent des citadelles, et sans doute aussi des lieux d'adoration, selon l'ancienne pratique si connue d'adorer *sur les hauts lieux.* Aussi la tradition des habitans

attribue-t-elle tous ces ouvrages aux *infidèles*. Maintenant, au lieu des cultures que suppose un pareil état, l'on ne rencontre que des terres en friche et abandonnées; le sol néanmoins est de bonne qualité; et le peu de grains, de coton et de sézame que l'on y sème, réussit à souhait. Mais toute cette frontière du désert est privée de sources et d'eaux courantes. Les puits n'en ont que de saumâtre; et les pluies d'hiver, sur lesquelles se fonde toute l'espérance, manquent quelquefois. Par cette raison, rien de si triste que ces campagnes brûlées et poudreuses, sans arbres et sans verdure; rien de si misérable que l'aspect de ces huttes de terre et de paille qui composent les villages; rien de si pauvre que leurs paysans, exposés au double inconvénient des vexations des Turks et des pillages des Bedouins. Les tribus qui campent dans ces cantons se nomment les *Maouâlis*; ce sont les plus puissans et les plus riches des Arabes, parce qu'ils font quelques cultures et qu'ils participent avec les Arabes *Najd* aux transports des caravanes qui vont d'Alep, soit à Basra, soit à Damas, soit à Tripoli par Hama.

CHAPITRE III.

DU PACHALIC DE TRIPOLI.

Le pachalic de *Tripoli* comprend le pays qui s'étend le long de la Méditérranée, depuis *Lataqîé* jusqu'à *Narh-el-Kelb*, en lui donnant pour limites à l'ouest, le cours de ce torrent et la chaîne des montagnes qui dominent l'*Oronte*.

La majeure partie de ce gouvernement est montueuse; la côte seule de la mer entre Tripoli et *Lataqîé*, est un terrain de plaine. Les ruisseaux nombreux qui y coulent lui donnent de grands moyens de fertilité; mais malgré cet avantage, cette plaine est bien moins cultivée que les montagnes, sans en excepter le Liban, tout hérissé qu'il est de rocs et de sapins. Les productions principales sont le blé, l'orge et le coton. Le territoire de *Lataqîé* est employé de préférence à la culture du tabac à fumer et des oliviers, pendant que le pays du *Liban* et le *Kesraoudn* le sont à celle des mûriers blancs et des vignes.

La population est variée pour les races et pour les religions. Depuis le Liban jusqu'au-dessus de *Lataqîé*, les montagnes sont habitées par les *Ansârié*, dont j'ai parlé; le *Liban* et le *Kesraouân* sont peuplés exclusivement de Maronites; enfin la côte et les villes ont pour habitans des Grecs schismatiques et latins, des Turks et les descendans des Arabes.

Le pacha de Tripoli jouit de tous les droits de sa place. Le militaire et les finances sont en ses mains; il tient son gouvernement à titre de ferme, dont la Porte lui passe un bail pour l'année seulement. Le prix est de 750 bourses, c'est-à-dire, 937,500 livres; mais il est en outre obligé de fournir le ravitaillement de la caravane de la Mekke, qui consiste en blé, en orge, en riz et autres provisions, dont les frais sont évalués à 750 autres bourses. Lui-même en personne doit conduire ce convoi dans le désert, à la rencontre des pèlerins. Il se rembourse de ses dépenses sur le miri, sur les douanes, sur les sous-fermes des *Ansârié* et du *Kesraouân*; enfin, il y joint les extorsions casuelles ou *avanies*; et ce dernier article, fût-il seul son bénéfice, il serait encore considérable. Il entretient environ cinq cents hommes à cheval aussi mal conditionnés que

ceux d'Alep, et quelques fusiliers barbaresques.

Le pacha de Tripoli a de tout temps désiré de régir par lui-même le pays des *Ansârié* et des *Maronites;* mais ces peuples s'étant toujours opposés par la force à l'entrée des Turks dans leurs montagnes, il a été contraint de remettre la perception du tribut à des sous-fermiers qui fussent agréables aux habitans. Leur bail n'est, comme le sien, que pour une année. Il l'établit par enchère, et de là une concurrence des gens riches, qui lui donne sans cesse le moyen d'exciter ou d'entretenir des troubles chez la nation tributaire. C'est le même genre d'administration que l'histoire offre chez les anciens Perses et Assyriens, et il paraît avoir subsisté de tout temps dans l'Orient.

La ferme des *Ansârié* est aujourd'hui divisée entre trois chefs ou *moqaddamin :* celle des Maronites est réunie dans les mains de l'émir Yousef, qui en rend trente bourses, c'est-à-dire, 37,500 livres. Les lieux remarquables de ce pachalic sont : 1° *Tripoli* (*a*) (en arabe

(*a*) Nom grec qui signifie *trois villes*, parce que ce lieu fut la réunion de trois colonies fournies par Sidon, Tyr et Arad, qui formèrent chacune un établis-

Tarâbolos), résidence du pacha, et située sur la rivière *Qadicha*, à un petit quart de lieue de son embouchure. La ville est assise précisément au pied du Liban, qui la domine et l'enceint de ses branches à l'est, au sud, et même un peu au nord du côté de l'ouest. Elle est séparée de la mer par une petite plaine triangulaire d'une demi-lieue, à la pointe de laquelle est le village où abordent les vaisseaux. Les Francs appellent ce village *la Marine*, (*a*) du nom général et commun à ces lieux dans le Levant. Il n'y a point de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils appelés *îles des lapins* et *des pigeons*. Le fond en est de roche; les vaisseaux craignent d'y séjourner, parce que les câbles des ancres s'y coupent promptement, et que l'on y est d'ailleurs exposé au nord-ouest, qui est habituel et violent sur toute cette côte. Du temps des Francs, cette rade était défendue par des tours, dont on compte encore sept subsistantes, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à *la Marine*. La construction en est so-

sement si près l'un de l'autre, qu'ils n'en composèrent bientôt qu'un.

(*a*) Ces abords maritimes sont ce que les anciens appelaient *maïoumas*.

lide; mais elles ne servent plus qu'à nicher des oiseaux de proie.

Tous les environs de Tripoli sont en vergers, où le nopal abonde sans art, et où l'on cultive le mûrier blanc pour la soie, et le grenadier, l'oranger et le limonier pour leurs fruits, qui sont de la plus grande beauté. Mais l'habitation de ces lieux, quoique flatteuse à l'œil, est malsaine. Chaque année, depuis juillet jusqu'en septembre, il y règne des fièvres épidémiques comme à *Skandaroun* et en Chypre : elles sont dues aux inondations que l'on pratique dans les jardins pour arroser les mûriers, et leur rendre la vigueur nécessaire à la seconde feuillaison. D'ailleurs, la ville n'étant ouverte qu'au couchant, l'air n'y circule pas, et l'on y éprouve un état habituel d'accablement, qui fait que la santé n'y est qu'une convalescence. (*a*) L'air, quoique plus

(*a*) Depuis mon retour en France, l'on m'a mandé qu'il y a régné pendant le printemps de 1785, une épidémie qui a désolé Tripoli et le Kesraouân : son caractère était une fièvre violente accompagnée de taches bleuâtres ; ce qui l'a fait soupçonner d'être un peu mêlée de peste. Par une remarque singulière, l'on a observé qu'elle n'attaquait que peu les musulmans, mais qu'elle s'adressait surtout aux chrétiens ; d'où

humide à *la Marine*, y est plus salubre, sans doute parce qu'il y est libre et renouvelé par des courans : il l'est encore davantage dans les *îles;* et si le lieu était aux mains d'un gouvernement vigilant, c'est là qu'il faudrait appeler toute la population. Il n'en coûterait pour l'y fixer, que d'établir jusqu'au village des conduites d'eau qui paraissent avoir subsisté jadis. Il est d'ailleurs bon de remarquer que le rivage méridional de la petite plaine est plein de vestiges d'habitations et de colonnes brisées et enfoncées dans la terre ou ensablées dans la mer. Les Francs en employèrent beaucoup dans la construction de leurs murs, où on les voit encore posées sur le travers.

Le commerce de Tripoli consiste presque tout en soies assez rudes, dont on se sert pour les galons. On observe que de jour en jour elles perdent de leur qualité. La raison qu'en donnent des personnes sensées, est que les mûriers sont dépéris au point qu'il n'y a plus que des souches creuses. Un étranger réplique sur-le-champ : Que n'en plante-t-on de nouveaux ? Mais on lui répond : *C'est là un propos d'Eu-*

l'on doit conclure qu'elle a été un effet des mauvais alimens et du mauvais régime dont ils usent pendant leur carême.

rope. Ici l'on ne plante jamais, parce que si quelqu'un bâtit ou plante, le pacha dit: Cet homme a de l'argent. Il le fait venir; il lui en demande : s'il nie, il a la bastonnade; et s'il accorde, on la lui donne encore pour en obtenir davantage. Ce n'est pas que les Tripolitains soient endurans : on les regarde au contraire comme une nation mutine. Leur titre de janissaires, et le turban vert qu'ils portent en se qualifiant de *chérifs*, leur en inspirent l'esprit. Il y a dix à douze ans que les vexations d'un pacha les poussèrent à bout : ils le chassèrent, et se maintinrent huit mois indépendans; mais la Porte envoya un homme nourri à son école, qui, par des promesses, des sermens, des pardons, etc., les adoucit, les dispersa, et finit par en égorger huit cents en un jour : on voit encore leurs têtes dans un caveau près de *Qadicha*. Voilà comme les Turks gouvernent! Le commerce de Tripoli est aux mains des Français seuls. Ils y ont un consul et trois comptoirs. Ils exportent les soies et quelques éponges que l'on pêche dans la rade; ils les paient avec des draps, de la cochenille, du sucre et du café d'Amérique; mais, en retours comme en entrées, cette échelle est inférieure à sa vassale, *Lataqié*.

La ville moderne de *Lataqîé*, fondée jadis par *Seleucus Nicator*, sous le nom de *Laodikea*, est située à la base et sur la rive méridionale d'une langue de terre qui saille en mer d'une demi-lieue. Son port, comme tous les autres de cette côte, est une espèce de parc enceint d'un môle dont l'entrée est fort étroite. Il pourrait contenir vingt-cinq ou trente vaisseaux; mais les Turks l'ont laissé combler au point que quatre y sont mal à l'aise; il n'y peut même flotter que des bâtimens au-dessous de quatre cents tonneaux, et rarement se passe-t-il une année sans qu'il en échoue quelqu'un à l'entrée. Malgré cet inconvénient, *Lataqîé* fait un très-gros commerce : il consiste surtout en tabacs à fumer, dont elle envoie chaque année plus de vingt chargemens à Damiette. Elle en reçoit du riz, qu'elle distribue dans la Haute-Syrie pour du coton et des huiles. Du temps de Strabon, au lieu de tabac, elle exportait en abondance des vins vantés que produisaient ses coteaux. C'était encore l'Égypte qui les consommait par la voie d'Alexandrie. Lesquels des anciens ou des modernes ont gagné à ce changement de jouissance? Il ne faut pas parler de *Lataqîé* ni de *Tripoli* comme villes de guerre. L'une et l'autre sont sans canons,

sans murailles, sans soldats : un corsaire en ferait la conquête. On estime que la population de chacune d'elles peut aller de 4 à 5 mille ames.

Sur la côte, entre ces deux villes, on trouve divers villages habités, qui jadis étaient des villes fortes : tels sont *Djebilé*, le lieu escarpé de Merkab, Tartosa, etc.; mais l'on trouve encore plus d'emplacemens qui n'ont que des vestiges à demi effacés d'une habitation ancienne. Parmi ceux-là, l'on doit distinguer le Rocher, ou si l'on veut, l'île de *Rouad*, jadis ville et république puissante, sous le nom d'*Aradus*. Il ne reste pas un mur de cette foule de maisons qui, selon le récit de Strabon, étaient bâties à plus d'étages qu'à Rome même. La liberté dont ses habitans jouissaient, y avait entassé une population immense, qui subsistait par le commerce naval, par les manufactures et les arts. Aujourd'hui l'île est rase et déserte, et la tradition n'a pas même conservé le souvenir d'une source d'eau douce, que les *Aradiens* avaient découverte au fond de la mer, et qu'ils exploitaient en temps de guerre, au moyen d'une cloche de plomb et d'un tuyau de cuir adapté à son fond. Au sud de Tripoli, est le pays de *Kesraouân*, lequel s'étend de

Nahr-el-kelb par le Liban, jusqu'à Tripoli même. *Djebail*, jadis *Boublos*, est la ville la plus considérable de ce canton; cependant elle n'a pas plus de six mille habitans : son ancien port, construit comme celui de Lataqîé, est encore plus maltraité; à peine en reste-t-il des traces. La rivière d'*Ybrahim*, jadis *Adonis*, qui est à deux lieues au midi, a le seul pont que l'on trouve depuis Antioche, celui de Tripoli excepté. Il est d'une seule arche de cinquante pas de large, de plus de trente pieds d'élévation au-dessus du rivage, et d'une structure très-légère : il paraît être un ouvrage des Arabes.

Dans l'intérieur des montagnes, les lieux les plus fréquentés des Européens, sont les villages d'*Éden* et de *Becharrai*, où les missionnaires ont une maison. Pendant l'hiver, plusieurs des habitans descendent sur la côte, et laissent leurs maisons sous les neiges, avec quelques personnes pour les garder. De *Becharrai*, l'on se rend aux *cédres*, qui en sont à sept heures de marches, quoiqu'il n'y ait que trois lieues de distance. Ces cédres si réputés, ressemblent à bien d'autres merveilles ; ils soutiennent mal de près leur réputation : quatre ou cinq gros arbres, les seuls qui restent, et qui n'ont

rien de particulier, ne valent pas la peine que l'on prend à franchir les précipices qui y mènent.

Sur la frontière du Kesraouân, à une lieue au nord de *Narh-el-kelb*, est le petit village d'*Antoura*, où les ci-devant jésuites avaient établi une maison qui n'a point la splendeur de celles d'Europe; mais, dans sa simplicité, cette maison est propre; et sa situation à mi-côte, les eaux qui arrosent ses vignes et ses mûriers, sa vue sur le vallon qu'elle domine, et l'échappée qu'elle a sur la mer, en font un ermitage agréable. Les jésuites y avaient voulu annexer un couvent de filles, situé à un quart de lieue en face; mais les Grecs les en ayant dépossédés, ils en bâtirent un à leur porte, sous le nom de *la Visitation*. Ils avaient aussi bâti à deux cents pas au-dessus de leur maison, un séminaire qu'ils voulaient peupler d'étudians maronites et grecs-latins; mais il est resté désert. Les lazaristes qui les ont remplacés, entretiennent à Antoura un supérieur curé et un frère lai, qui desservent la mission avec autant de charité que d'honnêteté et de décence.

CHAPITRE IV.

DU PACHALIC DE SAIDE, DIT AUSSI D'ACRE.

Au midi du pachalic de *Tripoli*, et sur le prolongement de la même côte maritime, s'étend un troisième pachalic, qui jusqu'à ce jour a porté le nom de la ville de *Saide*, sa capitale, mais qui maintenant pourra prendre celui d'*Acre*, où le pacha, depuis quelques années, a transféré sa résidence. La consistance de ce gouvernement a beaucoup varié dans ces derniers temps. Avant *Dâher*, il était composé du pays des *Druzes* et de toute la côte, depuis *Nahr-el-kelb* jusqu'au Carmel. A mesure que *Dâher* s'agrandit, il le resserra au point que le pacha ne posséda plus que la ville de *Saide*, dont il finit par être chassé; mais à la chute de *Dâher*, on a rétabli l'ancienne consistance. *Djezzâr*, qui a succédé à ce *chaik* en qualité de pacha, y a fait annexer le pays de *Safad*, de *Tabârié*, de *Balbek*, ci-devant relevant de Damas, et le territoire de *Qaïsarié*, (Césarée), occupé par les Arabes de *Saqr*. C'est aussi ce

pacha qui, profitant des travaux de *Dâher* à *Acre*, a transféré sa résidence en cette ville; et de ce moment elle est devenue la capitale de la province.

Par ces divers accroissemens, le pachalic d'*Acre* embrasse aujourd'hui tout le terrain compris depuis *Nahr-el-kelb* jusqu'au sud de *Qaïsarié*, entre la Méditerranée à l'ouest, l'Antiliban et le cours supérieur du Jourdain à l'est. Cette étendue lui donne d'autant plus d'importance, qu'il y joint des avantages précieux de position et de sol. Les plaines d'*Acre*, d'*Ezdrelon*, de *Sour*, de *Haoulé*, et le *bas-Beqâá*, sont vantés avec raison pour leur fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le coton et le sésame y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt et vingt-cinq pour un. Le pays de *Qaïsarié* possède une forêt de chênes, la seule de la Syrie. Le pays de *Safad* donne des cotons que leur blancheur fait estimer à l'égal de ceux de *Chypre*. Les montagnes de *Sour* ont des tabacs aussi bons que ceux de *Lataqié*, et l'on y trouve un canton où ils ont un parfum de girofle qui les fait réserver à l'usage exclusif du sultan et de ses femmes. Le pays des Druzes abonde en vins et en soies; enfin par la position de la

côte, et la quantité de ses anses, ce pachalic devient l'entrepôt nécessaire de Damas et de toute la Syrie intérieure.

Le pacha jouit de tous les droits de sa place; il est gouverneur despote, et fermier général. Il rend chaque année à la Porte une somme fixe de sept cent cinquante bourses; mais en outre, il est obligé, ainsi qu'à Tripoli, de fournir le *djerdé* ou *convoi* des pèlerins de la *Mekke*. On estime également sept cent cinquante bourses la quantité de riz, de blé, d'orge employés à ce convoi. Le bail de la ferme est pour un an seulement; mais il est souvent prorogé. Ses revenus sont : 1° le miri; 2° les sous-fermes des peuples tributaires, tels que les *Druzes*, les *Motoudlis*, et quelques tribus d'Arabes; 3° le casuel toujours abondant des successions et des avanies; 4° les produits des douanes, tant sur l'entrée que sur la sortie et le passage des marchandises. Cet article seul a été porté à mille bourses (1,250,000 liv.) dans la ferme que Djezzâr a passée, en 1784, de tous ses ports et anses. Enfin ce pacha, usant d'une industrie familière à ses pareils dans toute l'Asie, fait cultiver des terrains pour son compte, s'associe avec des marchands et des

manufacturiers, et prête de l'argent à intérêt aux laboureurs et aux commerçans. La somme qui résulte de tous ces moyens, est évaluée entre neuf et dix millions de France. Si l'on y compare son tribut, qui n'est que de 1500 bourses, ou 1,875,000 liv., l'on pourra s'étonner que la Porte lui permette d'aussi gros bénéfices; mais ceci est encore un des principes du divan. Le tribut une fois déterminé, il ne varie plus. Seulement si le fermier s'enrichit, on le pressure par des demandes extraordinaires; souvent on le laisse thésauriser en paix; mais lorsqu'il s'est bien enrichi, il arrive toujours quelque accident qui amène à Constantinople son coffre-fort ou sa tête. En ce moment, la Porte ménage *Djezzâr*, à raison, dit-elle, de ses services. En effet, il a contribué à la ruine de Dâher; il a détruit la famille de ce prince, réprimé les Bedouins de *Saqr*, abaissé les *Druzes*, et presque anéanti les *Motouâlis*. Ces succès lui ont valu des prorogations qui se continuent depuis dix ans. Récemment il a reçu les trois queues et le titre de *ouâzir* (vizir) qui les accompagne (*a*); mais, par un retour ordinaire, la Porte commence à prendre ombrage

(*a*) Tout pacha à trois queues est titré vizir.

de sa fortune ; elle s'alarme de son humeur entreprenante ; lui , de son côté , redoute sa fourberie ; en sorte qu'il règne de part et d'autre une défiance qui pourra avoir des suites. Il entretient des soldats en plus grand nombre et mieux tenus qu'aucun autre pacha ; et il observe de n'enrôler que des gens venus de son pays , c'est-à-dire des *Bochnâqs* et des *Arnautes ;* leur nombre se monte à environ neuf cents cavaliers. Il y joint environ mille Barbaresques à pied. Les portes de ses villes frontières ont des gardes régulières; ce qui est inusité dans le reste de la Syrie. Sur mer, il a une frégate, deux galiotes et un chébek qu'il a récemment pris sur les Maltais. Par ces précautions, dirigées en apparence contre l'étranger, il se met en garde contre les surprises du divan. L'on a déjà tenté plus d'une fois la voie des capidjis; mais il les a fait veiller de si près, qu'ils n'ont rien pu exécuter; et les coliques subites qui en ont fait périr deux ou trois, ont beaucoup refroidi le zèle de ceux qui se chargent d'un si cauteleux emploi. D'ailleurs, il soudoie des espions dans le *séraï* ou *palais* du sultan , et il y répand un argent qui lui assure des protecteurs. Ce moyen vient de lui procurer le pachalic de

Damas, qu'il ambitionnait depuis long-temps, et qui en effet est le plus important de toute la Syrie. Il a cédé celui d'*Acre* à un mamlouk nommé *Sélim*, son ami et son compagnon de fortune; mais cet homme lui est si dévoué, que l'on peut regarder Djezzâr comme maître des deux gouvernemens. L'on dit qu'il sollicite encore celui d'Alep. S'il l'obtient, il possédera presque toute la Syrie, et peut-être la Porte aura-t-elle trouvé un rebelle plus dangereux que Dâher; mais comme les conjectures en pareilles matières sont inutiles, et presque impossibles à asseoir, je vais passer, sans y insister, à quelques détails sur les lieux les plus remarquables de ce pachalic.

Le premier qui se présente en venant de Tripoli le long de la côte, est la ville de *Béryte*, que les Arabes prononcent comme les anciens Grecs, *Baîrout*. (*a*) Son local est une plaine qui du pied du Liban s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage : l'angle rentrant qui en résulte au nord, forme une assez grande rade, où débouche la rivière de *Nahr-el-Salib*, dite aussi *Nahr-Baîrout*. Cette rivière en hiver a

(*a*) C'est effectivement la prononciation du grec, Βηρυτ.

des débordemens qui ont forcé d'y construire un pont assez considérable ; mais il est tellement ruiné, que l'on n'y peut plus passer : le fond de la rade est un roc qui coupe les câbles des ancres, et rend cette station peu sûre. De là, en allant à l'ouest vers la pointe, l'on trouve, après une heure de chemin, la ville de *Baîrout*. Jusqu'à ces derniers temps elle avait appartenu aux Druzes ; mais *Djezzâr* a jugé à propos de la leur retirer, et d'y mettre une garnison turke. Elle n'en continue pas moins d'être l'entrepôt des Maronites et des Druzes : c'est par-là qu'ils font sortir leurs cotons et leurs soies, destinées presque toutes pour le Kaire. Ils reçoivent en retour du riz, du tabac, du café et de l'argent, qu'ils échangent encore contre les blés de *Beqâá* et du *Hauran:* ce commerce entretient une population assez active, d'environ six mille ames. Le dialecte des habitans est renommé avec raison pour être le plus mauvais de tous ; il réunit à lui seul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens arabes. Le port de Baîrout, formé comme tous ceux de la côte par une jetée, est comme eux comblé de sables et de ruines ; la ville est enceinte d'un mur dont la pierre molle et sablonneuse cède au boulet

de canon sans éclater ; ce qui contraria beaucoup les Russes quand ils l'attaquèrent. D'ailleurs, ce mur et ses vieilles tours sont sans défense. Il s'y joint deux autres inconvéniens qui condamnent Baîrout à n'être jamais qu'une mauvaise place ; car d'une part elle est dominée par un cordon de collines qui courent à son sud-est, et de l'autre elle manque d'eau dans son intérieur. Les femmes sont obligées de l'aller puiser à un demi-quart de lieue, à une source où elle n'est pas trop bonne. *Djezzâr* a entrepris de construire une fontaine publique, comme il a fait à Acre ; mais le canal que j'ai vu creuser sera de peu de durée. Les fouilles que l'on a faites en d'autres circonstances pour former des citernes, ont fait découvrir des ruines souterraines, d'après lesquelles il paraît que la ville moderne est bâtie sur l'ancienne. *Lataqîé*, *Antioche*, *Tripoli*, *Saide*, et la plupart des villes de la côte sont dans le même cas, par l'effet des tremblemens de terre qui les ont renversées à diverses époques. On trouve aussi hors des murs de l'ouest, des décombres et quelques fûts de colonnes, qui indiquent que Baîrout a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. La plaine qui forme son territoire est toute plantée en mû-

riers blancs, qui au contraire de ceux de Tripoli, sont jeunes et vivaces, parce que sous la régie druze on les renouvelait impunément. Aussi la soie qu'ils fournissent est d'une très-belle qualité: c'est un coup d'œil vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'apercevoir de leurs sommets ou de leurs pentes, le riche tapis de verdure que déploie au fond lointain de la vallée, cette forêt d'arbres utiles : dans l'été, le séjour de *Baîrout* est incommode par sa chaleur et son eau tiède; cependant il n'est pas malsain : on dit qu'il le fut autrefois, mais qu'il cessa de l'être depuis que l'émir *Fakr-el-dîn* eut planté un bois de sapins qui subsiste encore à une lieue de la ville; les religieux de *Mahr-Hanna*, qui ne sont pas des physiciens à systèmes, citent la même observation pour divers couvens; ils assurent même que depuis que les sommets se sont couverts de sapins, les eaux de diverses sources sont devenues plus abondantes et plus saines : ce qui est d'accord avec d'autres faits déjà connus.

Le pays des Druzes offre peu de lieux intéressans. Le plus remarquable est *Dair-el-Qamar* ou *Maison de la Lune*, qui est la capitale et la résidence des émirs. Ce n'est point

une cité, mais simplement un gros bourg mal bâti et fort sale. Il est assis sur le revers d'une montagne, au pied de laquelle coule une des branches de l'ancien fleuve *Tamyras*, aujourd'hui ruisseau de *Dâmour*. Sa population est formée de Grecs catholiques et schismatiques, de Maronites et de Druzes, au nombre de quinze à dix-huit cents ames. Le *séraï* ou palais du prince, n'est qu'une grande et mauvaise maison qui menace ruine.

Je citerai encore *Zahlé*, village au pied des montagnes, sur la vallée de *Beqâa* : depuis vingt ans ce lieu est devenu le centre des relations de *Balbek*, de *Damas* et de *Baïrout*, avec l'intérieur des montagnes. L'on prétend même qu'il s'y fabrique de la fausse monnaie; mais les ouvriers qui contrefont les piastres turkes, n'ont pu imiter la gravure plus fine des dahlers d'Allemagne.

J'oubliais d'observer que le pays des Druzes est divisé en *qàtas* ou *sections*, qui ont chacune un caractère principal qui les distingue. Le *Matné* qui est au nord, est le plus rocailleux et le plus riche en fer. Le *Garb* qui vient ensuite, a les plus beaux sapins. Le *Sâhel*, ou pays *plat*, qui est la lisière maritime, est riche en mûriers et en vignes. Le *Choûf*, où

se trouve *Dair-el-Qamar*, est le plus rempli d'*oqqâls*, et produit les plus belles soies. Le *Tefâh*, ou district des *pommes*, qui est au midi, abonde en ce genre de fruits. Le *Chaqîf* a les meilleurs tabacs; enfin l'on donne le nom de *Djourd* à toute la région la plus élevée et la plus *froide* des montagnes : c'est là que les pasteurs retirent dans l'été leurs troupeaux.

J'ai dit que les Druzes avaient accueilli chez eux des chrétiens grecs et maronites, et leur avaient concédé des terrains pour y bâtir des couvens. Les Grecs catholiques usant de cette permission, en ont fondé douze depuis soixante-dix ans. Le chef est *Mar-hanna* : ce monastère est situé en face du village de Chouair, sur une pente escarpée, au pied de laquelle coule en hiver un torrent qui va au *Nahr-el-Kelb*. La maison, bâtie au milieu de rochers et de blocs écroulés, n'est rien moins que magnifique. C'est un dortoir à deux rangs de petites cellules, sur lesquelles règne une terrasse solidement voûtée : l'on y compte quarante religieux. Son principal mérite est une imprimerie arabe, la seule qui ait réussi dans l'empire turk. Il y a environ cinquante ans qu'elle est établie : le lecteur ne trouvera

peut-être pas mauvais d'en apprendre en peu de mots l'histoire.

Dans les premières années de ce siècle, les jésuites, profitant de la considération que leur donnait la protection de la France, déployaient dans leur maison d'Alep le zèle d'instruction qu'ils ont porté partout. Ils avaient fondé dans cette ville une école où ils s'efforçaient d'élever les enfans des chrétiens dans la connaissance de la religion romaine, et dans la discussion des hérésies : ce dernier article est toujours le point capital des missionnaires ; il en résulte une manie de controverse qui met sans cesse aux prises les partisans des différens rites de l'Orient. Les Latins d'Alep, excités par les jésuites, ne tardèrent pas de recommencer, comme autrefois, à argumenter contre les Grecs ; mais comme la logique exige une connaissance méthodique de la langue, et que les chrétiens, exclus des écoles musulmanes, ne savaient que l'arabe vulgaire, ils ne pouvaient satisfaire par écrit leur goût de controverse. Pour y parvenir, les Latins résolurent de s'initier dans le scientifique de l'arabe. *L'orgueil des docteurs* musulmans répugnait à en ouvrir les sources à des *infidèles ;* mais leur avarice fut encore plus forte que leurs scrupules ;

et moyennant quelques *bourses*, la science si vantée de la *grammaire*, et du *nahou*, fut introduite chez les chrétiens. Le sujet qui se distingua le plus par les progrès qu'il y fit, fut un nommé *Abd-allah-zâker*; il y joignit un zèle particulier à promulguer ses connaissances et ses opinions. On ne peut déterminer les suites qu'eût pu avoir cet esprit de prosélytisme dans Alep; mais un accident ordinaire en Turkie vint en déranger la marche. Les schismatiques blessés des attaques d'*Abd-allah*, sollicitèrent sa perte à Constantinople. Le patriarche, excité par ses prêtres, le représenta au visir comme un homme dangereux : le visir, qui connaissait les usages, feignit d'abord de ne rien croire; mais le patriarche ayant appuyé ses raisons de quelques *bourses*, le visir lui délivra un *kat-chérîf*, ou *noble-seing du sultan*, qui, selon la coutume, portait ordre de couper la tête à *Abd-allah*. Heureusement il fut prévenu assez à temps pour s'échapper; et il se sauva dans le Liban où sa vie était en sûreté; mais en quittant son pays, il ne perdit pas ses idées de réforme, et il résolut plus que jamais de répandre ses opinions. Il ne le pouvait plus que par des écrits : la voie des manuscrits lui parut insuffisante. Il connaissait

les avantages de l'imprimerie : il eut le courage de former le triple projet d'écrire, de fondre et d'imprimer; et il parvint à l'exécuter par son esprit, sa fortune, et son talent de graveur, qu'il avait déjà exercé dans la profession de joaillier. Il avait besoin d'un associé, et il eut le bonheur d'en trouver un qui partagea ses desseins : son frère, qui était supérieur à *Mar-hanna*, le détermina à choisir cette résidence; et dès lors, libre de tout autre soin, il se livra tout entier à l'exécution de son projet. Son zèle et son activité eurent tant de succès, que dès 1733 il fit paraître les Psaumes de David en un volume. Ses caractères furent trouvés si corrects et si beaux, que ses ennemis mêmes achetèrent son livre : depuis ce temps on en a renouvelé dix fois l'impression; l'on a fondu de nouveaux caractères, mais l'on n'a rien fait de supérieur aux siens. Ils imitent parfaitement l'écriture à la main; ils en observent les pleins et les déliés, et n'ont point l'air maigre et décousu des caractères arabes d'Europe. Il passa ainsi vingt années à imprimer divers ouvrages, qui furent la plupart des traductions de nos livres dévots. Ce n'est pas qu'il sût aucune de nos langues; mais les jésuites avaient déjà traduit plusieurs livres; et

comme leur arabe était tout-à-fait mauvais, il refondit leurs traductions, et leur substitua sa version, qui est un modèle de pureté et d'élégance. Sous sa plume, la langue a pris une marche soutenue, un style nombreux, clair et précis dont on ne l'eût pas crue capable, et qui indique que si jamais elle est maniée par un peuple savant, elle sera l'une des plus heureuses et des plus propres à tous les genres. Après la mort d'*Abd-allah*, arrivée vers 1755, son élève lui succéda; à celui-ci ont succédé des religieux de la maison même; ils ont continué d'imprimer et de fondre; mais l'établissement est languissant et menace de finir. Les livres se vendent peu, à l'exception des Psaumes, dont les chrétiens ont fait le livre classique de leurs enfans, et qu'il faut, par cette raison, renouveler sans cesse. Les frais sont considérables, attendu que le papier vient d'Europe, et que la main-d'œuvre est très-lente. Un peu d'art remédierait au premier de ces inconvéniens; mais le second est radical. Les caractères arabes exigeant d'être liés entre eux, il faut, pour les bien joindre et les aligner, des soins d'un détail immense. En outre, la liaison des lettres variant de l'une à l'autre, selon qu'elles sont au commencement, au milieu ou

à la fin d'un mot, il a fallu fondre beaucoup de lettres doubles; par-là les casses trop multipliées ne se trouvent plus rassemblées sous la main du compositeur; il est obligé de courir le long d'une table de dix-huit pieds de long, et de chercher ses lettres dans près de neuf cents cassetins : de là, une perte de temps qui ne permettra jamais aux imprimeries arabes d'atteindre à la perfection des nôtres. Quant au peu de débit des livres, il ne faut l'imputer qu'au mauvais choix que l'on en a fait; au lieu de traduire des ouvrages d'une utilité pratique, et qui fussent propres à éveiller le goût des arts chez tous les Arabes sans distinction, l'on n'a traduit que des livres mystiques exclusivement propres aux chrétiens, et qui, par leur morale misanthropique, ne sont faits que pour fomenter le dégoût de toute science et même de la vie. Le lecteur en pourra juger par le catalogue ci-joint.

Catalogue des livres imprimés au couvent de Mar-hanna-el Chouir, dans la montagne des Druzes.

1. (*a*) Balance du Temps, *ou* Différence du

(*a*) 1. Mizân el Zâman.

Temps et de l'Éternité, par le père *Nieremberg*, jésuite.

2. Vanité du monde, par *Didaco Stella*, jésuite.
3. Guide du Pécheur, par *Louis de Grenade*, jésuite.
4. Guide du Prêtre.
5. Guide du Chrétien.
6. Aliment de l'Ame.
7. Contemplation de la Semaine Sainte.
8. Doctrine Chrétienne.
9. Explication des sept Psaumes de la Pénitence.
10. Les Psaumes de David, *traduits du grec*.
11. Les Prophéties.
12. L'Évangile et les Épîtres.

2. Abâtil el Aâlam.
3. Morched el Kâti.
4. Morched el Kâhen.
5. Morched el Masihi.
6. Qoût el Nafs.
7. Taammol el Asboué.
8. Tââlim el Masihi.
9. Tafsir el Sabât.
10. El Mazâmir.
11. El Onbouát.
12. El Endjîl oua el Rasâïel.

13. Les Heures Chrétiennes, à quoi il faut joindre la Perfection Chrétienne de *Rodriguez*, et la Règle des Moines, *imprimés tous les deux à Rome.*

En manuscrits, ce couvent possède :

1. (*a*) Imitation de Jésus-Christ.
2. Jardin des Moines, *ou* la Vie des Saints Pères du Désert.
3. Théologie Morale, de *Buzembaum.*
4. Les Sermons de *Segneri.*
5. Théologie de saint Thomas, en 4 vol. in-fol., dont la transcription a coûté 1250 liv.
6. Sermons de saint Jean Chrysostôme.
7. Principes des Lois de *Claude Virtieu.*
8. * Dispute Théologique du moine *George.*

13. El Souèïât.

(*a*) 1. Taqlîd el *Masîh.*
2. Bestân el Rohobân.
3. Elm el Niè l'Bouzembaoûm.
4. Maouâèz Sainari.
5. Lâhoût Mar Touma.
6. Maouâèz Fomm el Dahab.
7. Qaouâèd el Naouamis l'Qloud Firtiou.
8. Madjâdalat el Anba Djordji.

9. Logique traduite de l'italien, par un *Maronite*.
10. * La Lumière des Cœurs (Juifs), de *Paul de Smyrne*, juif converti.
11. * Demandes et Recherches sur la Grammaire et le *Nahou*, par l'évêque *Germain*, Maronite.
12. * Poésies du même, sur des sujets pieux.
13. * Poésies du Curé *Nicolas*, frère d'Abd-allah-Zâkèr.
14. Abrégé du Dictionnaire appelé l'*Océan* de la Langue arabe.

Tous ces ouvrages sont de la main des Chrétiens; ceux qui sont marqués d'étoiles sont de composition arabe; les suivans sont de la composition des Musulmans.

1. (*a*) Le Qôran, *ou* la *Lecture* de Mahomet.

9. El Manteq.
10. Noûr el Albâb.
11. El Mataleb oua el Mebâhes.
12. Diouân Djermanôs.
13. Diouân Anqoula.
14. Moktasar el Qâmoûs.

(*a*). 1. El Qôran.

2. L'*Océan* de la Langue arabe, *traduit par Golius.*
3. Les Mille Distiques d'*Ebn-el-Malek*, sur la Grammaire.
4. Explication des Mille Distiques.
5. Grammaire *Adjeroumié.*
6. Rhétorique de *Taftazâni.*
7. Séances, *ou* Histoires plaisantes de *Hariri.*
8. Poésies d'*Omar Ebn-el-Fârdi*, dans le genre érotique.
9. Science de la Langue arabe; petit livre dans le genre des Synonymes français de *Girard.*
10. Médecine d'*Ebn-Sina* (Avicenne).
11. Les Simples et les Drogues, traduit de Dioscoride par *Ebn-el-Bitar.*
12. Dispute des Médecins.

2. **El Qâmous l'Firouz-âbâdi.**
3. **El Alf bait l'Ebn-el-malek.**
4. **Tafsir el Alf bait.**
5. **El Adjroumîé.**
6. **Elm el Baïân l'Taftazâni.**
7. **Maqâmât el Hariri.**
8. **Diouân Omar Ebn el fârdi.**
9. **Fapâh el Logat.**
10. **El tob l'Ebn Sina.**
11. **El Mofradât.**
12. **Dâouât el Otobba.**

13. Fragmens Théologiques sur les sectes du monde.
14. Un livret de Contes (de peu de valeur). J'en ai l'extrait.
15. Histoire des Juifs, par *Josèphe*, traduction très-incorrecte.

Enfin, un petit livre d'astronomie dans les principes de Ptolomée, et quelques autres de nulle valeur.

Voilà en quoi consiste toute la bibliothèque du couvent de *Mar-hanna*, et l'on peut en prendre une idée de la littérature de toute la Syrie, puisque cette bibliothèque est, avec celle de Djezzâr, la seule qui y existe. Parmi les livres originaux, il n'y en a pas un seul qui, pour le fond, mérite d'être traduit. Les *séances* même de *Hariri* n'ont d'intérêt qu'à raison du style; et il n'y a dans tout l'ordre qu'un seul religieux qui les entende: les autres ne sont pas mieux compris de la plupart des moines. Le régime de cette maison, et les mœurs des moines qui l'habitent, offrent quelques singularités qui méritent que j'en fasse mention.

13. Abârât el Motakallamin.
14. Nadim el Ouahid.
15. Târik el Yhoud, l'Yousefous.

La règle de leur ordre est celle de saint Basile, qui est pour les Orientaux ce que saint Benoît est pour les Occidentaux; seulement ils y ont fait quelques modifications relatives à leur position; la cour de Rome a sanctionné le code qu'ils en ont dressé il y a trente ans. Ils peuvent prononcer les vœux dès l'âge de seize ans, selon l'attention qu'ont eue tous les législateurs monastiques de captiver l'esprit de leurs prosélytes dès le plus jeune âge, pour le plier à leur institut; ces vœux sont, comme partout, ceux de pauvreté, d'obéissance, de dévouement et de chasteté; mais il faut avouer qu'ils sont plus strictement observés dans ce pays que dans le nôtre; en tout, la condition des moines d'Orient est bien plus dure que celle des moines d'Europe. On en pourra juger par le tableau de leur vie domestique. Chaque jour, ils ont sept heures de prières à l'église, et personne n'en est dispensé. Ils se lèvent à quatre heures du matin, se couchent à neuf du soir, et ne font que deux repas, savoir, à neuf et à cinq. Ils font perpétuellement maigre, et se permettent à peine la viande dans les plus grandes maladies; ils ont, comme les autres Grecs, trois grands carêmes par an, une foule de jeûnes, pendant lesquels ils ne mangent ni

œufs, ni lait, ni beurre, ni même de fromage. Presque toute l'année ils vivent de lentilles à l'huile, de fèves, de riz au beurre, de lait caillé, d'olives et d'un peu de poisson salé. Leur pain est une petite galette grossière et mal levée, dure le second jour, et que l'on ne renouvelle qu'une fois par semaine. Avec cette nourriture, ils se prétendent moins sujets aux maladies que les paysans; mais il faut remarquer qu'ils portent tous des cautères au bras, et que plusieurs sont attaqués d'hernies, dues, je crois, à l'abus de l'huile. Chacun a pour logement une étroite cellule, et pour tout meuble une natte, un matelas, une couverture, et point de draps; ils n'en ont pas besoin, puisqu'ils dorment vêtus. Leur vêtement est une grosse chemise de coton rayée de bleu, un caleçon, une camisole, et une robe de bure brune si roide et si épaisse, qu'elle se tient debout sans faire un pli. Contre l'usage du pays, ils portent des cheveux de huit pouces de long, et au lieu de capuchon, un cylindre de feutre de dix pouces de hauteur, tel que celui des cavaliers turks. Enfin chacun d'eux, à l'exception du supérieur, du dépensier et du vicaire, exerce un métier d'un genre nécessaire ou utile à la maison; l'un est tisserand, et

fabrique les étoffes; l'autre est tailleur, et coud les habits; celui-ci est cordonnier, et fait les souliers; celui-là est maçon, et dirige les constructions. Deux sont chargés de la cuisine, quatre travaillent à l'imprimerie, quatre à la reliure; et tous aident à la boulangerie, le jour que l'on fait le pain. La dépense de quarante à quarante-cinq bouches qui composent le couvent, n'excède pas chaque année la somme de douze bourses, c'est-à-dire, 15,000 liv.; encore sur cette somme prend-on les frais de l'hospitalité de tous les passans, ce qui forme un article considérable. Il est vrai que la plupart de ces passans laissent des dons ou aumônes, qui font une partie du revenu de la maison; l'autre partie provient de la culture des terres. Ils en ont pris à rente une assez grande étendue, dont ils paient quatre cents piastres de redevance à deux émirs. Ces terres ont été défrichées par les premiers religieux; mais aujourd'hui, ils ont jugé à propos d'en remettre la culture à des paysans qui leur paient la moitié de tous les produits. Ces produits sont des soies blanches et jaunes que l'on vend à *Baîrout;* quelques grains et des vins (*a*) qui,

(*a*) Ces vins sont de trois espèces : savoir le rouge, le blanc et le jaune : le blanc, qui est le plus rare,

faute de débit, sont offerts en présent aux bienfaiteurs, ou consommés dans la maison.

est amer à un point qui le rend désagréable. Par un excès contraire, les deux autres sont trop doux et trop sucrés. La raison en est qu'on les fait bouillir, en sorte qu'ils ressemblent au vin cuit de Provence. L'usage de tout le pays est de réduire le moût aux deux tiers de sa quantité. On ne peut en boire pendant le repas sans s'exposer à des aigreurs, parce qu'ils développent leur fermentation dans l'estomac. Cependant il y a quelques cantons où l'on ne cuit pas le rouge, et alors il acquiert une qualité presque égale au Bordeaux. Le vin jaune est célèbre chez nos négocians, sous le nom de *vin d'or*, qu'il doit à sa belle couleur de topaze. Le plus estimé se cueille sur les coteaux du *Zoûq* ou *village* de *Masbeh* près d'*Antoura*. Il n'est pas nécessaire de le cuire, mais il est trop sucré. Voilà ces vins du Liban vantés des anciens gourmets grecs et romains. C'est à nos Français à essayer s'ils seraient du même avis; mais ils doivent observer que dans le passage de la mer, les vins cuits fermentent une seconde fois, et font crever les tonneaux. Il est probable que les habitans du Liban n'ont rien changé à l'ancienne méthode de faire le vin, ni à la culture des vignes. Elles sont disposées par échalas de six à huit pieds de hauteur. On ne les taille point comme en France, ce qui nuit sûrement beaucoup à la quantité et à la qualité de la récolte. La vendange se fait sur la fin de septembre. Le couvent de Mar-hanna cueille environ cent cin-

Ci-devant les religieux s'abstenaient d'en boire; mais, par une marche commune à toutes les sociétés, ils se sont déjà relâchés de leur austérité première; ils commencent aussi à se tolérer la pipe et le café, malgré les réclamations des anciens, jaloux en tout pays de perpétuer les habitudes de leur jeunesse.

Le même régime a lieu pour toutes les maisons de l'ordre, qui, comme je l'ai dit, sont au nombre de douze. On porte à cent cinquante sujets la totalité des religieux; il faut y ajouter cinq couvens de femmes qui en dépendent. Les premiers supérieurs qui les fondèrent, crurent avoir fait une bonne opération; mais aujourd'hui l'ordre s'en repent, parce que des religieuses en pays turk sont une chose dangereuse, et qu'en outre elles dépensent plus qu'elles ne rendent. L'on n'ose cependant les abolir, parce qu'elles tiennent aux plus riches maisons d'Alep, de Damas et du Kaire, qui se débarrassent de leurs filles dans ces couvens, moyennant une dot. C'est d'ailleurs pour un marchand un motif de verser des aumônes considérables. Plusieurs donnent chaque an-

quante *kâbié* ou jarres de terre, qui tiennent à peu près cent dix pintes. Le prix courant dans le pays peut s'évaluer à sept ou huit sous notre pinte.

née cent pistoles, et même cent louis et mille écus, sans demander d'autre intérêt que des prières à Dieu, pour qu'il détourne d'eux le regard dévorant des pachas. Mais comme d'autre part ils le provoquent par le luxe fastueux de leurs habits et de leurs meubles, ces dons ne les empêchent point d'être rançonnés. Récemment l'un d'eux osa bâtir à Damas une maison de plus de cent vingt mille livres. Le pacha qui la vit, fit dire au maître qu'il était curieux de la visiter, et d'y prendre une tasse de café. Or, comme le pacha eût pu s'y plaire et y rester, il fallut, pour se débarrasser de sa politesse, lui faire un cadeau de dix mille écus.

Après *Mar-hanna*, le couvent le plus remarquable est *Dair-Mokallès*, ou couvent de *Saint-Sauveur*. Il est situé à trois heures de chemin au nord-est de *Saide*. Les religieux avaient amassé dans ces derniers temps une assez grande quantité de livres arabes imprimés et manuscrits; mais il y a environ huit ans que Djezzâr ayant porté la guerre dans ce canton, ses soldats pillèrent la maison et dispersèrent tous les livres.

En revenant à la côte, on doit remarquer d'abord *Saïda*, rejeton dégénéré de l'ancienne

Sidon. (*a*) Cette ville, ci-devant résidence du pacha, est, comme toutes les villes turkes, mal bâtie, malpropre, et pleine de décombres modernes. Elle occupe, le long de la mer, un terrain d'environ six cents pas de long sur cent cinquante de large. Dans la partie du sud, le terrain qui s'élève un peu, a reçu un fort construit par *Degnîzlé*. De là l'on domine la mer, la ville et la campagne; mais une volée de canon renverserait tout cet ouvrage, qui n'est qu'une grosse tour à un étage, déjà à demi ruinée. A l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire, au nord-ouest, est le château. Il est bâti dans la mer même, à quatre-vingts pas du continent, auquel il tient par des arches. A l'ouest de ce château, est un écueil de quinze pieds d'élévation au-dessus de la mer, et d'environ deux cents pas de long. L'espace compris entre cet écueil et le château, sert de rade aux vaisseaux; mais ils n'y sont pas en sûreté contre le gros temps. Le rivage qui règne le long de la ville, est occupé par un bassin enclos d'un môle ruiné. C'était jadis le port; mais le sable l'a rempli au point qu'il n'y a que son embouchure près le château, qui reçoive des

(*a*) Le nom de *Sidon* subsiste encore dans un petit village à une demi-lieue de Saide.

bateaux. C'est *Fakr el Dîn*, émir des Druzes, qui a commencé la ruine de tous ces petits ports, depuis Baîrout jusqu'à Acre, parce que craignant les vaisseaux turks, il y fit couler à fond des bateaux et des pierres. Le bassin de Saide, s'il était vidé, pourrait tenir vingt à vingt-cinq petits bâtimens. Du côté de la mer, la ville est absolument sans muraille; du côté de la terre, celle qui l'enceint n'est qu'un mur de prison. Toute l'artillerie réunie ne se monte pas à six canons, qui n'ont ni affûts ni canonnier. A peine compte-t-on cent hommes de garnison. L'eau vient de la rivière d'*Aoula*, par des canaux découverts où les femmes vont la puiser. Ces canaux servent aussi à abreuver des jardins d'un sol médiocre, où l'on cultive des mûriers et des limoniers.

Saide est une ville assez commerçante, parce qu'elle est le principal entrepôt de Damas et du pays intérieur. Les Français, les seuls Européens que l'on y trouve, y ont un consul et cinq à six maisons de commerce. Leurs retraits consistent en soie, et surtout en cotons bruts ou filés. Le travail de ce coton est la principale branche d'industrie des habitans, dont le nombre peut se monter à cinq mille ames.

A six lieues au sud de *Saide*, en suivant le rivage, l'on arrive par un chemin de plaine très-coulant, au village de *Sour*. Nous avons peine à reconnaître dans ce nom celui de *Tyr*, que nous tenons des Latins; mais si l'on se rappelle que l'*y* fut jadis *ou*; si l'on observe que les Latins ont substitué le *t* au *thêta* des Grecs, et que ce *thêta* avait le son sifflant du *th* anglais dans *think*, (*a*) l'on sera moins étonné de l'altération. Elle n'a point eu lieu chez les Orientaux, qui, de tout temps, ont appelé *Tsour* et *Sour* le lieu dont nous parlons.

Le nom de *Tyr* tient à tant d'idées et de faits intéressans pour quiconque a lu l'histoire, que je crois faire une chose agréable à tout lecteur, en traçant un tableau fidèle des lieux qui furent jadis le théâtre d'un commerce et d'une navigation immenses, le berceau des arts et des sciences, et la patrie du peuple le plus industrieux peut-être et le plus actif qui ait jamais existé.

Le local actuel de *Sour* est une presqu'île qui saille du rivage en mer en forme de marteau à tête ovale. Cette tête est un fond de roc recouvert d'une terre brune cultivable, qui

(*a*) Et non le son de *z*, comme dans *there*.

forme une petite plaine d'environ huit cents pas de long sur quatre cents de large. L'isthme qui joint cette plaine au continent, est un pur sable de mer. Cette différence de sol rend très-sensible l'ancien état d'île qu'avait la tête de marteau avant qu'Alexandre la joignît au rivage par une jetée. La mer, en recouvrant de sable cette jetée, l'a élargie par des atterrissemens successifs, et en a formé l'isthme actuel. Le village de *Sour* est assis sur la jonction de cet isthme à l'ancienne île, dont il ne couvre pas plus du tiers. La pointe que le terrain présente au nord, est occupée par un bassin qui fut un port creusé de main d'homme. Il est tellement comblé de sable, que les petits enfans le traversent sans se mouiller les reins. L'ouverture, qui est à la pointe même, est défendue par deux tours correspondantes, où jadis l'on attachait une chaîne de cinquante à soixante pieds pour fermer entièrement le port. De ces tours part une ligne de murs qui, après avoir protégé le bassin du côté de la mer, enfermaient l'île entière ; mais aujourd'hui l'on n'en suit la trace que par les fondations qui bordent le rivage, excepté dans le voisinage du port, où les *Motouâlis* firent, il y a vingt ans, quelques réparations, déjà en ruines. Plus

loin en mer, au nord-ouest de la pointe, à la distance d'environ trois cents pas, est une ligne de rochers à fleur d'eau. L'espace qui les sépare du rivage du continent en face, forme une espèce de rade où les vaisseaux mouillent avec plus de sûreté qu'à *Saide*, sans cependant être hors de danger ; car le vent de nord-ouest les bat fortement, et le fond fatigue les câbles. En rentrant dans l'île, l'on observe que le village en laisse libre la partie qui donne sur la pleine mer, c'est-à-dire à l'ouest. Cet espace sert de jardin aux habitans ; mais telle est leur inertie, que l'on y trouve plus de ronces que de légumes. La partie du sud est sablonneuse et plus couverte de décombres. Toute la population du village consiste en cinquante à soixante pauvres familles, qui vivent obscurément de quelques cultures de grain, et d'un peu de pêche. Les maisons qu'elles occupent ne sont plus, comme au temps de Strabon, des édifices à trois et quatre étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler. Ci-devant elles étaient sans défense du côté de terre ; mais les *Motouâlis*, qui s'en emparèrent en 1766, les fermèrent d'un mur de vingt pieds de haut qui subsiste encore. L'édifice le plus remarquable est une masure qui se trouve à

l'angle du sud-est. Ce fut une église chrétienne, bâtie probablement par les Croisés ; il n'en reste que la partie du chœur : tout auprès, parmi des monceaux de pierres, sont couchées deux belles colonnes à triple fût de granit rouge, d'une espèce inconnue en Syrie. Djezzâr, qui a dépouillé tous ces cantons pour orner sa mosquée d'Acre, a voulu les enlever ; mais ses ingénieurs n'ont pas même pu les remuer.

En sortant du village sur l'isthme, on trouve à cent pas de la porte une tour ruinée, dans laquelle est un puits où les femmes viennent chercher l'eau : ce puits a quinze ou seize pieds de profondeur ; mais l'eau n'en a pas plus de deux ou trois ; l'on n'en boit pas de meilleure sur toute la côte. Par un phénomène dont on ignore la raison, elle se trouble en septembre, et elle devient, pendant quelques jours, pleine d'une argile rougeâtre. C'est l'occasion d'une grande fête pour les habitans ; ils viennent alors en troupe à ce puits, et ils y versent un seau d'eau de mer qui, selon eux, a la vertu de rendre la limpidité à l'eau de la source. Si l'on continue de marcher sur l'isthme, vers le continent, l'on rencontre, de distance en distance, des ruines d'arcades qui conduisent en ligne droite à un monticule, le seul qu'il y

ait dans la plaine. Ce monticule, n'est point factice comme ceux du désert; c'est un rocher naturel d'environ cent cinquante pas de circuit sur quarante à cinquante pieds d'élévation; l'on n'y trouve qu'une maison en ruines et le tombeau d'un *chaik* ou *santon*, (*a*) remarquable par le dôme blanc qui le couvre. La distance de ce rocher à *Sour* est d'un quart d'heure de marche au pas du cheval. A mesure que l'on s'en rapproche, les arcades dont j'ai parlé deviennent plus fréquentes et plus basses; elles finissent par former une ligne continue, qui du pied du rocher tourne tout à coup par un angle droit au midi, et marche obliquement par la campagne vers la mer; on en suit la file pendant une grande heure de marche au pas du cheval. C'est dans cette route que l'on reconnaît, au canal qui règne sur les arches, cette construction pour un aqueduc. Ce canal a environ trois pieds de large sur deux et demi de profondeur; il est formé d'un ciment plus dur que les pierres mêmes; enfin l'on arrive à des puits où il aboutit,

(*a*) Chez les Musulmans, le terme de *chaik* prend les sens divers de *santon*, d'*ermite*, d'*idiot* et de *fou*. Ils ont pour les imbéciles le même respect religieux qui existait au temps de *David*.

ou plutôt d'où il tire son origine. Ces puits sont ceux que quelques voyageurs ont appelés *puits de Salomon* ; mais dans le pays, l'on ne les connaît que sous le nom de *Ras-el-âèn*, c'est-à-dire, *tête de la source*. L'on en compte un principal, deux moindres, et plusieurs petits ; tous forment un massif de maçonnerie qui n'est point en pierre taillée ou brute, mais en ciment mêlé de cailloux de mer. Du côté du sud, ce massif saille de terre d'environ dix-huit pieds, et de quinze du côté du nord. De ce même côté s'offre une pente assez large et assez douce, pour que des chariots puissent monter jusqu'au haut. Quand on y est monté, l'on trouve un spectacle bien étonnant ; car au lieu d'être basse ou à niveau de terre, l'eau se présente au niveau des bords de l'esplanade, c'est-à-dire que sa colonne qui remplit le puits est élevée de quinze pieds plus haut que le sol. En outre, cette eau n'est point calme ; mais elle ressemble à un torrent qui bouillonne, et elle se répand à flots par des canaux pratiqués à la surface du puits. Telle est son abondance, qu'elle peut faire marcher trois moulins qui sont auprès, et qu'elle forme un petit ruisseau dès avant la mer, qui en est distante de quatre cents pas. La bouche du puits principal est un oc-

togone, dont chaque côté a vingt-trois pieds trois pouces de long, ce qui suppose soixante-un pieds au diamètre. L'on prétend que ce puits n'a point de fond ; mais le voyageur Laroque assure que de son temps on le trouva à trente-six brasses. Il est remarquable que le mouvement de l'eau à la surface a rongé les parois intérieures du puits, au point que le bord ne porte plus sur rien, et qu'il forme une demi-voûte suspendue sur l'eau. Parmi les canaux qui en partent, il en est un principal qui se joint à celui des arches dont j'ai parlé. Au moyen de ces arches, l'eau se portait jadis d'abord au rocher, puis du rocher par l'isthme, à la tour où l'on puise l'eau. Du reste, la campagne est une plaine d'environ deux lieues de large, ceinte d'une chaîne de montagnes assez hautes, qui règnent depuis la *Qâsmié* jusqu'au *cap Blanc*. Le sol est une terre grasse noirâtre, où l'on cultive avec succès le peu de blé et de coton que l'on y sème.

Tel est le local de *Tyr*, sur lequel il se présente quelques observations relatives à l'état de l'ancienne ville. On sait que jusqu'au temps où *Nabukodonosor* en fit le siége, Tyr fut située dans le continent ; l'on en désigne l'emplacement à *palæ-Tyrus*, c'est-à-dire, auprès

des *puits*; mais dans ce cas, pourquoi cet aqueduc conduit-il à tant de frais (*a*) des puits au rocher? Dira-t-on qu'il fut construit après que les Tyriens eurent passé dans l'île? Mais dès avant Salmanasar, c'est-à-dire cent trente-six ans avant Nabukodonosor, leurs annales en font mention comme existant déjà. « Du temps » d'*Eululœus*, roi de Tyr, dit l'historien *Mé-* » *nandre*, cité par *Josèphe*, (*b*) Salmanasar, » roi d'Assyrie, ayant porté la guerre en Phé- » nicie, plusieurs villes se soumirent à ses ar- » mes; les Tyriens lui résistèrent; mais bien- » tôt abandonnés par *Sidon*, *Acre* et *palæ-* » *Tyrus*, qui dépendaient d'eux, ils furent ré- » duits à leurs forces. Cependant ils conti- » nuèrent de se défendre; et Salmanasar, rap- » pelé à Ninive, laissa des corps-de-garde près » des ruisseaux et de l'aqueduc pour en inter- » dire l'eau. Cette gêne dura cinq ans, pendant » lesquels les Tyriens s'abreuvèrent au moyen » des puits qu'ils creusèrent. »

Si *palæ-Tyrus* fut un lieu dépendant de Tyr, Tyr était donc ailleurs; elle n'était point dans l'île, puisque les habitans n'y passèrent

(*a*) La largeur des piles des arches est de neuf pieds.

(*b*) *Antiq. Judaïc.* lib. 9, c. 14.

qu'après Nabukodonosor. Elle était donc au rocher, qui en a dû être le siége primitif. Le nom de cette ville en fait preuve; car *tsour* en phénicien signifie *rocher* et le lieu *fort*. C'est là que s'établit cette colonie de *Sidoniens*, chassés de leur patrie *deux cent quarante ans avant le temple de Solomon*. Ils choisirent cette position, parce qu'ils y trouvèrent l'avantage d'un lieu propre à la défense, et celui d'une rade très-voisine qui, sous la protection de l'île, pouvait couvrir beaucoup de vaisseaux. La population de cette colonie s'étant accrue par le laps des temps et par le commerce, les Tyriens eurent besoin de plus d'eau, et ils construisirent l'aqueduc. L'activité qu'on leur voit déployer au temps de Salomon, engagerait à l'attribuer à ce siècle. Dans tous les cas, il est très-ancien, puisque l'eau de l'aqueduc a eu le temps de former par ses filtrations des stalactites considérables. Plusieurs tombant des flancs du canal, ou de l'intérieur des voûtes, ont obstrué des arches entières. Pour s'assurer de l'aqueduc, l'on dut établir aux puits un corps-de-garde qui devint *palœ-Tyrus*. Doit-on supposer la source factice, et formée par un canal souterrain tiré des montagnes? Mais alors, pourquoi ne l'a-

voir pas amenée au rocher même? Il est plus simple de la croire naturelle, et de penser que l'on a profité d'un de ces accidens de rivières souterraines, dont la Syrie offre plusieurs exemples. L'idée d'emprisonner cette eau pour la faire remonter et gagner du niveau, est digne des Phéniciens. Les choses en étaient à ce point, quand le roi de Babylone, vainqueur de Jérusalem, vint pour anéantir la seule ville qui bravât sa puissance. Les Tyriens lui résistèrent pendant treize ans; mais au bout de ce terme, las de leurs efforts, ils prirent le parti de mettre la mer entre eux et leur ennemi, et ils passèrent dans l'île qu'ils avaient en face, à la distance d'un quart de lieue. Jusqu'alors cette île n'avait dû porter que peu d'habitations, vu la disette d'eau. (*a*) La nécessité fit surmonter cet inconvénient; l'on tâcha d'y obvier par des citernes, dont on trouve encore des restes en forme de caves voûtées, pavées et murées avec le plus grand soin. (*b*) Alexan-

(*a*) Josèphe est en erreur lorsqu'il parle de *Tyr* au temps d'*Hiram* comme étant bâtie dans l'île. Il confond, à son ordinaire, l'état ancien avec l'état postérieur. Voyez *Antiq. Jud.* lib. 8, c. 5.

(*b*) L'on en a récemment découvert une considérable en dehors du mur de la ville. L'on n'y a rien trouvé, et le Motsallam l'a fait refermer.

dre parut, et pour satisfaire son barbare orgueil, Tyr fut ruinée; mais bientôt rétablie, ses nouveaux habitans profitèrent de la jetée par laquelle les Macédoniens s'étaient avancés jusqu'à l'île, et ils amenèrent l'aqueduc jusqu'à la tour où l'on puise encore l'eau. Maintenant que les arcades ont manqué, comment l'y trouve-t-on encore? La raison en doit être, que l'on avait ménagé dans leurs fondemens des conduits secrets qui continuent toujours de l'amener des puits. La preuve que l'eau de la tour vient de *Ras-el-àén*, est qu'à cette source elle se trouble en octobre comme à la tour; qu'alors elle a la même couleur, et en tout temps le même goût. Ces conduits doivent être nombreux, car il est arrivé plusieurs voies d'eau près de la tour, sans que son puits ait cessé d'en fournir.

La puissance de Tyr sur la Méditerranée et dans l'Occident, est assez connue; *Carthage*, *Utique*, *Cadix* en sont des monumens célèbres. L'on sait que cette ville étendait sa navigation jusque dans l'Océan, et la portait au nord par delà l'Angleterre, et au sud par delà les Canaries. Ses relations à l'Orient, quoique moins connues, n'étaient pas moins considérables; les îles de *Tyrus* et *Aradus*

(aujourd'hui *Barhain*), dans le golfe Persique, les villes de *Faran* et *Phœnicum Oppidum*, sur la mer Rouge, déjà ruinées au temps des Grecs, prouvent que les Tyriens fréquentèrent dès long-temps les parages de l'Arabie et de la mer de l'Inde; mais il existe un fragment historique qui contient à ce sujet des détails d'autant plus précieux, qu'ils offrent dans des siècles reculés un tableau de mouvemens analogues à ce qui se passe encore de nos jours. Je vais citer les paroles de l'écrivain, avec leur enthousiasme prophétique, en rectifiant des applications qui jusqu'ici ont été mal saisies.

« Ville superbe, qui reposes au bord des » mers! *Tyr!* qui dis : Mon empire s'étend » au sein de l'Océan, écoute l'oracle prononcé » contre toi! Tu portes ton commerce dans » des îles (lointaines) chez les habitans de » côtes (inconnues). Sous ta main les sapins » de *Sanir* (*a*) deviennent des vaisseaux; les » cèdres du *Liban*, des mâts; les peupliers » de *Bïsan*, des rames. Tes matelots s'asseyent » sur le buis de *Chypre* (*b*), orné d'une mar-

(*a*) Peut-être le mont *Sannîne*.

(*b*) Buis de *Katim*. Divers passages confrontés prouvent que ce nom ne doit point s'appliquer à la *Grèce*, mais à l'île de Chypre, et peut-être à la côte de

» queterie d'ivoire. Tes voiles et tes pavillons » sont tissus du beau lin de l'*Egypte;* tes » vêtemens sont teints de l'hyacinthe et de la » pourpre de l'*Hellas* (*a*) (l'Archipel). *Sidon* » et *Arouad* t'envoient leurs rameurs; *Djabal* » (*Djebilé*), ses habiles constructeurs : tes » géomètres et tes sages guident eux-mêmes » tes proues. Tous les vaisseaux de la mer » sont employés à ton commerce. Tu tiens » à ta solde le *Perse*, le *Lydien*, l'*Égyptien;* » tes murailles sont parées de leurs boucliers » et de leurs cuirasses. Les enfans d'*Arouad* » bordent tes parapets; et tes tours, gardées » par les *Djimedéens* (peuple phénicien) » brillent de l'éclat de leurs carquois. Tous » les pays s'empressent de négocier avec toi. » *Tarse* envoie à tes marchés de l'argent, » du fer, de l'étain, du plomb. L'*Yonie* (*b*),

Cilicie, où le buis abonde. Il convient surtout à Chypre par son analogie avec la ville de *Kitium* et le peuple des *Kitiens*, à qui *Eululæus* faisait la guerre du temps de Salmanasar.

(*a*) En hébreu *aliché*, qui ne diffère en rien de *Hellas*, ancien nom de l'archipel conservé dans *Hellespont*.

(*b*) *Youn*, plaisamment travesti en *javan*, quoique les anciens n'aient point connu notre *ja*.

» le pays des *Mosques* et de *Teblis* (*a*), t'ap-
» provisionnent d'esclaves et de vases d'airain.
» L'*Arménie* t'envoie des mules, des chevaux,
» des cavaliers. L'Arabe de *Dedan* (entre
» Alep et Damas) voiture tes marchandises.
» Des îles nombreuses échangent avec toi l'i-
» voire et l'ébène. L'*Araméen* (les Syriens) (*b*)
» t'apporte le rubis, la pourpre, les étoffes pi-
» quées, le lin, le corail et le jaspe. Les en-
» fans d'*Israël* et de *Juda* te vendent le fro-
» ment, le *baume*, la myrrhe, le raisiné, la
» résine, l'huile; et Damas, le vin de *Halboun*
» (peut-être *Halab*, où il reste encore des
» vignes) et des laines fines. Les Arabes d'*O-*
» *man* offrent à tes marchands le fer poli, la
» *cannelle*, le roseau aromatique; et l'Arabe
» de *Dedan* des tapis pour s'asseoir. Les ha-
» bitans du désert et les *Kedar*, paient de leurs
» chevreaux et de leurs agneaux tes riches
» marchandises. Les Arabes de *Saba* et *Ramé*
» (dans l'Yémen) t'enrichissent par le com-

(*a*) *Tobel* ou *Teblis*, s'écrit aussi *Teflis*, au nord de l'Arménie, sur la frontière de Géorgie. Ces mêmes cantons sont célèbres chez les Grecs pour les esclaves et pour le fer des *Chalybes*.

(*b*) Ce nom s'étendait aux Cappadociens et aux habitans de la Haute-Mésopotamie.

» merce des aromates, des pierres précieuses » et de l'or (*a*). Les habitans de *Haran*, de » *Kalané* (en Mésopotamie) et d'*Adana* (près » de Tarse), facteurs de l'Arabe de *Cheba* » (près de Dedan), de l'Assyrien et du *Kal-* » *déen*, commercent aussi avec toi, et te ven- » dent des châles, des manteaux artistement » brodés, de l'argent, des mâtures, des cor- » dages et des cèdres; enfin les vaisseaux » (vantés) de *Tarse* sont à tes gages. O *Tyr*, » fière de tant de gloire et de richesses! bientôt » les flots de la mer s'élèveront contre toi; » et la tempête te précipitera au fond des » eaux. Alors s'engloutiront avec toi tes ri- » chesses; avec toi périront en un jour ton » commerce, tes négocians, tes correspondans, » tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes sol- » dats et le peuple immense qui remplit tes » murailles. Tes rameurs déserteront tes vais- » seaux; tes pilotes s'assiéront sur le rivage, » l'œil morne contre terre. Les peuples que » tu enrichissais, les rois que tu rassasiais, » consternés de ta ruine, jetteront des cris

(*a*) Aussi Strabon dit-il, *lib.* 16, que les Sabéens avaient fourni tout l'or de la Syrie, avant que les habitans de Gerrha, près de l'embouchure de l'Euphrate, les eussent supplantés.

» de désespoir. Dans leur deuil, ils couperont » leurs chevelures; ils jetteront la cendre sur » leur front dénudé; ils se rouleront dans la » poussière, et ils diront : Qui jamais égala » *Tyr*, cette reine de la mer? » — Les révolutions du sort, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des Musulmans, ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, *Sour*, réduit à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grain et de coton en laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des Français de *Saide*, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille. — A neuf lieues au sud de *Sour*, est la ville d'*Acre*, en arabe *Akka*, connue dans les temps les plus reculés sous le nom d'*Aco*, et postérieurement sous celui de *Ptolémaïs*. Elle occupe l'angle nord d'une baie, qui s'étend, par un demi-cercle de trois lieues, jusqu'à la pointe du *Carmel*. Depuis l'expulsion des Croisés, elle était restée presque déserte; mais de nos jours les travaux de *Dâher* l'ont ressuscitée; ceux que *Djezzâr* y a fait exécuter depuis dix ans, la rendent aujourd'hui l'une des premières villes de la côte. On vante la mosquée de ce pacha

comme un chef-d'œuvre de goût. Son bazar ou *marché* couvert, ne le cède point à ceux d'Alep même ; et sa fontaine publique surpasse en élégance celles de Damas. Ce dernier ouvrage est aussi le plus utile ; car jusqu'alors Acre n'avait pour toute ressource qu'un assez mauvais puits ; mais l'eau est restée, comme auparavant, de médiocre qualité. L'on doit savoir d'autant plus de gré au pacha de ces travaux, que lui-même en a été l'ingénieur et l'architecte : il fait ses plans, il trace ses dessins et conduit les ouvrages. Le port d'Acre est un des mieux situés de la côte, en ce qu'il est couvert du vent de nord et nord-ouest par la ville même ; mais il est comblé depuis *Fakr-el-Dîn*. Djezzâr s'est contenté de pratiquer un abord pour les bateaux. La fortification, quoique plus soignée qu'aucune autre, n'est cependant d'aucune valeur ; il n'y a que quelques mauvaises tours basses près du port, qui aient des canons ; encore ces pièces de fer rouillé sont-elles si mauvaises, qu'il en crève toujours quelques-unes à chaque fois qu'on les tire. L'enceinte du côté de la campagne, n'est qu'un mur de jardin sans fossés.

Cette campagne est une plaine nue, plus profonde et moins large que celle de *Sour ;* elle

est entourée de petites montagnes qui s'étendent en tournant du cap Blanc au Carmel. Les ondulations du terrain y causent des bas-fonds où les pluies d'hiver forment des laguues dangereuses en été par leurs vapeurs infectes. Du reste, le sol est fécond, et l'on y cultive avec le plus grand succès le blé et le coton. Ces denrées sont la base du commerce d'*Acre*, qui de jour en jour devient plus florissant. Dans ces derniers temps, le pacha, par un abus ordinaire en Turkie, l'avait tout concentré dans ses mains; l'on ne pouvait vendre de coton qu'à lui : l'on n'en pouvait acheter que de lui : les négocians européens ont eu beau réclamer les capitulations du sultan, Djezzâr a répondu qu'il était sultan dans son pays, et il a continué son monopole. Ces négocians sont surtout les Français, qui ont à *Acre* six comptoirs présidés par un consul : récemment il est survenu un agent impérial, et depuis un an un agent russe.

La partie de la baie d'Acre où les vaisseaux mouillent avec le plus de sûreté, est au nord du mont *Carmel*, au pied du village de *Haifa* (*vulgò* Caiffe). Le fond tient bien l'ancre et ne coupe pas les câbles; mais le lieu est ouvert au vent de nord-ouest, qui est violent sur toute cette côte. Le Carmel, qui domine au sud, est

un pic écrasé, et rocailleux, d'environ trois cent cinquante toises d'élévation. On y trouve, parmi les broussailles, des oliviers et des vignes sauvages, qui prouvent que jadis l'industrie s'était portée jusque sur cet ingrat terrain; sur le sommet est une chapelle dédiée au prophète Élie, d'où la vue s'étend au loin sur la mer et sur la terre. Au midi, le pays offre une chaîne de montagnes raboteuses, couronnées de chênes et de sapins, où se retirent des sangliers et des onces. En tournant vers l'est, on aperçoit à six lieues le local de *Nasra* ou *Nazareth*, célèbre dans l'histoire du christianisme : c'est un village médiocre, peuplé d'un tiers de Grecs catholiques. Les PP. de Terre-Sainte, dépendans du grand couvent de Jérusalem, y ont un hospice et une église. Ils sont ordinairement les fermiers du pays. Du temps de *Dâher*, ils étaient obligés de faire à ce chaik un cadeau de mille piastres à chaque femme qu'il épousait, et il avait soin de se marier presque toutes les semaines.

A environ deux lieues au sud-est de *Nasra* est le mont *Tabor*, d'où l'on a l'une des plus riches perspectives de la Syrie. Cette montagne est un cône tronqué de quatre à cinq cents toises de hauteur. Le sommet a deux tiers de

lieue de circuit. Jadis il portait une citadelle, mais à peine en reste-t-il quelques pierres. De là l'on découvre au sud une suite de vallées et de montagnes qui s'étendent jusqu'à Jérusalem. A l'est, l'on voit comme sous ses pieds la vallée du *Jourdain* et le lac de *Tabarîé*, qui semble encaissé dans un cratère de volcan. Au delà, la vue se perd vers les plaines du *Hauran;* puis tournant au nord, elle revient par les montagnes de *Hasbéya* et de la *Qasmié*, se reposer sur les fertiles plaines de la Galilée, sans pouvoir atteindre à la mer.

La rive orientale du lac de *Tabarîé*, n'a de remarquable que la ville dont elle porte le nom, et la fontaine d'eaux chaudes minérales qui en est voisine. Cette fontaine est située dans la campagne, à un quart de lieue de *Tabarîé*. Faute de soin, il s'y est entassé une boue noire, qui est un véritable *éthiops martial*. Les personnes attaquées de douleurs rhumatismales, trouvent des soulagemens et même la guérison dans les bains de cette boue. Quant à la ville, ce n'est qu'un monceau de décombres habité tout au plus par cent familles. A sept lieues au nord de Tabarîé, sur la croupe d'une montagne, est la ville ou le village de *Safad*, berceau de la puissance de Dâher. A cette épo-

que, il était devenu le siége d'une école arabe, où les docteurs motouâlis formaient des élèves dans la science de la grammaire, et l'interprétation allégorique du *Qôran*. Les juifs, qui croient que le messie doit établir le siége de son empire à *Safad*, avaient aussi pris ce lieu en affection, et s'y étaient rassemblés au nombre de cinquante à soixante familles; mais le tremblement de 1759 a tout détruit, et *Safad*, regardé de mauvais œil par les Turks, n'est plus qu'un village presque abandonné. En remontant de *Safad* au nord, l'on suit une chaîne de hautes montagnes qui, sous le nom de *Djebal-el-Chaïk*, fournissent d'abord les sources du *Jourdain*, puis une foule de ruisseaux dont s'arrose la plaine de Damas. Le local élevé d'où partent ces ruisseaux, compose un petit pays que l'on appelle *Hasbêya*. En ce moment il est gouverné par un émir, parent et rival de l'émir Yousef; il en paie à Djezzâr une ferme de soixante bourses. Le sol est montueux, et ressemble beaucoup au bas Liban; le prolongement de ces montagnes le long de la vallée de *Beqââ*, est ce que les anciens appellent *Antiliban*, à raison de ce qu'il est parallèle au Liban des Druzes et des Maronites. La vallée de *Beqââ*, qui en forme la

séparation, est l'ancienne *Cœle-Syrie*, ou *Syrie-Creuse* proprement dite. Sa disposition en encaissement profond, en y rassemblant les eaux des montagnes, en a fait de tout temps un des plus fertiles cantons de la Syrie; mais aussi en y concentrant les rayons du soleil, elle y produit en été une chaleur qui ne le cède pas même à l'Égypte. L'air néanmoins n'y est pas malsain, et sans doute parce qu'il est sans cesse renouvelé par le vent du nord, et que les eaux sont vives et non stagnantes. L'on y dort impunément sur les terrasses. Avant le tremblement de 1759, tout ce pays était couvert de villages et de cultures aux mains des *Motoudlis*; mais les ravages que causa ce phénomène, et ceux que les guerres des Turks y ont fait succéder, ont presque tout détruit. Le seul lieu qui mérite l'attention, est la ville de *Balbek*.

Balbek, célèbre chez les Grecs et les Latins, sous le nom d'*Hélios-polis*, ou *ville du soleil*, est située au pied de l'*Antiliban*, précisément à la dernière ondulation de la montagne dans la plaine. En arrivant par le midi, l'on ne découvre la ville qu'à la distance d'une lieue et demie, derrière un rideau d'arbres dont elle couronne la verdure par un cordon blan-

châtre de dômes et de minarets. Au bout d'une heure de marche, l'on arrive à ces arbres qui sont de très-beaux noyers; et bientôt, traversant des jardins mal cultivés, par des sentiers tortueux, l'on se trouve conduit au pied de la ville. Là se présente en face un mur ruiné, flanqué de tours carrées, qui monte à droite sur la pente, et trace l'enceinte de l'ancienne ville. Ce mur, qui n'a que dix à douze pieds de hauteur, laisse voir dans l'intérieur des terrains vides et des décombres qui sont partout l'apanage des villes turkes; mais ce qui attire toute l'attention sur la gauche, est un grand édifice, qui, par sa haute muraille et ses riches colonnes, s'annonce pour un de ces temples que l'antiquité a laissés à notre admiration. Ce monument, qui est un des plus beaux et des mieux conservés de l'Asie, mérite une description particulière.

Pour le détailler avec ordre, il faut se supposer descendre de l'intérieur de la ville; après avoir traversé les décombres et les huttes dont elle est pleine, l'on arrive à un terrain vide qui fut une place; là, en face, s'offre à l'ouest une grande masure formée de deux pavillons ornés de pilastres, joints à leur angle du fond par un mur de cent soixante

pieds de longueur : cette façade domine le sol par une espèce de terrasse, au bord de laquelle on distingue avec peine les bases de douze colonnes, qui jadis régnaient d'un pavillon à l'autre, et formaient le *portique*. Le *portail* est obstrué de pierres entassées; mais si l'on en surmonte l'obstacle, l'on pénètre dans un terrain vide, qui est une cour hexagone de cent quatre-vingts pieds de diamètre. Cette cour est semée de fûts de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés, de débris de pilastres, d'entablemens, de corniches, etc.; tout autour règne un cordon d'édifices ruinés qui présentent à l'œil tous les ornemens de la plus riche architecture. Au bout de cette cour, toujours en face à l'ouest, est une issue qui jadis fut une porte par où l'on aperçoit une plus vaste perspective de ruines, dont la magnificence sollicite la curiosité. Pour en jouir, il faut monter une pente, qui fut l'escalier de cette issue, et l'on se trouve à l'entrée d'une cour carrée beaucoup plus spacieuse que la première. (*a*) C'est de là qu'est pris le point de vue : le premier coup d'œil se porte naturellement au bout de

(*a*) Elle a trois cent cinquante pieds de large sur trois cent trente-six de long.

cette cour, où six énormes colonnes saillant majestueusement sur l'horizon, forment un tableau vraiment pittoresque. Un objet non moins intéressant, est une autre file de colonnes qui règne à gauche, et s'annonce pour le péristyle d'un temple mais avant d'y passer, l'on ne peut sur les lieux refuser des regards attentifs aux édifices qui enferment cette cour à droite et à gauche. Ils font une espèce de galerie distribuée par chambres dont on compte sept sur chacune des grandes ailes; savoir, deux en demi-cercle, et cinq en carré long. Le fond de ces chambres conserve des frontons de niches et de tabernacles dont les soutiens sont détruits. Du côté de la cour elles étaient ouvertes, et n'offraient que quatre et six colonnes toutes détruites. Il n'est pas facile d'imaginer l'usage de ces appartemens; mais l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs pilastres et la richesse de la frise de l'entablement. L'on ne peut non plus s'empêcher de remarquer l'effet singulier qui résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux, et des touffes d'herbes sauvages qui pendent de toutes parts. En traversant la cour dans sa longueur, l'on trouve au milieu une petite esplanade carrée

où fut un pavillon dont il ne reste que les fondemens. Enfin, l'on arrive au pied des six colonnes : c'est alors que l'on conçoit toute la hardiesse de leur élévation, et la richesse de leur taille. Leur fût a vingt-un pieds huit pouces de circonférence, sur cinquante-huit de longueur ; en sorte que la hauteur totale, y compris l'entablement, est de soixante-onze à soixante-douze pieds. L'on s'étonne d'abord de voir cette superbe ruine ainsi solide et sans accompagnemens ; mais en examinant le terrain avec attention, l'on reconnaît toute une suite de bases qui tracent un carré long de deux cent soixante-huit pieds sur cent quarante-six de large : l'on en conclut que ce fut là le péristyle d'un grand temple, objet premier et principal de toute cette construction. Il présentait à la grande cour, c'est-à-dire à l'orient, une face de dix colonnes sur dix-neuf de flanc (total cinquante-quatre). Son terrain était un carré long de plain-pied avec cette cour, mais plus étroit qu'elle ; en sorte qu'il ne restait autour de la colonnade qu'une terrasse de vingt-sept pieds de large : l'esplanade qui en résulte, domine la campagne du côté de l'ouest, par un mur, escarpé d'environ trente pieds : à mesure que

l'on se rapproche de la ville, l'escarpement diminue; en sorte que le sol des pavillons se trouve de niveau avec la dernière pente de la montagne : d'où il résulte que tout le terrain des cours a été rapporté. Tel fut le premier état de cet édifice ; mais par la suite on a comblé le flanc du midi du grand temple, pour en bâtir un plus petit, qui est celui dont le péristyle et la cage subsistent encore. Ce temple, situé plus bas que l'autre de quelques pieds présente un flanc de treize colonnes, sur huit de front (total trente-huit). Elles sont également d'ordre corinthien; leur fût a quinze pieds huit pouces de circonférence sur quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles environnent, est un carré long, dont la face d'entrée, tournée à l'orient, se trouve hors de la ligne de l'aile gauche de la grande cour. L'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierres, et même un mauvais mur dont on l'a masquée. Lorsque l'on a surmonté ces obstacles, on se trouve à la porte, et de là les yeux peuvent parcourir une enceinte qui fut la demeure d'un dieu; mais au lieu du spectacle imposant d'un peuple prosterné, et d'une foule de prêtres offrant des sacrifices, le ciel ouvert par la chute de

la voûte ne laisse voir qu'un chaos de décombres entassés sur la terre, et souillés de poussière et d'herbes sauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richesses de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de niches et de tabernacles, dont presque tous les soutiens sont tombés. Entre ces niches, règnent des pilastres cannelés, dont le chapiteau supporte un entablement plein de brèches; ce qui en reste conserve une riche frise de guirlandes, soutenues d'espace en espace par des têtes de satyre, de cheval, de taureau, etc. Sur cet entablement, s'élevait jadis la voûte, dont la portée avait cinquante-sept pieds de large, sur cent dix de longueur. Le mur qui la soutenait en a trente-un d'élévation, sans aucune fenêtre. L'on ne peut se faire une idée des ornemens de cette voûte, que par l'inspection des débris répandus à terre; mais elle ne pouvait être plus riche que celle de la galerie du péristyle : les grandes parties qui en subsistent, offrent des encadremens à losange, où sont représentées en relief les scènes de Jupiter assis sur son aigle, de Léda caressée par le cygne, de Diane portant l'arc et le croissant, et divers bustes qui paraissent être des figures d'empereurs et d'im-

pératrices. Il serait trop long de rapporter tous les détails de cet étonnant édifice. Les amateurs des arts les trouveront consignés avec la plus grande vérité dans l'ouvrage publié en 1757, à Londres, sous le titre de *Ruines de Balbek*. (*a*) Cet ouvrage, rédigé par M. *Robert Wood*, est dû surtout aux soins et à la magnificence du chevalier *Dawkins*, qui visita, en 1751, Balbek et Palmyre. On ne peut rien ajouter à la fidélité de la description de ces voyageurs; mais depuis leur passage, il est arrivé quelques changemens: par exemple, ils ont trouvé neuf grandes colonnes debout, et en 1784 je n'en ai trouvé que six. Ils en comptèrent vingt-neuf au petit temple; il n'en reste plus que vingt : c'est le tremblement de 1759 qui en a causé la chute; il a aussi tellement ébranlé les murs du petit temple, que la pierre de la soffite (*b*) de la porte a glissé entre les deux qui l'avoisinent, et est descendue de huit pouces; en sorte que le corps de

(*a*) *In-fol. d'Atlas*, 1 *vol.* Cet ouvrage, cher et rare, ne se trouve que dans les grandes bibliothèques : on peut le consulter à celle de la nation.

(*b*) La soffite est cette traverse qui règne sur la tête lorsque l'on passe sous une porte.

l'oiseau sculpté sur cette pierre, se trouve suspendu, détaché de ses ailes et de deux guirlandes qui, de son bec, aboutissent à deux génies. La nature n'a pas été ici le seul agent de destruction; les Turks y ont beaucoup contribué pour les colonnes. Leur motif est de s'emparer des axes de fer qui servent à joindre les deux ou trois pièces dont chaque fût est composé. Ces axes remplissent si bien leur objet, que plusieurs colonnes ne se sont pas déjointes dans leur chute : une entre autres, comme l'observe M. Wood, a enfoncé une pierre du mur du temple, plutôt que de se disloquer. Rien de si parfait que la coupe de ces pierres; elles ne sont jointes par aucun ciment, et cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices. Après tant de siècles de construction, elles ont, pour la plupart, conservé la couleur blanche qu'elles avaient d'abord. Ce qui étonnera davantage, c'est l'énormité de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'escarpement. A l'ouest, la seconde assise est formée de pierres qui ont depuis vingt-huit jusqu'à trente-cinq pieds de longueur, sur environ neuf de hauteur. Pardessus cette assise, à l'angle du nord-ouest, il y a trois pierres qui à elles seules occupent

un espace de cent soixante-quinze pieds et demi ; à savoir, la première, cinquante-huit pieds sept pouces; la deuxième, cinquante-huit pieds onze pouces, et la troisième cinquante-huit pieds juste, sur une épaisseur commune de douze pieds. La nature de ces pierres est un granit blanc à grandes facettes luisantes comme le gypse ; sa carrière règne sous toute la ville et dans la montagne adjacente : elle est ouverte en plusieurs lieux, et entre autres sur la droite en arrivant à la ville. Il y est resté une pierre taillée sur trois faces, qui a soixante-neuf pieds deux pouces de long, sur douze pieds dix pouces de large, et treize pieds trois pouces d'épaisseur. Comment les anciens ont-ils manié de telles masses? C'est sans doute un problème de mécanique curieux à résoudre. Les habitans de *Balbek* l'expliquent commodément, en supposant que cet édifice a été construit par les *Djénoûn* ou *Génies*, (*a*) sous les ordres du roi Salomon; ils ajoutent que le motif de tant de travaux, fut de cacher dans les souterrains d'immenses trésors qui y sont encore ; plusieurs d'entre eux, dans le dessein de s'en saisir, sont descendus

(*a*) Espèce d'esprits intermédiaires entre les anges et les diables.

dans les voûtes qui règnent sous tout l'édifice; mais l'inutilité de leurs recherches, et les avanies que les commandans en ont pris occasion de leur faire, les en ont dégoûtés; ils croient les Européens plus heureux; et l'on tenterait vainement de les dissuader de l'idée où ils sont que nous avons l'art magique de rompre les talismans. Que peuvent les raisonnemens contre l'ignorance et l'habitude? Il ne serait pas moins ridicule de vouloir leur démontrer que Salomon n'a point connu l'ordre corinthien, usité seulement sous les empereurs de Rome; mais leur tradition au sujet de ce prince, donne lieu à trois remarques importantes.

La première est que toute tradition sur la haute antiquité, est aussi nulle chez les Orientaux que chez les Européens. Parmi eux, comme parmi nous, les faits de cent ans, quand ils ne sont pas écrits, sont altérés, dénaturés, oubliés : attendre d'eux des éclaircissemens sur ce qui s'est passé au temps de David ou d'Alexandre, c'est comme si on demandait aux paysans de Flandre des nouvelles de Clovis ou de Charlemagne.

La deuxième est que dans toute la Syrie, les Mahométans, comme les Juifs et les Chrétiens, attribuent tous les grands ouvrages à *Salomon;*

non que la mémoire s'en soit perpétuée sur les lieux, mais parce qu'ils font des applications des passages de l'ancien Testament : c'est, avec l'Évangile, la source de presque toutes les traditions, parce que ce sont les seuls livres historiques qui soient lus et connus; mais comme les interprètes sont très-ignorans, leurs applications manquent presque toujours de vérité : c'est ainsi qu'ils sont en erreur, quand ils disent que Balbek est la *domus saltûs Libani* de Salomon; et ils choquent également la vraisemblance, quand ils attribuent à ce roi les puits de Tyr et les édifices de Palmyre.

Enfin, une troisième remarque, est que la croyance aux trésors cachés s'est accréditée et se soutient par des découvertes qui se font effectivement de temps à autre. Il n'y a pas dix ans que l'on trouva à *Hébron* un petit coffre plein de médailles d'or et d'argent, avec un livre d'ancien arabe, traitant de la médecine. Dans le pays des Druzes, un particulier découvrit aussi, il y a quelque temps, une jarre où il trouva des monnaies d'or faites en croissant; mais comme les commandans s'attribuent ces découvertes, et que, sous prétexte de les faire restituer, ils ruinent ceux qui les ont

faites, les propriétaires s'efforcent d'en dérober la connaissance : ils fondent en secret les monnaies anciennes, ou même ils les recachent par ce même esprit de crainte qui les fit enfouir dans les temps anciens, et qui indique la même tyrannie.

D'après la magnificence extraordinaire du temple de Balbek, on s'étonnera avec raison que les écrivains grecs et latins en aient si peu parlé. *Wood,* qui les a compulsés à ce sujet, n'en a trouvé de mention que dans un fragment de Jean d'Antioche, qui attribue la construction de cet édifice à l'empereur Antonin-le-Pieux. Les inscriptions qui subsistent sont conformes à cette opinion, et elle explique très-bien pourquoi l'ordre employé est le corinthien, puisque cet ordre ne fut bien usité que dans le troisième âge de Rome; mais l'on ne doit pas alléguer pour la confirmer encore, l'oiseau sculpté sur la soffite : si son bec crochu, si ses grandes serres et le caducée qu'elles tiennent, doivent le faire regarder comme un aigle, l'aigrette de sa tête, semblable à celle de certains pigeons, prouve qu'il n'est point l'aigle romain : d'ailleurs il se retrouve le même au temple de Palmyre, et par cette raison il s'annonce pour un aigle oriental, consacré au soleil, qui

fut la divinité de ces deux temples. Son culte existait à Balbek dès la plus haute antiquité. Sa statue, semblable à celle d'Osiris, y avait été transportée d'*Héliopolis d'Égypte*. On l'y adorait avec des cérémonies que *Macrobe* décrit dans son livre curieux des *Saturnales*. (*a*) Wood suppose, avec raison, que ce fut de ce culte que vint le nom de *Balbek*, qui signifie en syriaque *ville de Bal*, c'est-à-dire du *soleil*. Les Grecs, en disant *Héliopolis*, n'ont fait, comme en bien d'autres cas, qu'une traduction littérale de l'oriental. On ignore l'état que put avoir cette ville dans la haute antiquité; mais il est à présumer que sa position sur la route de *Tyr* à *Palmyre*, lui donna quelque part au commerce de ces opulentes métropoles. Sous les Romains, au temps d'Auguste, elle est citée comme tenant garnison; et il reste sur le mur de la porte du midi, à droite en entrant, une inscription qui en fait preuve, car on y lit en lettres grecques : *Kenturia prima.* 140 ans après cette époque, Antonin y bâtit le temple actuel à la place de l'ancien, qui sans doute tombait en ruines; mais le christianisme ayant

(*a*) Il y appelle *Héliopolis* ville des *Assyriens*, par la confusion que les anciens font souvent de ce nom avec celui de *Syriens*.

pris l'ascendant sous Constantin, le temple moderne fut négligé, puis converti en église, dont il reste un mur qui masquait le sanctuaire de l'idole. Il subsista ainsi jusqu'à l'invasion des Arabes : il est probable qu'ils envièrent aux chrétiens une si belle possession. L'église moins fréquentée se dégrada : les guerres survinrent; on en fit un lieu de défense; l'on bâtit sur le mur de l'enceinte, sur les pavillons et aux angles, des créneaux qui existent encore; et de ce moment, le temple, exposé au sort de la guerre, tomba rapidement en ruines.

L'état de la ville n'est pas moins déplorable; le mauvais gouvernement des émirs de la maison de *Harfouche* lui avait déjà porté des atteintes funestes; le tremblement de 1759 acheva de la ruiner. Les guerres de l'émir Yousef et de Djezzâr ont encore aggravé sa situation; de cinq mille habitans que l'on y comptait en 1751, il n'en reste pas douze cents, tous pauvres, sans industrie, sans commerce, et sans autres cultures que quelques cotons, quelques maïs et des pastèques. Dans toute cette partie, le sol est maigre, et continue d'être tel, soit en remontant au nord, soit en descendant au sud-est vers Damas.

CHAPITRE V.

DU PACHALIC DE DAMAS.

Le pachalic de *Damas*, quatrième et dernier de la Syrie, en occupe presque toute la partie orientale. Il s'étend au nord, depuis *Marra*, sur la route d'*Alep*, jusqu'à *Habroun*, dans le sud-est de la *Palestine* : la ligne de ses limites à l'ouest suit les montagnes des *Ansârié*, celles de l'Antiliban, le cours supérieur du Jourdain; puis traversant ce fleuve au pays de *Bisân*, elle enveloppe *Nâblous*, *Jérusalem*, *Habroun*, et passe à l'orient dans le désert, où elle s'avance plus ou moins, selon que le pays est cultivable; mais en général elle s'y éloigne peu des dernières montagnes, à l'exception du canton de *Tadmour* ou *Palmyre*, vers lequel elle prend un prolongement de cinq journées.

Dans cette vaste étendue de pays, le sol et les produits sont variés; les plaines du *Hauran*, et celles des bords de l'Oronte sont les plus fertiles; elles rendent du froment, de

l'orge, du doura, du sésame et du coton. Le pays de Damas et le haut *Beqâà*, sont d'un sol graveleux et maigre, plus propre aux fruits et au tabac qu'aux autres denrées. Toutes les montagnes sont attribuées aux oliviers, aux mûriers, aux fruits et en plusieurs lieux aux vignes, dont les Grecs font du vin, et les Musulmans des raisins secs.

Le pacha jouit de tous les droits de sa place; ils sont plus considérables que ceux d'aucune autre; car outre la ferme générale et le commandement absolu, il est encore *conducteur* de la *caravane sacrée de la Mekke*, sous le nom très-respecté d'*émir-Hadj*.(*a*) Les Musulmans attachent une si grande importance à cette *conduite*, que la personne d'un pacha qui s'en acquitte bien, devient inviolable même pour le sultan; il n'est plus permis de *verser son sang*. Mais le divan sait tout concilier; et quand un tel homme encourt sa disgrâce, il satisfait tout à la fois au littéral de la loi et à sa vengeance, en le faisant piler dans un mortier, ou étouffer dans un sac, ainsi qu'il y en a eu plusieurs exemples.

(*a*) La caravane de la Mekke porte exclusivement ce nom de *Hadj*, qui signifie *pèlerinage :* les autres se nomment simplement *Qafl*.

Le tribut du pacha au sultan, n'est que de quarante-cinq bourses (cinquante-six mille deux cent cinquante livres); mais il est chargé de tous les frais du *Hadj*. On les évalue à six mille bourses, ou sept millions cinq cent mille livres. Ils consistent en provisions de blé, d'orge, de riz, etc., et en louage de chameaux qu'il faut fournir aux troupes d'escorte, et à beaucoup de pèlerins. En outre, l'on doit payer dix-huit cents bourses aux tribus arabes qui sont sur la route, pour obtenir un libre passage. Le pacha se rembourse sur le *miri* ou impôt des terres, soit qu'il le perçoive lui-même, soit qu'il le sous-afferme, comme il arrive en plusieurs lieux. Il ne jouit pas des douanes; elles sont régies par le *deftardâr* ou maître des *registres*, pour être employées à la solde des janissaires et des gardes des châteaux qui sont sur la route de la Mekke. Le pacha hérite en outre de tous les pèlerins qui meurent en route; et cet article n'est pas sans importance, car l'on a observé que c'étaient toujours les plus riches. Enfin, il a son industrie, qui consiste à prêter à intérêt de l'argent aux marchands et aux laboureurs, et à en prendre à qui bon lui semble, à titre de *balse* ou d'*avanie*.

Son état militaire consiste en six ou sept

cents janissaires, moins mal tenus et plus insolens qu'ailleurs ; en autant de Barbaresques nus et pillards comme partout, et en huit à neuf cents *délibaches* ou *cavaliers*. Ces troupes, qui passent en Syrie pour un corps d'armée considérable, lui sont nécessaires, non-seulement pour l'escorte de la caravane, et pour réprimer les Arabes ; mais encore contre ses propres sujets, pour la perception du miri. Chaque année, trois mois avant le départ du *Hadj*, il fait ce qu'on appelle la *tournée* : c'est-à-dire, qu'escorté de ses troupes, il parcourt son vaste gouvernement, en faisant contribuer les villes et les villages. La liquidation se passe rarement sans troubles ; le peuple ignorant, excité par des chefs factieux, ou provoqué par l'injustice du pacha, se révolte souvent, et paie sa dette à coups de fusil ; les habitans de *Nâblous*, de *Bethlem* et de *Habroun*, se sont fait en ce genre une réputation qui leur vaut des franchises particulières ; mais aussi, lorsque l'occasion se présente, on leur fait payer au décuple les intérêts et les dommages. Le pachalic de Damas, par sa situation, est plus exposé qu'aucun autre aux incursions des Arabes-Bedouins : cependant on observe qu'il est le moins ruiné de la Syrie. La raison

qu'on en donne, est qu'au lieu d'en changer fréquemment les pachas, comme elle fait ailleurs, la Porte le donne ordinairement à vie : dans ce siècle, on l'a vu occupé pendant cinquante ans par une riche famille de Damas, appelée *El-Adm*, dont un père et trois frères se sont succédés. *Asàd*, le dernier d'entre eux dont nous avons parlé dans l'histoire de *Dâher*, l'a tenu quinze ans, pendant lesquels il a fait un bien infini. Il avait établi assez de discipline parmi ses soldats, pour que les paysans fussent à l'abri de leurs pillages. Sa passion était, comme à tous les gens en place de la Turkie, d'entasser de l'argent : mais il ne le laissait point oisif dans ses caisses, et par une modération inouïe dans ce pays, il n'en retirait qu'un intérêt de six pour cent. (*a*) On cite de lui un trait qui donnera une idée de son caractère : s'étant un jour trouvé dans un besoin d'argent, les délateurs qui environnent les pachas, lui conseillèrent d'imposer une *avanie* sur les chrétiens et sur les fabricans d'étoffes. *Combien croyez-vous que cela puisse me rendre?* dit Asàd : *Cinquante à soixante*

(*a*) En Syrie et en Égypte, l'intérêt ordinaire est de douze ou quinze pour cent; souvent il va à vingt et trente.

bourses, lui répondirent-ils. *Mais*, répliqua-t-il, *ce sont des gens peu riches ; comment feront-ils cette somme ? Seigneur*, *ils vendront les joyaux de leurs femmes ; et puis ce sont des chiens. Je veux éprouver* reprit le pacha, *si je serai plus habile avaniste que vous.* Dans le jour même il envoie ordre au mofti de venir le trouver secrètement et de nuit : le mofti arrivé, Asàd lui déclare « qu'il » a appris que depuis long-temps il mène dans » sa maison une vie très-irrégulière ; que lui, » chef de la loi, boit du vin et mange du » porc, contre les préceptes du *livre très-pur ;* » qu'il a résolu d'en faire part au mofti de » *Stamboul* (Constantinople), mais qu'il a » voulu l'en prévenir, afin qu'il n'eût point à » lui reprocher de perfidie. » Le mofti, effrayé de cette menace, le conjure de s'en désister ; et comme chez les Turks on traite ouvertement les affaires, il lui promet un présent de mille piastres. Le pacha rejette l'offre ; le mofti double et triple la somme ; enfin ils s'accordent pour six mille piastres, avec engagement réciproque de garder un profond silence. Le lendemain *Asàd* fait appeler le qâdi, lui tient des propos semblables, lui dit qu'il est informé d'abus crians dans sa gestion ; qu'il

a connaissance de telle affaire, qui ne va pas moins qu'à lui faire couper la tête. Le qâdi confondu, implore sa clémence, négocie comme le mofti, s'accommode pour une somme pareille, et se retire fort content d'échapper à ce prix. Après le qâdi vint l'*ouâli*, puis le *naqîb*, l'aga des janissaires, le *mohteseb*, et enfin les plus riches marchands turks et chrétiens. Chacun d'eux, pris pour les délits de son état, et surtout pour l'article des femmes, s'empressa d'en acheter le pardon par une contribution. Lorsque la somme totale fut rassemblée, le pacha se retrouvant avec ses *familiers*, leur dit : *Avez-vous entendu dire dans Damas qu'Asàd ait jeté une avanie? Non, seigneur. — Comment se fait-il donc que j'aie trouvé près de deux cents bourses que voici?* Les délateurs de se récrier, d'admirer, de demander quel moyen il avait pris. *J'ai tondu les beliers*, répondit-il, *plutôt que d'écorcher les agneaux et les chèvres.* Après quinze années de règne, cet homme fut enlevé au peuple de Damas par les suites d'une intrigue dont on raconte ainsi l'histoire : vers 1755, un eunuque noir du sérail allant en pèlerinage à la Mekke, prit l'hospitalité chez *Asàd*; mais peu content de l'ac-

cueil simple qu'il en reçut, il ne voulut point repasser par Damas, et il prit sa route par Gaze. *Hosein* pacha, qui commandait alors en cette ville, mit du faste à bien traiter l'eunuque. Celui-ci, de retour à Constantinople, n'oublia pas ses deux hôtes : pour satisfaire à la fois sa reconnaissance et son ressentiment, il résolut de perdre *Asàd*, et d'élever *Hosein* à sa place. Ses intrigues eurent tant de succès, que dès 1756, Jérusalem fut détachée de Damas, et donnée à *Hosein* à titre de pachalic. L'année suivante il obtint Damas même : Asàd déposé se retira dans le désert, avec les gens de sa maison, pour éviter une plus grande disgrâce. Le temps de la caravane arriva : Hosein la conduisit, selon le droit de sa place; mais au retour, ayant pris querelle avec les Arabes pour un paiement qu'il refusait, ils l'attaquèrent en force, battirent son escorte, et pillèrent complètement la caravane en 1757. A la nouvelle de ce désastre, ce fut dans l'empire une désolation comme à la perte d'une grande bataille; les familles de vingt mille pèlerins morts de soif, de faim, ou tués par les Arabes; les parens de nombre de femmes faites esclaves; les marchands intéressés à la cargaison dissipée, demandèrent vengeance de la lâcheté de

l'émir *Hadj*, et du sacrilége des Bedouins. La Porte alarmée proscrivit d'abord la tête de Hosein ; mais il se cacha si bien, que l'on ne put le surprendre : du sein de sa retraite, travaillant de concert avec l'eunuque, son protecteur, il entreprit de se disculper ; et il y parvint au bout de trois mois, en produisant à la Porte une lettre, vraie ou fausse, d'Asàd, par laquelle il parut que ce pacha avait excité les Arabes à le venger de Hosein. Alors la proscription se tourna contre Asàd, et l'on n'attendit plus que l'occasion de la mettre à exécution.

Cependant le pachalic restait vacant : Hosein flétri n'y pouvait reparaître. La Porte désirait de réparer son affront, et de rétablir la sûreté du pèlerinage : elle jeta les yeux sur un homme singulier, dont les mœurs et l'histoire méritent que j'en dise deux mots. Cet homme, appelé *Abd-Allah-el-Satadji*, était né près de Bagdad, dans une condition obscure. S'étant mis de bonne heure à la solde du pacha, il avait passé les premières années de sa vie dans les camps, à la guerre, et avait fait en qualité de simple cavalier toutes les campagnes de Perse, contre *Chah-Thamas-Koulikan*. La bravoure et l'intelligence qu'il y montra, l'é-

levèrent de grade en grade jusqu'au pachalic de Bagdad même. Revêtu de cet éminent emploi, il s'y comporta avec tant de fermeté et de prudence, qu'il rétablit dans le pays la paix étrangère et domestique. La vie simple et militaire qu'il continua de mener, ne lui faisant pas éprouver de grands besoins d'argent, il n'en amassa point; mais les grands officiers du sérail de Constantinople, à qui cette modération ne rendait rien, trouvèrent mauvais le désintéressement d'Abd-Allah, et ils n'attendirent qu'un prétexte pour le déplacer : ils le trouvèrent dans la retenue qu'Abd-Allah fit d'une somme de cent mille livres, provenant de la succession d'un marchand. A peine le pacha l'eut-il touchée qu'on en exigea le paiement; en vain représenta-t-il qu'il en avait payé de vieilles soldes de troupes; en vain demanda-t-il du délai, le visir ne l'en pressa que plus vivement; et sur un second refus, il dépêcha un eunuque noir, muni en secret d'un *katchérif*, pour lui couper la tête. L'eunuque, arrivé aux environs de Bagdad, feignit d'être un malade qui voyageait pour sa santé : en cette qualité, il fit saluer le pacha, et par forme de politesse, il le pria de lui permettre une visite. Abd-Allah, qui connaissait l'esprit turk,

se méfia de tant d'honnêteté, et soupçonna quelque raison secrète. Son trésorier, non moins versé dans les usages, et très-attaché à sa personne, le confirma dans ses soupçons; pour acquérir des certitudes, il lui proposa de visiter le paquet de l'eunuque, pendant qu'il serait chez le pacha avec sa suite. Abd-Allah approuva l'expédient. A l'heure indiquée, le trésorier va dans la tente de l'eunuque, et il y fait une recherche si exacte, qu'il découvre le *kat-chérif* caché dans le revers d'une pelisse : aussitôt il vole vers le pacha, le fait avertir de passer un instant dans une pièce voisine, et lui remet la découverte. (*a*) Abd-Allah, muni du fatal écrit, le cache dans son sein, et rentre dans l'appartement; puis reprenant d'un air tranquille la conversation avec l'eunuque : « Plus j'y pense, dit-il, seigneur aga, plus je m'étonne de votre voyage en ce pays. Bagdad est si loin de Stamboul, notre air est si peu vanté, que j'ai peine à croire que vous ne veniez ne nous demander que de la santé. Il est vrai, reprit l'aga, que je suis aussi chargé de vous demander en passant quelque

(*a*) Je tiens ces faits d'un homme qui a connu particulièrement ce trésorier, et vu Abd-Allah à Jérusalem.

à-compte des 100,000 livres. Passe encore, reprit le pacha ; mais tenez, ajouta-t-il d'un air décidé, avouez que vous venez aussi pour ma tête. Écoutez ; vous me connaissez de réputation ; vous savez ce que vaut ma parole ; je vous la donne : si vous me faites un aveu sincère, je vous relâcherai sans vous faire le moindre mal. » Alors l'eunuque commençant une longue défense, protesta qu'il venait sans *noires* intentions. *Par ma tête!* dit Abd-Allah, *avouez-moi la vérité.* L'eunuque continua sa défense. — *Par votre tête.* Il nia encore. *Prenez-y garde.* Par celle *du sultan.* Il persista encore. — *Allons,* dit Abd-Allah, c'en est fait, *tu as prononcé ton arrêt;* et tirant le *kat-chérif : Reconnais-tu ce papier?* « Voilà comme » vous vous gouvernez là-bas : oui, vous êtes » une troupe de scélérats qui vous jouez de » la vie de quiconque vous déplaît, et qui » vous livrez de la main à la main le sang » des serviteurs du sultan. Il faut des têtes » au vizir : il en aura une ; qu'on la coupe » à ce chien, et qu'on l'envoie à Constantinople. » Sur-le-champ l'ordre fut exécuté ; et la suite de l'aga congédiée partit avec sa tête.

Après ce coup, Abd-Allah eût pu profiter de la faveur du pays pour se révolter : il préféra

de passer chez les Kourdes. Ce fut là que vint le trouver l'amnistie du sultan, et l'ordre de passer au pachalic de Damas. Il s'ennuyait dans son exil; il n'avait plus d'argent; il accepta la commission, et partit avec cent hommes qui suivirent sa fortune. En arrivant aux frontières de son gouvernement, il apprit qu'Asàd était campé dans un lieu voisin; il en avait entendu parler comme du plus grand homme de la Syrie; il désirait de le voir. Il se déguisa; et suivi de six cavaliers, il se rendit à son camp, et demanda à lui parler : on l'introduisit, selon l'usage de ces camps, sans beaucoup de cérémonies. Après le salut, Asàd lui demande où il va, et d'où il vient; Abd-Allah répond qu'ils sont six à sept cavaliers kourdes qui cherchent du service; qu'ils savent que *Satadji* vient à Damas; qu'ils vont le trouver; mais qu'ayant appris en passant, que lui Asàd était campé dans le voisinage, ils sont venus lui demander une ration. Volontiers, dit Asàd; mais connaissez-vous *Satadji ?* — Oui. — Quel homme est-ce? Aime-t-il l'argent? — Non. *Satadji* ne s'embarrasse ni d'argent, ni de pelisses, ni de châles, ni de perles, ni de femmes; il n'aime que les bonnes armes de fer, les bons chevaux et la guerre. Il chérit la justice, protége la

veuve et l'orphelin, lit le Qôran, vit de beurre et de laitage. — Est-il âgé ? dit Asàd. — Moins qu'il ne paraît : la fatigue l'a prématuré : il est couvert de blessures, il a reçu un coup de sabre qui le fait boiter de la jambe gauche ; un autre lui fait porter le cou sur l'épaule droite. Tenez, dit-il en se levant debout, depuis les pieds jusqu'à la tête c'est mon portrait. A ce mot, Asàd pâlit et se crut perdu ; mais Abd-Allah se rasseyant, lui dit : *Frère*, rassure-toi, je ne suis pas un messager de l'antre des voleurs : je ne viens point pour te trahir : au contraire, si je puis t'être bon à quelque chose, emploie-moi, car nous sommes tous deux au même rang chez nos maîtres ; ils m'ont rappelé, parce qu'ils veulent châtier les Bedouins. Quand ils auront satisfait leur vengeance de ce côté, ils en reviendront à ma tête. *Dieu est grand : il en arrivera ce qu'il a décrété.*

Abd-Allah se rendit dans ces sentimens à Damas ; il y rétablit le bon ordre, il réprima les vexations des gens de guerre, et conduisit la caravane le sabre à la main, sans payer une piastre aux Arabes : pendant son administration, qui dura deux ans, le pays jouit de la plus parfaite tranquillité. On dormait les portes ouvertes, disent encore les habitans de Damas. Lui-

même, souvent déguisé en mendiant, voyait par ses yeux; les traits de justice qui lui échappaient quelquefois sous ce déguisement, avaient établi une circonspection salutaire: on aime encore aujourd'hui à en citer quelques-uns. Par exemple, on rapporte qu'étant à Jérusalem dans sa tournée, il avait défendu à ses soldats de rien prendre, ni de commander sans salaire. Un jour qu'il rôdait déguisé en pauvre, tenant un petit plat de lentilles à la main, un soldat qui portait un fagot, l'obligea de s'en charger; après quelque résistance, il le mit sur son dos, et commença de marcher devant le délibache, qui le pressait en jurant. Un autre soldat reconnut le pacha, et fit signe à son camarade. Celui-ci de fuir et de s'échapper par les rues de traverse. Après quelques pas, Abd-Allah n'entendant plus son homme, se retourna, et fâché d'avoir manqué son coup, il ne put s'empêcher de jeter son faix à terre, en disant: Le coquin, il est si mauvais sujet qu'il a emporté mon salaire et mon plat de lentilles. Mais il ne le porta pas loin; car peu de jours après, le pacha le surprit à voler dans un jardin les légumes d'une pauvre femme qu'il maltraitait, et sur-le-champ il lui fit couper la tête.

Quant à lui, il ne put éviter le sort qu'il avait prévu : après avoir échappé plus d'une fois à des assassins apostés, il fut empoisonné par son neveu. Il s'en aperçut avant de mourir, et l'ayant fait appeler : Malheureux ! lui dit-il, les scélérats t'ont séduit ; tu m'as empoisonné pour profiter de ma dépouille : je pourrais avant de mourir tromper ton espoir et punir ton ingratitude ; mais je connais les Turks ; ils se chargeront de ma vengeance. En effet, à peine Satadji fut-il mort, qu'un capidji montra un ordre d'étrangler le neveu ; ce qui fut exécuté. Toute l'histoire des Turks prouve qu'ils aiment la trahison, mais qu'ils punissent toujours les traîtres. Depuis Abd-Allah, le pachalic de Damas a passé successivement à *Seliq*, à *Osman*, à *Mohammed*, et à *Darouich*, fils d'Osman, qui l'occupait en 1784. Cet homme, qui n'a pas les talens de son père, en a retenu le caractère tyrannique ; en voici un trait digne d'être cité : Au mois de novembre 1784, un village de chrétiens grecs, près de Damas, qui avait acquitté le miri, fut sommé de le payer une seconde fois. Les chaiks réclamant le registre qui constatait l'acquit, s'y refusèrent. Une des nuits suivantes, un parti de soldats assaillit le village, et tua trente-une

personnes. Des malheureux paysans consternés portèrent les têtes à Damas, et implorèrent la justice du pacha. Après les avoir entendus, *Darouich* leur dit de déposer ces têtes dans l'église grecque, en attendant qu'il fît des recherches. Trois jours se passèrent ; les têtes se corrompirent ; on voulut les enterrer ; mais pour cet effet, il fallait une permission du pacha, et on ne l'obtint qu'au prix de quarante bourses (cinquante mille livres).

Depuis un an (en 1785), Djezzâr profitant du crédit que son argent lui donne à la Porte, a dépossédé Darouich, et commande aujourd'hui à Damas ; il aspire, dit-on, à y joindre Alep. Il semblerait que le divan dût lui refuser cet agrandissement qui le rendrait maître de toute la Syrie ; mais outre que les affaires des Russes ne laissent pas le divan libre dans ses opérations, il s'inquiète peu des révoltes de ses préposés : une expérience constante lui a appris qu'ils retombent toujours dans ses filets. Djezzâr n'est pas propre à faire exception ; car quoiqu'il ne manque pas de talens, et surtout de ruse, (*a*) ce n'est pas un esprit capable

(*a*) Le baron de Tott appelle Djezzâr un *lion* : je crois qu'il le définirait bien mieux en l'appelant un *loup*.

d'imaginer ou d'exécuter un grand plan de révolution. La route qu'il suit est celle de tous ses prédécesseurs : il ne s'occupe du bien public qu'autant qu'il rentre dans ses intérêts particuliers. La mosquée qu'il a bâtie à Acre, est un monument de pure vanité, qui a consommé sans aucun fruit, 3,000,000 de France : son bazar est plus utile sans doute; mais avant de songer au marché où se vendent les denrées, il eût fallu songer à la terre qui les produit : à une portée de fusil d'Acre, l'agriculture est languissante. La plupart de ses dépenses sont pour ses jardins, pour ses bains, pour ses femmes blanches : il en possédait dix-huit en 1784; et ces femmes sont d'un luxe dévorant. Maintenant que la satiété et l'âge surviennent, il prend la manie d'entasser de l'argent : cette avarice aliène ses soldats, et sa dureté lui fait des ennemis jusque dans sa maison. Déjà deux de ses pages ont tenté de l'assassiner : il a eu le bonheur d'échapper à leurs pistolets; mais la fortune se lassera : il lui arrivera, comme à tant d'autres, d'être quelque jour surpris, et il n'aura recueilli de tant de soins à thésauriser, que d'avoir excité la cupidité de la Porte et la haine du peuple.

Venons aux lieux remarquables de ce pachalic.

D'abord se présente la ville même de Damas, capitale et résidence des pachas. Les Arabes l'appellent *el-châm*, selon leur usage de donner le nom d'un pays à sa capitale. L'ancien nom oriental de *Demechq* n'est connu que des géographes. Cette ville est située dans une vaste plaine ouverte au midi et à l'est, du côté du désert, et serrée à l'ouest et au nord par des montagnes qui bornent d'assez près la vue. En récompense, il vient de ces montagnes une quantité de ruisseaux qui font du territoire de Damas, le lieu le mieux arrosé et le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme; et ils ne cessent de vanter la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la quantité des courans d'eaux vives, et la limpidité des jets d'eau et des sources. C'est aussi le seul lieu où il y ait des maisons de plaisance isolées et en rase campagne : les naturels doivent mettre d'autant plus de prix à tous ces avantages, qu'ils sont plus rares dans les contrées environnantes. Du reste, le sol maigre, graveleux et rougeâtre, est peu propre aux grains; mais cette qualité tourne au profit des fruits, dont les sucs sont plus savoureux. Nulle ville ne compte autant de canaux et de fontaines. Chaque maison a la

sienne. Toutes ces eaux sont fournies par trois ruisseaux, ou par trois branches d'une même rivière qui, après avoir fertilisé des jardins pendant trois lieues de cours, va se rendre au sud-est dans un bas-fond du désert, où elle forme un marais appelé *Behairat el Mardj*, c'est-à-dire, *lac du Pré*.

Avec une telle situation l'on ne saurait disputer à Damas d'être une des plus agréables villes de la Turkie; mais il lui reste quelque chose à désirer pour la salubrité. On se plaint avec raison que les eaux blanchâtres de la *Barrâdé* sont froides et dures; on y observe que les Damasquins sont sujets aux obstructions; que le blanc de leur peau est plutôt un blanc de convalescence que de santé; enfin, que l'abus des fruits, et surtout des abricots, y produit tous les étés et les automnes des fièvres intermittentes et des dyssenteries.

L'étendue de Damas consiste beaucoup plus en longueur qu'en largeur. Niebuhr, qui en a levé le plan géométrique, lui donne trois mille deux cent cinquante toises, c'est-à-dire, un peu moins d'une lieue et demie de circuit. En jugeant sur cette mesure par comparaison avec Alep, je suppose que Damas contient quarante mille habitans. La majeure partie est

composée d'Arabes et de Turks; on estime que le nombre des chrétiens passe quinze mille, dont les deux tiers sont schismatiques. Les Turcs ne parlent point du peuple de Damas sans observer qu'il est le plus méchant de l'empire; l'Arabe, en jouant sur les mots, en a fait ce proverbe : *Châmi*, *choûmi; Damasquin*, *méchant;* on dit au contraire du peuple d'Alep, *Halabi*, *tchelebi; Alepin*, *petit-maître.* Par une distinction fondée sur le culte, on ajoute que les chrétiens y sont plus vils et plus fourbes qu'ailleurs; sans doute parce que les Musulmans y sont plus fanatiques et plus insolens; ils ont le même caractère que les habitans du Kaire; comme eux, ils détestent les Francs. L'on ne peut aller à Damas vêtu à l'européenne; nos négocians n'ont pu y former d'établissemens; l'on n'y trouve que deux missionnaires capucins, et un médecin non avoué.

Cette intolérance des Damasquins est surtout entretenue par leur liaison avec la Mekke. Leur ville, disent-ils, est une ville sainte en qualité de porte de la *Kiâbé;* en effet, c'est à Damas que se rassemblent tous les pèlerins du nord de l'Asie, comme au Kaire ceux de l'Afrique. Chaque année le nombre s'en élève depuis trente jusqu'à cinquante mille; plu-

sieurs s'y rendent quatre à cinq mois d'avance; la plupart n'arrivent qu'à la fin du Ramadan. Alors Damas ressemble à une foire immense; l'on ne voit qu'étrangers de toutes les parties de la Turkie, et même de la Perse; tout est plein de chameaux, de chevaux, de mulets et de marchandises. Après quelques jours de préparatifs, toute cette foule se met confusément en marche, et faisant route par la frontière du désert, elle arrive en quarante jours à la Mekke, pour la fête du *Bairâm*. Comme cette caravane traverse le pays de plusieurs tribus arabes indépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bedouins, leur accorder des droits de passage, et les prendre pour guides. Souvent il y a des disputes entre les chaiks à ce sujet; le pacha en profite pour améliorer son marché. Ordinairement la préférence est dévolue à la tribu de *Sardié*, qui campe au sud de Damas, le long du *Hauran*; le pacha envoie au chaik une masse d'armes, une tente et une pelisse, pour lui signifier qu'il le prend pour *chef de conduite*. De ce moment, ce chaik est chargé de fournir des chameaux à un prix convenu; il les tire de sa tribu et de celles de ses alliés, moyennant un louage également convenu; on on ne lui répond d'aucun dommage, et toute

perte par accident est pour son compte. Année commune, il périt dix mille chameaux ; ce qui fait un objet de consommation très-avantageux aux Arabes.

Il ne faut pas croire que le motif de tant de frais et de fatigues soit uniquement la dévotion. L'intérêt pécuniaire y a une part encore plus considérable. La caravane est le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Presque tous les pèlerins en font un objet de spéculation. En partant de chez eux, ils se chargent de marchandises qu'ils vendent sur la route ; l'or qui en provient, joint à celui dont ils se sont munis chez eux, est transporté à la Mekke, et là il s'échange contre les mousselines et les indiennes du *Malabar* et du *Bengale*, les châles de *Kachemire*, l'aloès de *Tunkin*, les diamans de *Golconde*, les perles de *Bahrain*, quelque peu de poivre, et beaucoup de café d'*Yémen*. Quelquefois les Arabes du désert trompent l'espoir du marchand, en pillant les traîneurs, en enlevant des portions de caravane. Mais ordinairement les pèlerins reviennent à bon port ; et alors leurs profits sont considérables. Dans tous les cas ils se paient par la vénération qui est attachée au titre de *Hadji* (pèlerin), et par le plai-

sir de vanter à leurs compatriotes les merveilles de la Kiâbé et du mont Arafât, de parler avec emphase de la prodigieuse foule des pèlerins et de la quantité des victimes, le jour du *Bairâm;* des fatigues qu'ils ont essuyées, des figures extraordinaires des Bedouins, et du désert sans eau, et du tombeau du prophète à Médine, qui n'est ni suspendu par un aimant, ni l'objet principal du pèlerinage. Ces récits faits au loin, produisent leur effet ordinaire, c'est-à-dire, qu'ils excitent l'admiration et l'enthousiasme des auditeurs, quoique, de l'aveu des pèlerins sincères, il n'y ait rien de plus misérable que ce voyage; aussi cette admiration passagère n'a pas empêché d'établir un proverbe peu honorable pour ces pieux voyageurs : *Défie-toi de ton voisin*, dit l'Arabe, *s'il a fait un Hadj; mais s'il en a fait deux, hâte-toi de déloger;* et en effet, l'expérience a prouvé que la plupart des dévots de la Mekke ont une insolence et une mauvaise foi particulière, comme s'ils voulaient se venger d'avoir été dupes, en se faisant fripons.

Au moyen de cette caravane, Damas est le centre d'une circulation très-étendue. Par Alep, elle communique à l'*Arménie*, à l'*Anatolie*, au *Diarbekr*, et même à la *Perse*. Elle

envoie au Kaire des caravanes qui, suivant une route fréquentée dès le temps des patriarches, marchent par Djesr-Yaqoub, Tabarié, Nâblous et Gaze. Elle reçoit des marchandises de Constantinople et d'Europe par Saide et Baîrout. Ce qui se consomme dans son enceinte, est acquitté avec les étoffes de soie et de coton qui s'y fabriquent en quantité et avec assez d'art; avec les fruits secs de son territoire, et les pâtes sucrées de rose, d'abricot, de pêche, etc., dont la Turkie consomme pour près d'un million : le reste, traité par échanges, verse en passant un argent considérable, soit par les droits de douane, soit par le salaire que les marchands s'attribuent pour leur entremise. L'existence de ce commerce dans ces cantons, est de la plus haute antiquité. Il y a suivi diverses routes, selon les circonstances des gouvernemens et des lieux; partout il a constamment produit sur ses pas une opulence dont les traces ont survécu à sa propre destruction. Le pachalic dont nous traitons, offre un monument en ce genre trop remarquable pour être passé sous silence. Je veux parler de *Palmyre*, si connue dans le troisième âge de Rome par le rôle brillant qu'elle joua dans les démêlés des Parthes et

des Romains, par la fortune d'Odénat et de Zénobie, par leur chute et par sa propre ruine sous Aurélien. Depuis cette époque, son nom avait laissé un beau souvenir dans l'histoire; mais ce n'était qu'un souvenir; et faute de connaître en détail les titres de sa grandeur, l'on n'en avait que des idées confuses; à peine même les soupçonnait-on en Europe, lorsque sur la fin du siècle dernier, des négocians anglais d'Alep, las d'entendre les Bedouins parler des ruines immenses qui se trouvaient dans le désert, résolurent d'éclaircir les récits prodigieux qu'on leur en faisait. Une première tentative, en 1678, ne fut pas heureuse; les Arabes les dépouillèrent complétement, et ils furent obligés de revenir sans avoir rempli leur objet. Ils reprirent courage en 1691, et parvinrent enfin à voir les monumens indiqués. Leur relation, publiée dans les Transactions philosophiques, trouva beaucoup d'incrédules et de réclamateurs : on ne pouvait ni concevoir, ni se persuader comment, dans un lieu si écarté de la terre habitable, il avait pu subsister une ville aussi magnifique que leurs dessins l'attestaient. Mais depuis que le chevalier *Dâkins* (Dawkins), Anglais, a publié, en 1753, les plans détaillés qu'il en avait

lui-même pris sur les lieux en 1751, il n'y a plus eu lieu de douter, et il a fallu reconnaître que l'antiquité n'a rien laissé, ni dans la Grèce, ni dans l'Italie, qui soit comparable à la magnificence des ruines de Palmyre.

Je vais citer le précis de la relation de M. *Oûd* (Wood), associé et rédacteur du voyage de *Dâkins* (*a*).

« Après avoir appris à Damas que *Tadmour* » ou *Palmyre* dépendait d'un aga résidant à » *Hassiâ*, nous nous rendîmes en quatre jours » à ce village, qui est situé dans le désert, » sur la route de Damas à Alep. L'aga nous » reçut avec cette hospitalité qui est si com- » mune dans ce pays-là parmi les gens de toute » condition ; et quoique extrêmement surpris » de notre curiosité, il nous donna les ins- » tructions nécessaires pour la satisfaire le » mieux qu'il se pourrait. Nous partîmes de » Hassià le 13 mars 1751, avec une escorte des » meilleurs cavaliers arabes de l'aga, armés » de fusils et de longues piques; et nous arri- » vâmes quatre heures après à *Sodoud*, à tra- » vers une plaine stérile qui produisait à peine

(*a*) *Ruines de Palmyre*, 1 vol. in-fol. de cinquante planches gravées à Londres, en 1753, et publiées par Robert Wood.

» de quoi brouter à des gazelles que nous y
» vîmes en quantité. *Sodoud* est un petit village
» habité par des chrétiens Maronites. Cet en-
» droit est si pauvre, que les maisons en sont
» bâties en terre séchée au soleil. Les habitans
» cultivent autour du village autant de terre
» qu'il leur en faut simplement pour leur sub-
» sistance, et ils font de bon vin rouge. Après
» dîner, nous reprîmes notre route, et nous
» arrivâmes en trois heures à *Haouaraïn*, vil-
» lage turk où nous couchâmes. *Haouaraïn* a
» la même apparence de pauvreté que *Sodoud*;
» mais nous y trouvâmes quelques ruines, qui
» font voir que cet endroit a été autrefois plus
» considérable. Nous remarquâmes un village
» voisin entièrement abandonné de ses habi-
» tans; ce qui arrive fréquemment dans ce
» pays-là : quand le produit des terres ne ré-
» pond pas à la culture, les habitans les quit-
» tent pour n'être pas opprimés. Nous partîmes
» de *Haouaraïn* le 13, et nous arrivâmes en
» trois heures à *Qariatain*, tenant toujours la
» direction est-quart-sud-est. Ce village ne dif-
» fère des précédens, qu'en ce qu'il est un peu
» plus grand : on jugea à propos de nous y
» faire passer le reste du jour, pour nous pré-
» parer, ainsi que nos bêtes de charge, à la fa-

» tigue du reste de notre voyage; car, quoique » nous pussions l'achever en moins de vingt-» quatre heures, il fallait faire ce trajet tout » d'une traite, n'y ayant point d'eau dans cette » partie du désert. Nous laissâmes *Qariatain* » le 13, étant aux environs de deux cents per-» sonnes qui, avec le même nombre d'ânes, » de mulets et de chameaux, faisaient un mé-» lange assez grotesque. Notre route était un » peu nord-quart-nord-est, à travers une plaine » sablonneuse et unie, d'à peu près trois lieues » et demie de largeur, sans arbres ni eau, et » bornée à droite et à gauche par une chaîne » de montagnes stériles qui semblaient se join-» dre environ deux tiers de lieue avant que » nous arrivassions à *Palmyre*. . . . . .

» Le 14 à midi, nous arrivâmes au lieu où » les montagnes semblaient se joindre : il y a » entre elles une vallée où l'on voit encore les » ruines d'un aqueduc qui portait autrefois de » l'eau à *Palmyre*; à droite et à gauche, sont » des tours carrées d'une hauteur considérable; » en approchant de plus près, nous trouvâmes » que c'étaient les anciens sépulcres des *Pal-» myréniens*. A peine eûmes-nous passé ces » monumens vénérables, que les montagnes se » séparant des deux côtés, nous découvrîmes

» tout à la fois la plus grande quantité de ruines
» que nous eussions jamais vue ; (a) et derrière
» ces mêmes ruines, vers l'Euphrate, une
» étendue de plat pays à perte de vue, sans le
» moindre objet animé. Il est presque impos-
» sible de s'imaginer rien de plus étonnant.
» Un si grand nombre de piliers corinthiens,
» avec si peu de murs et de bâtimens solides,
» fait l'effet le plus romanesque que l'on puisse
» voir. » Tel est le récit de *Wood.*

Sans doute la sensation d'un pareil spectacle ne se transmet point; pour bien concevoir tout l'effet de la perspective qu'il présente, il faut suppléer par l'imagination aux proportions. Il faut se peindre cet espace si resserré, comme une vaste plaine, ces fûts si déliés, comme des colonnes dont la seule base surpasse la hauteur d'un homme ; il faut se représenter que cette file de colonnes debout occupe une étendue de plus de treize cents toises, et masque une foule d'autres édifices cachés derrière elle. Dans cet espace, c'est tantôt un palais dont il ne reste que les cours et les murailles ; tantôt un temple dont le péristyle est à moitié renversé ; tantôt un portique, une galerie, un arc de triomphe : ici,

(a) Quoique ces voyageurs eussent visité la *Grèce* et *l'Italie*.

les colonnes forment des groupes dont la symétrie est détruite par la chute de plusieurs d'entre elles; là, elles sont rangées en files tellement prolongées, que, semblables à des rangs d'arbres, elles fuient sous l'œil dans le lointain, et ne paraissent plus que des lignes accolées. Si de cette scène mouvante la vue s'abaisse sur le sol, elle y en rencontre une autre presque aussi variée : ce ne sont de toutes parts que fûts renversés, les uns entiers, les autres en pièces, ou seulement disloqués dans leurs articulations; de toutes parts la terre est hérissée de vastes pierres à demi enterrées, d'entablemens brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de reliefs défigurés, de sculptures effacées, de tombeaux violés, et d'autels souillés de poussière.

Il faut voir les planches mêmes de Wood, pour sentir à quel degré de perfection étaient parvenus les arts dans ces tems reculés. L'architecture avait surtout prodigué ses richesses, et déployé sa magnificence dans le temple du Soleil, divinité de Palmyre. L'enceinte carrée de la cour qui l'enferme, a six cent soixante-dix-neuf pieds sur chaque face. Le long de cette enceinte, régnait intérieurement un double rang de colonnes : au milieu

de l'espace vide, le temple présente encore une façade de quarante-sept pieds, sur un flanc de cent vingt-quatre; tout autour règne un péristyle de quarante-une colonnes; par un cas extraordinaire, la porte répond au couchant et non à l'orient. La soffite de cette porte, tombée par terre, offre un zodiaque dont les signes sont les mêmes que les nôtres : une autre soffite porte un oiseau de la même forme que celui de Balbek, placé sur un fond semé d'étoiles. Il est remarquable pour les historiens, que la façade du portique a douze colonnes, comme celle de Balbek : mais il est encore plus remarquable pour les artistes, que ces deux façades ressemblent à la colonnade du Louvre, bâtie par Perrault avant l'existence des dessins qui nous les ont fait connaître; la seule différence est que les colonnes du Louvre sont accouplées, au lieu que celles de Balbek et de Palmyre sont isolées.

Il est dans la cour de ce même temple un autre spectacle plus intéressant pour un philosophe : c'est de voir sur ces ruines sacrées de la magnificence d'un peuple puissant et poli, une trentaine de huttes de terre, où habitent autant de familles de paysans qui ont tout l'extérieur de la misère. Voilà à quoi se réduit la

population actuelle d'un lieu jadis si fréquenté. Toute l'industrie de ces Arabes se borne à cultiver quelques oliviers et le peu de blé qu'il leur faut pour vivre; toutes leurs richesses se réduisent à quelques chèvres et à quelques brebis qu'ils font paître dans le désert; toutes leurs relations consistent en de petites caravanes qui leur viennent cinq ou six fois par an de *Homs*, dont ils dépendent : peu capables de se défendre de la violence, ils sont obligés de payer de fréquentes contributions aux Bedouins, qui les vexent ou les protégent. « Leur » corps est sain et bien fait, ajoutent les voya- » geurs anglais; et la rareté des maladies parmi » eux, prouve que l'air de Palmyre mérite » l'éloge qu'en fait *Longin*, dans son épître » à *Porphyre.* Il y pleut rarement, si ce n'est » au temps des équinoxes, où il arrive aussi » de ces ouragans de sable, si dangereux dans » le désert. Le teint de ces Arabes est très-hâlé » par la grande chaleur; mais cela n'empêche » pas que les femmes n'aient de beaux traits. » Elles sont voilées comme dans tout l'Orient; » mais elles ne se font pas tant de scrupule » qu'ailleurs de laisser voir leur visage; elles » se teignent le bout des doigts en roux (avec » du *henné*), les lèvres en bleu, les sourcils en

» noir; et elles portent aux oreilles et au nez » de gros anneaux d'or ou de cuivre. »

L'on ne peut voir tant de monumens d'industrie et de puissance, sans demander quel fut le siècle qui les vit se développer, quelle fut la source des richesses nécessaires à ce développement; en un mot, quelle est l'histoire de Palmyre, et pourquoi elle se trouve située si singulièrement, étant en quelque sorte une île séparée de la terre habitable, par une mer de sables stériles. Les voyageurs que j'ai cités, ont fait sur ces questions des recherches intéressantes, mais trop longues pour être rapportées dans cet ouvrage : il faut lire dans le leur, comment ils distinguent à Palmyre deux genres de ruines, dont les unes appartiennent à des temps très reculés, et ne sont que des débris informes; les autres, qui sont les monumens subsistans, appartiennent à des siècles plus modernes. On y verra comment, se fondant sur le genre d'architecture qui y est employé, ils en assignent la construction aux trois siècles qui précédèrent Dioclétien, dans lesquels l'ordre corinthien fut préféré à tous les autres. Ils démontrent par des raisonnemens pleins de sagacité, que Palmyre, située à trois journées de l'Euphrate, dut toute sa fortune à l'avan-

tage d'être sur l'une des routes du grand commerce qui a de tout temps existé entre l'Europe et l'Inde; enfin ils constatent qu'elle acquit son plus grand accroissement lorsque, devenue barrière entre les Romains et les Parthes, elle eut l'art de se maintenir neutre dans leurs démêlés, et de faire servir le luxe de ces puissans empires à sa propre opulence.

De tout temps, Palmyre fut un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui de là, remontant par l'Euphrate ou par le désert, allaient, dans la Phénicie et l'Asie mineure, se répandre chez des nations qui en furent toujours avides. Ce commerce dut y fixer dès les siècles les plus reculés un commencement de population, et en faire une place importante quoique encore peu célèbre. Les deux sources d'eau douce (*a*) que son sol possède, furent surtout un attrait puissant d'habitation dans ce désert aride et sec partout ailleurs. Ce furent sans doute ces deux motifs qui attirèrent les regards de Salomon, et qui engagèrent ce

(*a*) Ces eaux sont chaudes et soufrées; mais les habitans qui, hors de là, n'en ont que de saumâtres, les trouvent bonnes; et du moins elles sont salubres.

prince commençant à porter ses armes jusqu'à cette limite si reculée de la Judée. « Il y cons» truisit de bonnes murailles, dit l'historien » Josèphe, (a) pour s'en assurer la possession, » et il l'appela *Tadmour*, qui signifie lieu de » palmiers. » L'on a voulu inférer de ce récit que Salomon en fut le premier fondateur; mais l'on en doit plutôt conclure que déjà ce lieu avait une importance connue. Les palmiers qu'il y trouva ne sont l'arbre que des pays habités : dès avant Moïse, les voyages d'Abraham et de Jacob, de la Mésopotamie dans la Syrie, indiquent entre ces contrées des relations qui devaient animer Palmyre. La cannelle et les perles mentionnées au temps du législateur des Hébreux, attestent une communication avec l'Inde et le golfe Persique, qui devait suivre l'Euphrate, et passer encore à Palmyre. Aujourd'hui que ces siècles sont éloignés, et que la plupart des monumens ont péri, l'on raisonne mal sur l'état de ces contrées à ces époques, et on le saisit d'autant moins bien, que l'on admet comme faits historiques des faits antérieurs qui ont un caractère tout différent; cependant, si l'on observe que les hommes de tous les temps sont unis

(a) *Antiq. Jud.* lib. 8, c. 6.

par les mêmes intérêts et les mêmes jouissances, l'on jugera qu'il a dû s'établir de très-bonne heure des relations de commerce de peuple à peuple, et que ces relations ont dû être à peu près les mêmes qui se retrouvent dans les temps postérieurs et mieux connus. D'après ce principe, en ne remontant pas au delà du siècle de Salomon, l'invasion de Tadmour par ce prince est un fait qui décèle une foule de rapports et de conséquences. Le roi de Jérusalem n'eût porté son attention sur un poste si éloigné, si isolé, sans un puissant motif d'intérêt. Cet intérêt n'a pu être que celui d'un grand commerce, dont ce lieu était déjà l'entrepôt, dont l'Inde était un des objets éloignés, dont le golfe Persique était le principal foyer. Divers faits combinés concourent surtout à indiquer ce dernier article : bien plus, ils conduisent nécessairement à reconnaître le golfe Persique pour le centre du commerce de cet *Ophir* sur lequel on a bâti tant de mauvaises hypothèses. En effet, n'est-ce pas dans ce golfe que les Tyriens entretinrent dès les siècles reculés un commerce, et eurent des possessions dont les îles de *Tyrus* et *Aradus* restèrent les monumens ? Si Salomon rechercha l'alliance de ces Tyriens, s'il eut besoin

de leurs pilotes pour guider ses vaisseaux, le but du voyage ne dut-il pas être les lieux qu'ils fréquentaient déjà, où ils se rendaient par leurs ports de *Phœnicum oppidum*, sur la mer Rouge, et peut-être de *Tor*, dont le nom semble une trace du leur? Les perles qui furent un des principaux articles du commerce de Salomon, ne sont-elles pas le produit presque exclusif de la côte du golfe, entre les îles de *Tyrus* et *Aradus* (aujourd'hui Bahrain), et le cap *Masandoum?* Les paons qui firent l'admiration des Juifs, n'ont-ils pas toujours passé pour originaires de la province de Perse adjacente au golfe? Les singes ne venaient-ils pas de l'Yémen, qui était sur la route, et où ils abondent encore? N'est-ce pas dans cet *Yémen* qu'est le pays de *Saba*, dont la reine apporta au roi juif de l'*encens* et de l'or? Ne sont-ce pas ces *Sabéens* que Strabon vante pour la quantité d'or qu'ils possédaient? On a cherché *Ophir* dans l'Inde et dans l'Afrique; mais n'est-il pas un des douze cantons ou peuples arabes mentionnés dans leurs origines hébraïques? Et peut-on le séparer de leur continent, quand ces *origines* suivent partout un ordre méthodique de positions, quoi qu'en aient dit Bochart et Calmet? Enfin, n'est-ce

pas le nom même de cet *Ophir* qui se retrace dans celui d'*Ofor*, ville du district d'Oman, sur la côte des Perles? Ce pays n'a plus d'or, mais qu'importe, si Strabon nous apprend qu'au temps des Séleucides, les habitans de Gerrha, sur la route de Babylone, en retiraient une quantité considérable? Si l'on pèse toutes ces circonstances, l'on conviendra que le golfe Persique fut le foyer du plus grand commerce de l'ancien Orient; que ce fut pour y communiquer par une voie plus courte ou plus sûre, que Salomon se porta jusqu'à l'Euphrate; et qu'enfin, à titre d'entrepôt commode, Palmyre dut avoir dès cette époque un état, sinon brillant, du moins assez considérable. On juge même, en méditant sur les révolutions des siècles qui suivirent, que ce commerce fut un agent principal de ces grands mouvemens de la basse Asie, dont des chroniques stériles ne rendent point raison. Si, postérieurement à Salomon, les Assyriens de Ninive tournèrent leur ambition vers la Kaldée et le cours inférieur de l'Euphrate, ce fut pour se rapprocher du golfe Persique, source de l'opulence. Si Babylone, de vassale de Ninive, devint en peu de temps sa rivale, et siége d'un empire nouveau, ce fut parce que

son site la rendit l'entrepôt de cette circulation. Enfin, si ses rois firent des guerres si opiniâtres à Jérusalem et à Tyr, ce ne fut pas seulement pour dépouiller ces villes des richesses qu'elles possédaient, mais encore pour obstruer la dérivation qu'elles causaient par la mer Rouge. Un historien (*a*) qui nous apprend que Nabukodonosor, avant d'assiéger Jérusalem, s'empara de *Tadmour*, nous indique que cette ville participait aux opérations des grandes métropoles environnantes. Leur chute, arrivée par gradation, devint pour elle, sous l'empire des Perses et sous les successeurs d'Alexandre, le mobile de l'accroissement qu'elle semble acquérir tout à coup au temps des Parthes et des Romains ; elle eut alors une période de plusieurs siècles de paix et d'activité, qui permirent à ses habitans d'élever ces monumens d'opulence dont nous admirons encore les débris. Ils purent y déployer d'autant plus de luxe, que le sol ne permettait aucun autre genre de dépense, et que le faste des négocians en tout pays se porte volontiers vers les constructions. Odenat et Zénobie mirent le comble à cette prospérité ; mais, pour avoir voulu passer la mesure na-

(*a*) Jean d'Antioche.

turelle, ils en détruisirent tout à coup l'équilibre, et Palmyre, dépouillée par Aurélien de l'état qu'elle s'était fait en Syrie, puis assiégée, prise et dévastée par cet empereur, perdit en un jour la liberté et la sécurité, qui étaient les premiers mobiles de sa grandeur. Depuis lors, les guerres perpétuelles de ces contrées, les dévastations des conquérans, les vexations des despotes, en appauvrissant les peuples, ont diminué le commerce et tari la source qui venait au sein des déserts faire fleurir l'industrie et l'opulence : les faibles canaux qui en ont survécu, dérivés par Alep et Damas, ne servent aujourd'hui qu'à rendre son abandon plus sensible et plus complet.

En quittant ces ruines vénérables, et rentrant dans la terre habitée, nous trouvons d'abord *Homs*, l'Emesus des Grecs, située sur la rive orientale de l'Oronte. Cette ville, jadis place forte et très-peuplée, n'est plus qu'un assez gros bourg ruiné, où l'on ne compte pas plus de deux mille habitans, partie Grecs et partie Musulmans. Il y réside un aga, qui tient, à titre de sous-ferme, du pacha de Damas, toute la contrée jusqu'à Palmyre. Le pacha même tient cette ferme à titre d'apanage relevant immédiatement du sultan : il en est de même de

Hama et de *Marra*. Ces trois fermes sont portées à quatre cents bourses, ou cinq cent mille livres ; mais elles rapportent près du quadruple.

A deux journées de chemin au-dessous de *Homs*, est *Hama*, célèbre en Syrie pour ses roues hydrauliques. Elles sont en effet les plus grandes que l'on y connaisse ; elles ont jusqu'à trente-deux pieds de diamètre. La circonférence de ces roues est formée par des augets disposés de telle façon, qu'en tournant dans le courant du fleuve, ils se remplissent d'eau, et qu'en arrivant au zénith de la roue, ils se dégorgent dans un bassin, d'où l'eau se rend par des canaux aux bains publics et particuliers. La ville est située dans une vallée étroite, sur les deux rives de l'Oronte ; elle contient environ quatre mille ames, et elle a quelque activité, parce qu'elle est sur la route d'Alep à Tripoli. Le sol est, comme dans toute cette partie, très-propre au froment et au coton ; mais la culture, exposée aux rapines du *Motsallam* et des Arabes, est languissante. Un chaik de ceux-ci, nommé *Mohammad-el-Korfân*, s'est rendu si puissant depuis quelques années, qu'il est parvenu à imposer des contributions arbitraires sur le pays. On estime qu'il peut mettre sur pied jusqu'à trente mille cavaliers.

En continuant de descendre l'Oronte par une route qui n'est qu'un peu fréquentée, l'on rencontre dans un terrain marécageux un lieu intéressant par le contraste de fortune qu'il présente. Ce lieu appelé *Famié*, était jadis, sous le nom d'*Apaméa*, l'une des plus célèbres villes de ces cantons. *C'était là*, dit Strabon, *que les Séleucides avaient établi l'école et la pépinière de leur cavalerie*. Le terrain des environs abondant en pâturages, nourrissait jusqu'à trente mille cavales, trois cents étalons et cinq cents éléphans. Au lieu de cette création si animée, à peine les marais de *Famié* nourrissent-ils aujourd'hui quelques buffles et quelques moutons. Aux soldats vétérans d'Alexandre qui en avaient fait le lieu de leur repos, ont succédé de malheureux paysans qui vivent dans les alarmes perpétuelles des vexations des Turks et des invasions des Arabes. De toutes parts, les mêmes tableaux se répètent dans ces cantons. Chaque ville et chaque village sont formés de débris, et assis sur des ruines de constructions anciennes : on ne cesse d'en rencontrer, soit dans le désert, soit en remontant la route jusqu'aux montagnes de Damas; soit même en passant au midi de cette ville, dans les immenses plaines du *Haurân*. Les pèlerins de la

Mekke, qui les traversent pendant cinq à six journées, attestent qu'ils y trouvent à chaque pas des vestiges d'anciennes habitations. Cependant ils sont moins remarquables dans ces plaines, attendu que l'on y manque de matériaux durables; le sol est une terre pure sans pierre, et presque sans cailloux. Ce que l'on raconte de sa fertilité actuelle, répond parfaitement à l'idée qu'en donnent les livres hébreux. Partout où l'on sème le froment, il rend en profusion si les pluies ne manquent pas, et il croit à hauteur d'homme. Les pèlerins assurent même que les habitans ont une force de corps et une taille au-dessus du reste des Syriens: ils en doivent différer à d'autres égards, parce que leur climat, excessivement chaud et sec, ressemble plus à l'Égypte qu'à la Syrie. Ainsi que dans le désert, ils manquent d'eaux vives et de bois, font du feu avec de la fiente, et bâtissent des huttes avec de la terre battue et de la paille. Ils sont très-basanés; ils paient des redevances au pacha de Damas. Mais la plupart de leurs villages se mettent sous la protection de quelques tribus arabes; et quand les chaiks ont de la prudence, le pays prospère et jouit de la sécurité. Elle règne encore plus dans les montagnes qui bornent ces plaines à l'ouest

et au nord ; ce motif y a attiré depuis quelques années nombre de familles druzes et maronites, lassées des troubles du Liban ; elles y ont formé des *Déa,* (*a*) ou *villages* ; où elles professent librement leur culte, et ont des chapelles et des prêtres. Un voyageur intelligent trouverait sans doute en ces cantons divers objets intéressans d'antiquité et d'histoire naturelle ; mais aucun Européen connu n'y a encore pénétré.

En se rapprochant du Jourdain, le pays devient plus montueux et plus arrosé ; la vallée où coule ce fleuve, est en général abondante en pâturages, surtout dans la partie supérieure. Quant au fleuve lui-même, il a moins d'importance que l'imagination n'a coutume de lui en donner. Les Arabes, qui méconnaissent le nom de Jourdain, l'appellent *el-Chariâ :* sa largeur commune entre les deux principaux lacs, ne passe guère soixante-dix à quatre-vingts pieds; en récompense, il a une profondeur de dix à douze pieds. Dans l'hiver, il sort du lit étroit qui l'encaisse, et gonflé par les pluies, il déborde sur les deux rives jusqu'à former une nappe large quelquefois d'un quart de lieue ; sa grande crue est en mars, au temps que les neiges fon-

(*a*) De là le mot espagnol *aldea*.

dent sur les montagnes du *Chaik :* alors, plus qu'en tout autre temps, ses eaux sont troubles et jaunâtres, et son cours impétueux. Ses rives sont couvertes d'une épaisse forêt de roseaux, de saules et d'autres arbustes qui servent de repaire à une foule de sangliers, d'onces, de chacals, de lièvres et d'oiseaux.

En traversant le Jourdain, à mi-chemin des deux lacs, on entre dans un canton montueux, jadis célèbre sous le nom de royaume de *Samarie*, et connu aujourd'hui sous celui de pays de *Nâblous*, qui en est le chef-lieu. Ce bourg, situé près de *Sikem*, et sur les ruines de la *Neapolis* des Grecs, est la résidence d'un chaik qui tient à ferme le tribut, dont il rend compte au pacha de Damas lors de sa tournée. L'état de ce pays est à peu près le même que celui des Druzes, avec la différence que ses habitans sont des musulmans zélés au point de ne pas souffrir volontiers des chrétiens parmi eux. Ils sont répandus par villages dans leurs montagnes, dont le sol, assez fertile, produit beaucoup de blé, de coton, d'olives et quelques soies. L'éloignement où ils sont de Damas, et la difficulté de leur terrain, en les préservant jusqu'à un certain point des vexations du gouvernement, leur ont procuré plus

d'aisance que l'on n'en trouve ailleurs. Ils passent même en ce moment pour le plus riche peuple de la Syrie : ils doivent cet avantage à la conduite adroite qu'ils ont tenue dans les derniers troubles de la Galilée et de la Palestine ; la tranquillité qui régnait chez eux, engagea beaucoup de gens aisés à venir s'y mettre à l'abri des revers de la fortune. Mais depuis quatre ou cinq ans, l'ambition de quelques chaiks, fomentée par les Turks, a suscité un esprit de faction et de discorde, qui a des effets presque aussi fâcheux que les vexations des pachas.

A deux journées au sud de *Nâblous*, en marchant par des montagnes qui à chaque pas deviennent plus rocailleuses et plus arides, l'on arrive à une ville qui, comme tant d'autres que nous avons parcourues, présente un grand exemple de la vicissitude des choses humaines : à voir ses murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres, l'on a peine à reconnaître cette métropole célèbre qui jadis lutta contre les empires les plus puissans; qui balança un instant les efforts de Rome même; et qui, par un retour bizarre du sort, en reçoit aujourd'hui dans sa chute l'hommage et le respect; en un mot, l'on a

peine à reconnaître *Jérusalem*. L'on s'étonne encore plus de sa fortune en voyant sa situation : car, placée dans un terrain scabreux et privé d'eau, entourée de ravines et de hauteurs difficiles, écartée de tout grand passage, elle ne semblait propre à devenir ni un entrepôt de commerce, ni un siége de consommation; mais elle a vaincu tous les obstacles, pour prouver sans doute ce que peut l'opinion maniée par un législateur habile, ou favorisée par des circonstances heureuses. C'est cette même opinion qui lui conserve encore un reste d'existence : la renommée de ses merveilles, perpétuée chez les Orientaux, en appelle et en fixe toujours un certain nombre dans ses murailles; musulmans, chrétiens, juifs, tous sans distinction de secte, se font un honneur de voir ou d'avoir vu la ville *noble* et *sainte*, comme ils l'appellent. (*a*) A juger par le respect qu'ils affectent pour ces lieux sacrés, l'on

(*a*) Les Orientaux n'appellent jamais Jérusalem que du nom de *el-Qods*, la *sainte*, en y ajoutant quelquefois l'épithète de *el-Chérif*, la *noble*. Ce nom *el-Qods* me paraît l'étymologie de tous les *Casius* de l'antiquité, qui, comme Jérusalem, avaient le double attribut d'être des *lieux-hauts*, et de porter des *temples* ou *lieux saints*.

croirait qu'il n'est pas au monde de peuple plus dévot, mais cela ne les a pas empêchés d'acquérir et de mériter la réputation du plus méchant peuple de la Syrie, sans excepter Damas même : l'on estime que le nombre des habitans se monte à douze ou quatorze mille ames.

Jérusalem a eu de temps en temps des gouverneurs propres, avec le titre de pachas; mais plus ordinairement elle est, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un *motsallam* ou *dépositaire d'autorité*. Ce *motsallam* en paie une ferme, dont les fonds se tirent du miri, des douanes, et surtout des sottises des habitans chrétiens. Pour concevoir ce dernier article, il faut savoir que les diverses communions des Grecs schismatiques et catholiques, des Arméniens, des Coptes, des Abyssins et des Francs se jalousant mutuellement la possession des lieux saints, se la disputent sans cesse à prix d'argent auprès des gouverneurs turks. C'est à qui acquerra une prérogative, ou l'ôtera à ses rivaux; c'est à qui se rendra le délateur des écarts qu'ils peuvent commettre. A-t-on fait quelque réparation clandestine à une église; a-t-on poussé une procession plus loin que de coutume ;

est-il arrivé un pèlerin par une autre porte que celle qui lui est assignée, c'est un sujet de délation au gouvernement, qui ne manque pas de s'en prévaloir, pour établir des avanies et des amendes. De là des inimitiés et une guerre éternelle entre les divers couvens, et entre les adhérens de chaque communion. Les Turks, à qui chaque dispute rapporte toujours de l'argent, sont, comme l'on peut croire, bien éloignés d'en tarir la source. Grands et petits, tous en tirent parti; les uns vendent leur protection; les autres leurs sollicitations: de là un esprit d'intrigue et de cabale qui a répandu la corruption dans toutes les classes; de là pour le *motsallam*, un casuel qui chaque année monte à plus de cent mille piastres. Chaque pèlerin lui doit une entrée de dix piastres; plus, un droit d'escorte pour le voyage au Jourdain, sans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur séjour. Chaque couvent lui paie tant pour un droit de procession, tant pour chaque réparation à faire; plus, des présens à l'avénement de chaque supérieur, et au sien propre; plus, des gratifications sous main, pour obtenir des bagatelles secrètes que l'on sollicite, et tout cela va loin chez les Turks,

qui, dans l'art de pressurer, sont aussi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe. En outre, le *motsallam* perçoit des droits sur la sortie d'une denrée particulière à Jérusalem; je veux parler des *chapelets*, des *reliquaires*, des *sanctuaires*, des *croix*, des *passions*, des *agnus-dei*, des *scapulaires*, etc., dont il part chaque année près de trois cents caisses. La fabrication de ces ustensiles de piété est la branche d'industrie qui fait vivre la plupart des familles chrétiennes et mahométanes de Jérusalem et de ses environs; hommes, femmes et enfans, tous s'occupent à sculpter, à tourner le bois, le corail, et à broder en soie, en perles et en fil d'or et d'argent. Le seul couvent de *Terre-Sainte* en enlève tous les ans pour cinquante mille piastres; et ceux des Grecs, des Arméniens et des Coptes réunis, pour une somme encore plus forte : ce genre de commerce est d'autant plus nécessaire aux fabricans, que la main-d'œuvre est presque l'unique objet de leur salaire; et il devient d'autant plus lucratif aux débitans, que le prix du fonds est décuplé par une valeur d'opinion. Ces objets exportés dans la Turkie, l'Italie, le Portugal, dans l'Espagne et ses colonies, en font revenir à titre d'aumônes ou

de paiemens, dcs sommes considérables. A cet article les couvens joignent une autre branche moins importante, *la visite des pèlerins.* L'on sait que de tout temps, la dévote curiosité de visiter les *saints lieux,* conduisit de tous côtés des chrétiens à Jérusalem ; il fut même un siècle où les ministres de la religion en avaient fait un acte nécessaire au salut. L'on se rappelle que ce fut cette ferveur qui, agitant l'Europe entière, produisit les croisades. Depuis leur malheureuse issue, le zèle des Européens se refroidissant de jour en jour, le nombre de leurs pèlerins s'est beaucoup diminué; et il se réduit désormais à quelques moines d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne. Mais il n'en est pas ainsi des Orientaux : fidèles à l'esprit des temps passés, ils ont continué de regarder le voyage de Jérusalem comme une œuvre du plus grand mérite. Ils sont même scandalisés du relâchement des Francs à cet égard, et ils disent qu'ils sont tous devenus hérétiques ou infidèles. Leurs prêtres et leurs moines, à qui cette ferveur est utile, ne cessent de la fomenter. Les Grecs surtout assurent que le *pèlerinage acquiert les indulgences plénières, non-seulement pour le passé, mais même pour l'avenir ; et qu'il absout, non-seulement du meurtre, de l'in-*

ceste, de la pédérastie, mais encore de l'infraction du jeûne et des jours des fêtes, dont ils font des cas bien plus graves. De si grands encouragemens ne demeurent pas sans effet; et chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de l'Anatolie, de l'Arménie, de l'Égypte et de la Syrie, une foule de pèlerins de tout âge et de tout sexe; l'on en portait le nombre, en 1784, à deux mille têtes. Les moines, qui trouvent sur leurs registres, que jadis il en passait dix à douze mille, ne cessent de dire que la religion dépérit, et que le zèle des fidèles s'éteint. Mais il faut convenir que ce zèle est un peu ruineux, puisque le simple pèlerinage coûte au moins quatre mille livres, et qu'il en est souvent qui, au moyen des offrandes, se montent à cinquante et soixante mille livres.

Yâfa est le lieu où débarquent ces pèlerins. Ils y arrivent en novembre, et se rendent sans délai à Jérusalem, où ils restent jusqu'après les fêtes de Pâques. On les loge pêle-mêle par familles, dans les cellules des couvens de leur communion. Les religieux ont bien soin de dire que ce logement est gratuit; mais il ne serait ni honnête ni sûr de s'en aller sans faire une offrande qui excède de beaucoup le prix mar-

chand d'une location. En outre, l'on ne peut se dispenser de payer des messes, des services, des exorcismes, etc., autre tribut assez considérable. L'on doit acheter encore des crucifix, des chapelets, des agnus-dei, etc. Le jour des Rameaux arrivé, l'on va se purifier au Jourdain, et ce voyage exige encore une contribution. Année commune, elle rapporte au gouverneur 15,000 sequins turks, c'est-à-dire, 112,500 liv., (*a*) dont il dépense environ la moitié en frais d'escorte et droits de passage qu'exigent les Arabes. Il faut voir dans les relations particulières de ce pèlerinage, la marche tumultueuse de cette foule dévote dans la plaine de *Yericho;* son zèle indécent et superstitieux à jeter hommes, femmes et enfans, nus dans le Jourdain; leur fatigue à se rendre au bord de la mer Morte; leur ennui à la vue des rochers de cette contrée, la plus sauvage de la nature; enfin leur retour et leur visite des saints lieux, et la cérémonie *du feu nouveau qui descend du ciel le samedi saint, apporté par un ange.* Les Orientaux croient encore à ce miracle, quoique les Francs aient reconnu que les prêtres, retirés dans la sacristie, emploient des moyens très-naturels. La

(*a*) A raison de 7 livres 10 sous.

Pâque finie, chacun retourne en son pays, fier de pouvoir émuler avec les musulmans pour le titre de pèlerin; (*a*) plusieurs même, afin d'être reconnus partout pour tels, se font graver sur la main, sur le poignet ou sur le bras, des figures de croix, de lance, et le chiffre de Jésus et de Marie. Cette gravure douloureuse et quelquefois périlleuse, (*b*) se fait avec des aiguilles dont on remplit la piqûre de poudre à canon, ou de chaux d'antimoine. Elle reste ineffaçable : les musulmans ont la même pratique; et elle se retrouve chez les Indiens, chez les Sauvages, et chez les peuples anciens, toujours avec un caractère religieux, parce qu'elle tient à des usages de religion de la première antiquité. Tant de dévotion n'empêche pas ces pèlerins de participer au proverbe des *Hadjis;* et les chrétiens disent aussi : *Prenez garde au pèlerin de Jérusalem.* L'on conçoit que le séjour de cette foule à Jérusalem pendant cinq à six mois, y laisse des sommes considérables : à ne compter que quinze cents

(*a*) La différence entre eux est que ceux de la Mekke s'appellent *Hadjis*, et ceux de Jérusalem *Moqodsi*, nom formé sur celui de la ville, *el-Qods.*

(*b*) J'ai vu un pèlerin qui en avait perdu le bras, parce qu'on avait piqué le nerf cubital.

personnes, à cent pistoles par tête, c'est un million et demi. Une partie de cet argent passe en paiement de denrées au peuple et aux marchands, qui rançonnent les étrangers de tout leur pouvoir. L'eau se payait en 1784, jusqu'à 15 sous la voie. Une autre partie va au gouverneur et à ses employés. Enfin, la troisième reste dans les couvens. L'on se plaint de l'usage qu'en font les schismatiques; et l'on parle avec scandale de leur luxe, de leurs porcelaines, de leurs tapis, et même des sabres, des kandjars et bâtons qui meublent leurs cellules. Les Arméniens et les Francs sont beaucoup plus modestes: c'est vertu de nécessité dans les premiers, qui sont pauvres; mais c'est vertu de prudence dans les seconds, qui ne le sont pas.

Le couvent de ces Francs, appelé *Saint-Sauveur*, est le chef-lieu de toutes les missions de *Terre-Sainte* qui sont dans l'empire turk. L'on en compte dix-sept, que desservent des franciscains de toute nation, mais plus souvent des Français, des Italiens et des Espagnols. L'administration générale est confiée à trois individus de ces nations, de telle manière que le supérieur doit toujours être né sujet du pape; le procureur, sujet du roi catholique, et le vicaire, sujet du roi très-chrétien. Chacun de

ces administrateurs a une clef de la caisse générale, afin que le maniement des fonds ne puisse se faire qu'en commun. Chacun d'eux est assisté d'un second appelé *discret :* la réunion de ces six personnages et d'un discret portugais, forme le *directoire* ou *chapitre* souverain qui gouverne le couvent et l'ordre entier. Ci-devant une balance combinée par les premiers législateurs, avait tellement distribué les pouvoirs de ces administrateurs, que la volonté d'un seul ne pouvait maîtriser celle de tous ; mais comme tous les gouvernemens sont sujets à révolution, il est arrivé depuis quelques années des incidens qui ont beaucoup dénaturé celui-ci. En voici l'histoire en deux mots.

Il y a environ vingt ans, que par un désordre assez familier aux grandes régies, le couvent de *Terre-Sainte* se trouva chargé d'une dette de 600 bourses (750,000 liv.). Elle croissait de jour en jour, parce que la dépense ne cessait d'excéder la recette. Il eût été facile de se libérer tout à coup, attendu que le trésor du Saint-Sépulcre possède en diamans et en toutes sortes de pierres précieuses, en calices, en croix, en ciboires d'or et autres présens des princes chrétiens, pour plus

d'un million : mais outre l'aversion qu'ont eue de tout temps les ministres des temples à toucher aux choses sacrées, il pouvait être important dans le cas en question, de ne pas montrer aux Turks, ni même aux chrétiens, de trop grandes ressources. La position était embarrassante; elle le devenait encore davantage par les murmures du procureur espagnol, qui se plaignait hautement de supporter seul le fardeau de la dette, parce qu'en effet, c'était lui qui fournissait les fonds les plus considérables. Dans ces circonstances, *J. Ribeira*, qui occupait ce poste, étant venu à mourir, le hasard lui donna pour successeur un homme qui, plus impatient encore, résolut de remédier au désordre à quelque prix que ce fût. Il s'y porta avec d'autant plus d'activité, qu'il se promit des avantages particuliers de la réforme qu'il méditait. Il dressa son plan en conséquence; pour l'exécuter, il s'adressa immédiatement au roi d'Espagne, par l'entremise de son confesseur, et il lui proposa :

« Que le zèle des princes chrétiens s'étant » beaucoup refroidi depuis plusieurs années, » leurs anciennes largesses au couvent de » *Terre-Sainte* avaient considérablement di-

» minué; que le roi très-fidèle avait retran-
» ché plus de la moitié des quarante mille
» piastres fortes qu'il avait coutume de don-
» ner; que le roi très-chrétien se tenant ac-
» quitté par la protection qu'il accordait,
» payait à peine les mille écus qu'il avait pro-
» mis; l'Italie et l'Allemagne devenaient de
» jour en jour moins libérales, et que sa ma-
» jesté catholique était la seule qui continuât
» les bienfaits de ses prédécesseurs. *Il repré-*
» *senta* que d'autre part, les dépenses de l'é-
» tablissement n'ayant pas subi la même di-
» minution, il en résultait un vide qui forçait
» chaque année de recourir à un emprunt;
» que de cette manière il s'était formé une
» dette qui s'accroissait de jour en jour, et
» qui menaçait de conduire à une ruine fina-
» le; que parmi les causes de cette dette, l'on
» devait surtout compter le pèlerinage des
» moines qui venaient visiter les saints lieux;
» qu'il fallait leur payer leurs voyages, leurs
» nolis, leurs péages, leur pension au couvent
» pendant deux et trois ans, etc.; que par un
» cas singulier, la majeure partie de ces moi-
» nes était fournie par ces mêmes états qui
» avaient retiré leurs largesses, c'est-à-dire, par
» le Portugal, l'Allemagne et l'Italie; qu'il sem-

» blait étrange que le roi d'Espagne défrayât
» des gens qui n'étaient point ses sujets; et
» qu'il était abusif que le maniement même de
» ses fonds fût confié à un chapitre presque
» tout composé d'étrangers. Le suppliant in-
» sistant sur ce dernier article, priait sa ma-
» jesté catholique d'intervenir à la réforme
» des abus, et d'établir un ordre nouveau et
» plus équitable, dont il insinua le dessein. »

Ces représentations eurent tout l'effet qu'il pouvait désirer. Le roi d'Espagne y faisant droit, se déclara d'abord *protecteur spécial de l'ordre de Terre-Sainte en Levant*, et en prit en cette qualité la direction; puis il nomma le requérant, *J. Juan Ribeira, son procureur royal;* lui donna à ce titre un cachet aux armes d'Espagne, et lui confia à lui seul la gestion de ses *dons*, sans en être comptable qu'à sa personne. De ce moment, J. Juan Ribeira, devenu plénipotentiaire, a signifié au *discrétoire* que désormais il aurait une caisse particulière, séparée de la caisse commune; que cette dernière resterait comme ci-devant, chargée des dépenses générales, et qu'en conséquence toutes les contributions des nations y seraient versées; mais qu'attendu que celle d'Espagne était hors de proportion avec les autres, il n'en se-

rait désormais distrait qu'une partie relative au contingent de chacune, et que l'excédant serait versé dans sa caisse particulière; que les pèlerinages seraient désormais aux frais des nations respectives, à l'exception des sujets de France, dont il voulait bien se charger. De là, il est arrivé que les pèlerinages et la plupart des dépenses générales resserrées, ont repris un équilibre avec la recette, et l'on a pu commencer d'acquitter la dette dont on était chargé; mais les religieux n'ont pas vu sans humeur le procureur devenir une puissance indépendante : ils ne lui pardonnent pas d'être à lui seul presque aussi riche que l'ordre entier : en effet, il a touché depuis huit ans quatre *conduites* ou *contributions* d'Espagne, évaluées à huit cent mille piastres. L'argent qui forme ces *conduites,* consistant en piastres d'Espagne, se charge ordinairement sur un vaisseau français qui le transporte en Chypre, avec deux religieux qui veillent à sa garde. De Chypre, une partie des piastres fortes passe à Constantinople, où elles sont vendues avec bénéfice, et converties en monnaie turke. L'autre partie va directement par Yâfa à Jérusalem, dont les habitans l'attendent comme les Espagnols attendent le *galion.* Le procureur en verse une

somme dans la caisse générale, et le reste est à sa discrétion. Les usages qu'il en fait, consistent, 1° en une pension de mille écus au vicaire français et à son *discret* qui, à ce moyen, lui procurent dans le *conseil* une majorité des suffrages; 2° en présens au gouverneur, au mofti, au qâdi, au naqîb, et autres grands dont le crédit peut lui être utile; enfin, il soutient la dignité de sa place : et cet article n'est pas une bagatelle; car il a ses interprètes particuliers, comme un consul, sa table, ses janissaires : seul des Francs, il monte à cheval dans Jérusalem, et marche escorté par des cavaliers; en un mot, il est, après le motsallam, la première personne du pays, et il traite d'égal à égal avec les puissances. Tant d'égards ne sont pas gratuits, comme l'on peut croire. Une seule visite à Djezzâr pour l'église de Nazareth, a coûté 30,000 *pataques* (157,000 liv.). Les musulmans de Jérusalem, qui désirent son argent, recherchent son amitié. Les chrétiens qui sollicitent ses aumônes, redoutent jusqu'à son indifférence. Heureuse la maison qu'il affectionne, et malheur à qui lui déplaît! car sa haine peut avoir des suites directes ou détournées, également redoutables : un mot à l'*Ouâli* attirerait le bâton, sans qu'on sût d'où il vient.

Tant de pouvoir lui a fait dédaigner la protection accoutumée de l'ambassadeur de France, et il a fallu une affaire récente avec le pacha de Damas, pour lui rappeler qu'elle seule est plus efficace que vingt mille sequins. Ses agens, fiers de son crédit, en abusent comme tous les subalternes. Les moines espagnols de Yâfa et de Ramlé traitent les chrétiens qui dépendent d'eux, avec une rigueur qui n'est nullement évangélique : ils les excommunient en pleine église, en les apostrophant par leur nom; ils menacent les femmes dont il leur est revenu des propos; ils font faire des pénitences publiques, le cierge à la main; ils livrent aux Turks les indociles, et refusent tout secours à leurs familles; enfin ils choquent les usages du pays et la bienséance, en visitant les femmes des chrétiens, qui ne doivent voir que leurs très-proches parens, et en les entretenant sans témoins dans leurs appartemens, pour raison de confession. Les Turks ne peuvent concevoir tant de liberté sans abus. Les chrétiens, dont l'esprit est le même à cet égard, en murmurent, mais ils n'osent éclater. L'expérience leur a appris que l'indignation des *RR. PP.* a des suites redoutables. L'on dit tout bas qu'elle attira, il y a six ou sept ans, un ordre du capi-

tan-pacha, pour couper la tête à un habitant de Yâfa qui leur résistait. Heureusement l'aga prit sur lui d'en différer l'exécution, et de désabuser l'amiral; mais leur animosité n'a pas cessé de poursuivre cet homme par des chicanes de toute espèce. Récemment même, elle a sollicité l'ambassadeur d'Angleterre, sous la protection duquel il s'est mis, de donner *main-levée à une punition* qui n'est qu'une injuste vengeance.

Laissons-là des détails faits cependant pour peindre l'état de ce pays. Si nous quittons Jérusalem, nous ne trouvons plus dans cette partie du pachalic, que trois lieux qui méritent d'en faire mention.

Le premier est *Râha*, l'ancienne *Yericho*, située à six lieues au nord-est de Jérusalem : son local est une plaine de six à sept lieues de long sur trois de large, autour de laquelle règnent des montagnes stériles qui la rendent très-chaude. Jadis on y cultivait le *baume de la Mekke*. Selon les *Hadjis*, c'est un arbuste semblable au grenadier, dont les feuilles ont la forme de celles de la *rhue;* il porte une noix charnue, au milieu de laquelle est une amande d'où se retire le suc résineux qu'on appelle *baume*. Aujourd'hui il n'existe pas un de ces

arbustes à *Râha;* mais l'on y en trouve une autre espèce, appelée *zaqqoûn*, qui produit une huile douce aussi vantée pour les blessures. Ce *zaqqoûn* ressemble à un prunier; il a des épines longues de quatre pouces, des feuilles d'olivier, mais plus étroites, plus vertes, et piquantes au bout : son fruit est un gland sans calice, sous l'écorce duquel est une pulpe, puis un noyau, dont l'amande rend une huile que les Arabes vendent très-cher à ceux qui en désirent : c'est le seul commerce de *Râha*, qui n'est qu'un village en ruines.

Le second lieu est *Bait-el-lahm* ou *Bethlem*, si célèbre dans l'histoire du christianisme. Ce village, situé à deux lieues de Jérusalem, au sud-est, est assis sur une hauteur, dans un pays de coteaux et de vallons, qui pourrait devenir très-agréable. C'est le meilleur sol de ces cantons; les fruits, les vignes, les olives, les sésames y réussissent très-bien ; mais la culture manque, comme partout ailleurs. On compte dans ce village environ six cents hommes capables de porter le fusil dans l'occasion; et elle se présente souvent, tantôt pour résister au pacha, tantôt pour faire la guerre aux villages voisins, tantôt pour les dissensions intestines. De ces six cents hommes,

on en compte une centaine de chrétiens latins, qui ont un curé dépendant du grand couvent de Jérusalem. Ci-devant ils étaient uniquement livrés à la fabrique des chapelets; mais les RR. PP. ne consommant pas tout ce qu'ils pouvaient fournir, ils ont repris le travail de la terre; ils font du vin blanc qui justifie la réputation qu'avaient jadis les vins de Judée; mais il a l'inconvénient d'être trop capiteux. L'intérêt de la sûreté, plus fort que celui de la religion, fait vivre ces chrétiens en assez bonne intelligence avec les musulmans, leurs concitoyens. Ils sont les uns et les autres du parti *Yamâni*, qui, en opposition avec le *Qaïsi*, divise toute la Palestine en deux factions ennemies. Le courage de ces paysans, fréquemment éprouvé, les a rendus redoutables dans leur voisinage.

Le troisième et dernier lieu est *Habroun* ou *Hébron*, situé à sept lieues, au sud de *Bethlem*, les Arabes n'appellent ce village que *Elkalil*; (*a*) c'est-à-dire le *bien-aimé*, qui est l'épithète propre d'Abraham, dont on montre la grotte sépulcrale. *Habroun* est assis au pied d'une élévation sur laquelle sont de mauvaises masures, restes informes d'un ancien château. Le pays

(*a*) *K* est ici pris pour le *jota* espagnol.

des environs est une espèce de bassin oblong, de cinq à six lieues d'étendue, assez agréablement parsemé de collines rocailleuses, de bosquets de sapins, de chênes avortés, et de quelques plantations d'oliviers et de vignes. L'emploi de ces vignes n'est pas de procurer du vin, attendu que les habitans sont tous musulmans zélés, au point qu'ils ne souffrent chez eux aucun chrétien; l'on ne s'en sert qu'à faire des raisins secs mal préparés, quoique l'espèce soit fort belle. Les paysans cultivent encore du coton, que leurs femmes filent, et qui se débite à Jérusalem et à Gaze. Ils y joignent quelques fabriques de savon, dont la soude leur est fournie par les Bedouins, et une verrerie fort ancienne, la seule qui existe en Syrie : il en sort une grande quantité d'anneaux colorés, de bracelets pour les poignets, pour les jambes, pour les bras au-dessus du coude, (*a*) et diverses autres bagatelles que

(*a*) Ces anneaux ont souvent la grosseur du pouce et davantage ; on les passe au bras dès la jeunesse ; il arrive, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois, que le bras grossissant plus que la capacité de l'anneau, il se forme au-dessus et au-dessous un bourrelet de chair, en sorte que l'anneau se trouve enfoncé dans une dépression profonde dont on ne peut plus le retirer : cela passe pour une beauté.

l'on envoie jusqu'à Constantinople. Au moyen de ces branches d'industrie, *Habroun* est le plus puissant village de ces cantons; il peut armer huit à neuf cents hommes qui, tenant pour la faction *Qatsi*, sont les rivaux habituels de *Bethlem*. Cette discorde qui règne dans tout ce pays, depuis les premiers temps des Arabes, y cause une guerre civile perpétuelle. A chaque instant les paysans font des incursions sur les terres les uns des autres, et ravagent mutuellement leurs blés, leurs doura, leurs sésames, leurs oliviers, et s'enlèvent leurs brebis, leurs chèvres et leurs chameaux. Les Turks, qui partout répriment peu ces désordres, y remédient d'autant moins ici, que leur autorité, y est très-précaire; les Bedouins, dont les camps occupent le plat pays, forment contre eux un parti d'opposition, dont les paysans s'étayent pour leur résister, et pour se tourmenter les uns les autres, selon les aveugles caprices de leur ignorance ou de leurs intérêts. De là une anarchie pire que le despotisme qui règne ailleurs, et une dévastation qui donne à cette partie un aspect plus misérable qu'au reste de la Syrie.

En marchant de *Hébron* vers le couchant, l'on arrive, après cinq heures de marche, sur

des hauteurs qui, de ce côté, sont le dernier rameau des montagnes de la Judée. Là, le voyageur, fatigué du paysage raboteux qu'il quitte, porte avec complaisance ses regards sur la plaine vaste et unie, qui de ses pieds s'étend à la mer qu'il a en face; c'est cette plaine qui, sous le nom de *Falastîne* ou *Palestine*, termine de ce côté le département de la Syrie, et forme le dernier article dont j'ai à parler.

CHAPITRE VI.

DE LA PALESTINE.

La Palestine, dans sa consistance actuelle, embrasse tout le terrain compris entre la Méditerranée à l'ouest, la chaîne des montagnes à l'est, et deux lignes tirées, l'une au midi par *Kan-Younès*, et l'autre au nord entre *Qaïsarié* et le ruisseau de *Yâfa*. Tout cet espace est une plaine presque unie, sans rivière ni ruisseau pendant l'été, mais arrosée de quelques torrens pendant l'hiver. Malgré cette aridité, le sol n'est pas impropre à la culture : l'on peut dire même qu'il est fécond; car

lorsque les pluies d'hiver ne manquent pas, toutes les productions viennent en abondance : la terre, qui est noire et grasse, conserve assez d'humidité pour porter les grains et les légumes à leur perfection pendant l'été. L'on y sème plus qu'ailleurs du doura, du sésame, des pastèques et des féves, l'on y joint aussi le coton, l'orge et le froment; mais quoique ce dernier soit le plus estimé, on le cultive moins, parce qu'il provoque l'avarice des commandans turks et les rapines des Arabes. En général, cette contrée est une des plus dévastées de la Syrie, parce qu'étant propre à la cavalerie, et adjacente au désert, elle est ouverte aux Bedouins, qui n'aiment pas les montagnes ; depuis long-temps ils la disputent à toutes les puissances qui s'y sont établies : ils sont parvenus à s'y faire céder des terrains, moyennant quelques redevances, et de là ils infestent les routes, au point que l'on ne peut voyager en sûreté depuis Gaze jusqu'à Acre. Ils auraient même pu la posséder tout entière, s'ils eussent su profiter de leurs forces : mais, divisés entre eux par des intérêts et des querelles de familles, ils se font à eux-mêmes la guerre qu'ils devraient faire à leur ennemi commun, et ils perpétuent leur impuis-

sance par leur anarchie, et leur pauvreté par leur brigandage.

La Palestine, ainsi que je l'ai dit, est un district indépendant de tout pachalic. Quelquefois elle a eu des gouverneurs propres, qui résidaient à *Gaze* avec le titre de *pacha;* mais dans l'ordre habituel, qui est celui de ce moment, elle se divise en trois apanages ou *melkâné*, à savoir, *Yâfa, Loùdd* et *Gaze*. Le premier est au profit de la sultane *ouâldé mère :* le capitan pacha a reçu les deux autres en récompense de ses services, et en paiement de la tête de Dâher. Il les afferme à un aga qui réside à *Ramlé*, et qui lui en paie 215 bourses; savoir, 180 pour *Gaze* et *Ramlé*, et 35 pour *Loùdd.*

Yâfa est tenu par un autre aga qui en rend 120 bourses à la sultane. Il a pour s'indemniser tous les droits de miri et de capitation de cette ville et de quelques villages voisins; mais l'article principal de son revenu est la douane, qu'il perçoit sur les marchandises qui entrent et qui sortent; elle est assez considérable, parce que c'est à *Yâfa* qu'abordent, et les riz que Damiette envoie à Jérusalem, et les marchandises d'un petit comptoir français établi à Ramlé, et les pèlerins de Morée,

de Constantinople, et les denrées de la côte de Syrie : c'est aussi par cette porte que sortent les cotons filés de toute la Palestine, et les denrées que ce pays exporte sur la côte. Du reste, la puissance de cet aga se réduit à une trentaine de fusiliers à pied et à cheval, qui suffisent à peine à garder deux mauvaises portes, et à écarter les Arabes.

Comme port de mer et ville forte, *Yâfa* n'est rien; mais elle possède de quoi devenir un des lieux les plus intéressans de la côte, à raison de deux sources d'eau douce qui se trouvent dans son enceinte sur le rivage de la mer. Ces sources ont été une des causes de sa résistance lors des dernières guerres. Son port, formé par une jetée, et aujourd'hui comblé, pourrait être vidé et recevoir une vingtaine de bâtimens de trois cents tonneaux. Ceux qui arrivent présentement, sont obligés de jeter l'ancre en mer, à près d'une lieue du rivage; ils n'y sont pas en sûreté, car le fond est un banc de roche et de corail qui s'étend jusqu'en face de Gaze.

Avant les deux derniers siéges, cette ville était une des plus agréables de la côte. Ses environs étaient couverts d'une forêt d'orangers, de limoniers, de cédrats, de poncires et de

palmiers, qui ne commencent que là à porter de bons fruits. (*a*) Au delà, la campagne était remplie d'oliviers grands comme des noyers; mais les Mamlouks ayant tout coupé, pour le plaisir de couper, ou pour se chauffer, Yâfa a perdu la plupart de ses avantages et de ses agrémens; heureusement l'on n'a pu lui enlever les eaux vives qui arrosent ses jardins, et qui ont déjà ressuscité les souches, et fait renaître des rejetons.

A trois lieues à l'est de Yâfa, est le village de *Loùdd*, jadis *Lydda* et *Diospolis;* l'aspect d'un lieu où l'ennemi et le feu viennent de passer, est précisément celui de ce village. Ce ne sont que masures et décombres, depuis les huttes des habitans jusqu'au *seraï* ou *palais* de l'aga. Cependant il se tient à *Loùdd*, une fois la semaine, un marché où les paysans de tous les environs viennent vendre leur coton filé. Les pauvres chrétiens qui y habitent, montrent avec vénération les ruines de l'église de Saint-Pierre, et font asseoir les étrangers sur une colonne qui servit, disent-ils, à reposer ce saint. Ils montrent l'endroit où il prêchait, celui où il faisait sa prière, etc. Tout

(*a*) L'on en trouve dès Acre; mais leur fruit a peine à mûrir.

ce pays est plein de pareilles traditions. L'on n'y fait pas un pas, que l'on ne vous y montre des traces de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque vierge; mais quelle foi ajouter à ces traditions, quand l'expérience constate que les événemens d'Ali-bek et de Dâher sont déjà contestés et confondus.

A un tiers de lieue au sud de *Loùdd*, par une route bordée de nopals, est *Ramlé*, l'ancienne *Arimathia*. Cette ville est presque aussi ruinée que *Loùdd* même. On ne marche dans son enceinte qu'à travers des décombres : l'aga de *Gaze* y fait sa résidence dans un séraï dont les planchers s'écroulent avec les murailles. *Pourquoi*, disais-je un jour à un des sous-agas, ne répare-t-il pas au moins sa chambre ? *Et s'il est supplanté l'année prochaine*, répondit-il, *qui lui rendra sa dépense?* Une centaine de cavaliers et autant de Barbaresques qu'il entretient, sont logés dans une vieille église chrétienne, dont la nef sert d'écurie, et dans un ancien khan, que les scorpions leur disputent. La campagne aux environs est plantée d'oliviers superbes, disposés en quinconce. La plupart sont grands comme des noyers de France; mais journellement ils dépérissent par vétusté, par les ravages publics, et même

par des délits secrets : car dans ces cantons, lorsqu'un paysan a un ennemi, il vient de nuit scier ou percer les arbres à fleur de terre ; et la blessure, qu'il a soin de recouvrir, épuisant la sève comme un cautère, l'olivier périt de langueur. En parcourant ces plantations, on trouve à chaque pas des puits secs, des citernes enfoncées, et de vastes réservoirs voûtés, qui prouvent que jadis la ville dut avoir plus d'une lieue et demie d'enceinte. Aujourd'hui, à peine y compte-t-on deux cents familles. Le peu de terre que cultivent quelques-unes, appartient au mofti, et à deux ou trois de ses parens. Les ressources des autres se bornent à filer du coton, qui est enlevé en grande partie par deux comptoirs français qui y sont établis. Ce sont les derniers de cette partie de la Syrie; il n'y en a ni à Jérusalem, ni à Yâfa. On fait aussi à Ramlé du savon, qui passe presque tout en Égypte. Par un cas nouveau, l'aga y a fait construire en 1784 le seul moulin à vent que j'aie vu en Syrie et en Égypte, quoique l'on dise ces machines originaires de ces pays; et il l'a fait sur le dessin et sous la direction d'un charpentier vénitien.

La seule antiquité remarquable de *Ramlé*, est le minaret d'une mosquée ruinée, qui se

trouve sur le chemin de *Yâfa*. L'inscription arabe porte qu'il fut bâti par *Saïf-el-Dîn*, sultan d'Égypte. Du sommet, qui est très-élevé, l'on suit toute la chaîne des montagnes qui vient de Nâblous, côtoyant la plaine, et qui va se perdre dans le sud. Si l'on parcourt cette plaine jusqu'à *Gaze*, on rencontre d'espace en espace quelques villages mal bâtis en terre sèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvreté et de la misère. Ces maisons, vues de près, sont des huttes tantôt isolées, et tantôt rangées en forme de cellules, autour d'une cour fermée par un mur de terre. Les femmes y ont, comme partout, un logement séparé. Dans l'hiver, l'appartement habité est celui même des bestiaux ; seulement la partie où l'on se tient, est élevée de deux pieds au-dessus du sol des animaux. Ces paysans en retirent l'avantage d'être chaudement sans brûler de bois ; et cette économie est indispensable dans un pays qui en manque absolument. Quant au feu nécessaire pour cuire leurs alimens, ils le font avec de la fiente pétrie en forme de gâteaux, que l'on fait sécher au soleil, en les appliquant sur les murs de la hutte. L'été, ils ont un autre logement plus aéré, mais dont tous les meubles consis-

tent pareillement en une natte et un vase à boire. Les environs de ces villages sont ensemencés, dans la saison, de grains et de pastèques; tout le reste est désert et livré aux Arabes-Bedouins qui y font paître leurs troupeaux. A chaque pas l'on y rencontre des ruines de tours, de donjons, de châteaux avec des fossés; quelquefois on y trouve pour garnison un lieutenant de l'aga, avec deux ou trois Barbaresques qui n'ont que la chemise et le fusil; plus souvent ils sont abandonnés aux chacals, aux hiboux et aux scorpions.

Parmi les lieux habités, on peut distinguer le village de *Mesmîé*, à quatre lieues de *Ramlé*, sur la route de *Gaze;* il fournit beaucoup de cotons filés. A une petite lieue de là à l'orient est une colline isolée, appelée par cette raison *el-Tell;* c'est le chef-lieu de la tribu des *Ouahidié*, dont était chaik *Bakir*, que l'aga de Gaze assassina, il y a trois ans, à un repas où il l'avait invité. On trouve, sur cette hauteur, des débris considérables d'habitations, et des souterrains tels qu'en offrent les fortifications du moyen âge. Ce lieu a dû être recherché en tout temps, pour son escarpement et pour la source qui est à ses pieds.

Le ravin par lequel elle coule, est le même qui va se perdre près d'*Azqâlan.* A l'est, le terrain est rocailleux et cependant parsemé de sapins, d'oliviers et d'autres arbres. *Bait-djibrim, Bethagabris* dans l'antiquité, est un village habité qui n'en est éloigné que de trois petits quarts de lieue dans le sud. A sept heures de là, en tirant vers le sud-ouest, un autre village de Bedouins, appelé le *Hesi*, a, dans son voisinage, une colline factice et carrée, dont la hauteur passe soixante-dix pieds sur cent cinquante pas de large, et deux cents de long. Tout son talus a été pavé, et son sommet porte encore des traces d'une citadelle très-forte.

En se rapprochant de la mer, à trois lieues de Ramlé, sur la route de Gaze, est *Yabné,* qui dans l'antiquité fut *Iamnia.* Ce village n'a de remarquable qu'une hauteur factice, comme celle du *Hesi*, et un petit ruisseau, le seul de ces cantons qui ne tarisse pas en été. Son cours total n'est pas de plus d'une lieue et demie; avant de se perdre à la mer, il forme un marais appelé *Roubîn*, où des paysans avaient établi, il y a cinq ans, une culture de cannes à sucre qui promettait les plus grands succès; mais dès la seconde récolte, l'aga exi-

gea une contribution qui les a forcés de déserter.

Après *Yabné*, l'on rencontre successivement diverses ruines, dont la plus considérable est *Ezdoud*, l'ancienne *Azot*, célèbre en ce moment pour ses scorpions. Cette ville, puissante sous les Philistins, n'a plus rien qui atteste son ancienne activité. A trois lieues d'*Ezdoud* est le village d'*el-Majdal*, où l'on file les plus beaux cotons de la Palestine, qui cependant sont très-grossiers. Sur la droite est *Azqalân*, dont les ruines désertes s'éloignent de jour en jour de la mer, qui jadis les baignait. Toute cette côte s'ensable journellement, au point que la plupart des lieux qui ont été des ports dans l'antiquité, sont maintenant reculés de quatre ou cinq cents pas dans les terres. Gaze en est un exemple que l'on peut citer.

Gaze, que les Arabes appellent *Râzzé*, en grasseyant fortement l'*r*, est un composé de trois villages, dont l'un, sous le nom de *château*, est situé au milieu des deux autres sur une colline de médiocre élévation. Ce château, qui put être fort pour le temps où il fut construit, n'est maintenant qu'un amas de décombres. Le *seraï* de l'aga, qui en fait partie, est aussi ruiné que celui de *Ramlé*;

mais il a l'avantage d'une vaste perspective. De ses murs, la vue embrasse et la mer, qui en est séparée par une plage de sable d'un quart de lieue, et la campagne, dont les dattiers et l'aspect ras et nu à perte de vue, rappellent les paysages de l'Égypte : en effet, à cette hauteur, le sol et le climat perdent entièrement le caractère arabe. La chaleur, la sécheresse, le vent et les rosées y sont les mêmes que sur les bords du Nil; et les habitans ont plutôt le teint, la taille, les mœurs et l'accent des Égyptiens, que des Syriens.

La position de *Gaze*, en la rendant le moyen de communication de ces deux peuples, en a fait de tout temps une ville assez importante. Les ruines de marbre blanc que l'on y trouve encore quelquefois, prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe et de l'opulence : elle n'était pas indigne de ce choix. Le sol noirâtre de son territoire est très-fécond, et ses jardins, arrosés d'eaux vives, produisent même encore, sans aucun art, des grenades, des oranges, des dattes exquises, et des ognons de renoncules recherchés jusqu'à Constantinople. Mais elle a participé à la décadence générale; et, malgré son titre de capitale de la Palestine, elle n'est plus qu'un bourg sans dé-

fense, peuplé tout au plus de deux mille ames. L'industrie principale de ses habitans consiste à fabriquer des toiles de coton; et comme ils fournissent eux seuls les paysans et les Bedouins de tous ces cantons, ils peuvent employer jusqu'à cinq cents métiers. On y compte aussi deux ou trois fabriques de savon. Autrefois le commerce des cendres ou *qalis*, était un article considérable. Les Bedouins, à qui ces cendres ne coûtaient que la peine de brûler les plantes du désert, et de les apporter, les vendaient à bon marché; mais depuis que l'aga s'en est attribué le commerce exclusif, les Arabes, forcés de les lui vendre au prix qu'il veut, n'ont plus mis le même empressement à les recueillir; et les habitans, contraints de les lui payer à sa taxe, ont négligé de faire des savons : cependant ces cendres méritent d'être recherchées pour l'abondance de leur soude.

Une branche plus avantageuse au peuple de Gaze, est le passage des caravanes qui vont et viennent d'Égypte en Syrie. Les provisions qu'elles sont forcées de prendre pour les neuf à dix journées du désert, procurent aux farines, aux huiles, aux dattes et autres denrées, un débouché profitable à tous les habitans. Ils

ont encore quelquefois des relations avec *Suez*, lors de l'arrivée ou du départ de la flotte de Djedda, et ils peuvent s'y rendre en trois marches forcées. Ils font aussi, chaque année, une grosse caravane qui va à la rencontre des pèlerins de la Mekke, et leur porte le convoi ou *djerdé* de Palestine, avec des rafraîchissemens. Le lieu de jonction est *Màân*, à quatre journées au sud-sud-est de Gaze, et à une journée au nord de l'*Aqâbé*, sur la route de Damas. Enfin, ils achètent les pillages des Bedouins; et cet article serait un Pérou, si les cas en étaient plus fréquens. On ne saurait apprécier ce que leur valut celui de 1757. Les deux tiers de plus de vingt mille charges dont était composé le *Hadji*, vinrent à Gaze. Les Bedouins, ignorans et affamés, qui ne connaissent aux plus belles étoffes que le mérite de couvrir, donnaient les châles de cachemire, les toiles, les mousselines de l'Inde, les sirsakas, les cafés, les perses et les gommes pour quelques piastres. On rapporte un trait qui fera juger de l'ignorance et de la simplicité de ces habitans des déserts. Un Bedouin d'Anazé ayant trouvé dans son butin plusieurs sachets de perles fines, les prit pour du *doura*, et les fit bouillir pour les manger : voyant

qu'elles ne cuisaient point, il allait les jeter, lorsqu'un Gazéen les lui acheta en échange d'un bonnet rouge de *Fâz*. Une aubaine semblable se renouvela en 1779, par le pillage que les Arabes de *Tor* firent de cette caravane dont M. de Saint-Germain faisait partie. Récemment, en 1784, la caravane des Barbaresques, composée de plus de trois mille charges, a été pareillement dépouillée; et le café que les Bedouins en apportèrent devint si abondant en Palestine, qu'il diminua tout à coup de la moitié de son prix; il eût encore baissé, si l'aga n'en eût prohibé l'achat, pour forcer les Bedouins de le lui apporter tout entier: ce monopole lui valut, lors de l'affaire de 1779, plus de 80,000 piastres. Année commune, en le joignant aux avanies, au miri, aux douanes, aux douze cents charges qu'il vole sur les trois mille du convoi de la Mekke, il se fait un revenu qui double les 180 bourses du prix de sa ferme.

Au delà de Gaze, ce n'est plus que déserts. Cependant il ne faut pas croire, à raison de ce nom, que la terre devienne subitement inhabitée; l'on continue encore une journée le long de la mer, de trouver quelques cultures et quelques villages. Tel est encore *Kân-Younès*, es-

pèce de château où les Mamlouks tiennent douze hommes de garnison. Tel est encore *el-Arich*, dernier endroit où l'on trouve de l'eau potable, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à *Saléhié* en Égypte. *El-Arich* est à trois quarts de lieue de la mer, dans un sol noyé de sables, comme l'est toute cette côte. En rentrant à l'orient dans le désert, l'on rencontre d'autres bandes de terres cultivables jusque sur la route de la Mekke. Ce sont des vallées où les eaux de l'hiver et de quelques puits engagent quelques paysans à s'établir, et à cultiver des palmiers et du *doura* sous la protection, ou plutôt sous les rapines des Arabes. Ces paysans séparés du reste de la terre, sont des demi-sauvages plus ignorans, plus grossiers et plus misérables que les Bedouins mêmes : liés au sol qu'ils cultivent, ils vivent dans les alarmes perpétuelles de perdre les fruits de leurs travaux. A peine ont-ils fait une récolte, qu'ils se hâtent de l'enfouir dans des lieux cachés : eux-mêmes se retirent parmi les rochers qui bordent le sud de la mer Morte. Ce pays n'a été visité par aucun voyageur; cependant il mériterait de l'être; car, d'après ce que j'ai ouï dire aux Arabes de *Bakir*, et aux gens de *Gaze* qui vont à *Màân* et à *Karak* sur la route

des pèlerins, il y a au sud-est du lac Asphaltite, dans un espace de trois journées, plus de trente villes ruinées, absolument désertes. Plusieurs d'entre elles ont de grands édifices avec des colonnes, qui ont pu être des temples anciens, ou tout au moins des églises grecques. Les Arabes s'en servent quelquefois pour parquer leurs troupeaux ; mais le plus souvent ils les évitent, à cause des énormes scorpions qui y abondent. L'on ne doit pas s'étonner de ces traces de population, si l'on se rappelle que ce fut là le pays de ces *Nabathéens* qui furent les puissans des Arabes; et des Iduméens qui, dans le dernier siècle de Jérusalem, étaient presque aussi nombreux que les Juifs : témoin le trait cité par *Josèphe,* qui dit qu'au bruit de la marche de Titus contre Jérusalem, il s'assembla tout d'un coup trente mille Iduméens qui se jetèrent dans la ville pour la défendre. Il paraît qu'outre un assez bon gouvernement, ces cantons eurent encore pour mobile d'activité et de population, une branche considérable du commerce de l'Arabie et de l'Inde. On sait que dès le temps de Salomon, les villes d'*Atsioum-Gâber* et d'*Aïlah* en étaient deux entrepôts très-fréquentés : ces villes étaient situées sur le golfe de la mer

Rouge adjacent, où l'on trouve encore la seconde, avec son nom, et peut-être la première dans *el-Aqabé* ou *la fin* (de la mer). Ces deux lieux sont aux mains des Bedouins qui, n'ayant ni marine, ni commerce, ne les habitent point. Mais les pèlerins du Kaire qui y passent, rapportent qu'il y a à *el-Aqabé* un mauvais fort avec une garde turke, et de bonne eau, infiniment précieuse dans ce canton. Les Iduméens, à qui les Juifs n'enlevèrent ces ports que par époques passagères, dûrent en tirer de grands moyens de population et de richesse. Il paraît même qu'ils rivalisèrent avec les Tyriens qui possédaient en ces cantons une ville sans nom, sur la côte de l'*Hedjaz*, dans le désert de *Tih*, et la ville de *Faran*, et sans doute *el-Tor*, qui lui servait de port. De là, les caravanes pouvaient se rendre en Palestine et en Judée dans l'espace de huit à dix jours; cette route, plus longue que celle de Suez au Kaire, l'est infiniment moins que celle d'Alep à Basra, qui en dure trente-cinq et quarante; et peut-être, dans l'état actuel, serait-elle préférable, si la voie de l'Égypte restait absolument fermée. Il ne s'agirait que de traiter avec les Arabes, auprès de qui les conventions seraient infiniment plus sûres qu'avec les Mamlouks.

Le désert de *Tih* dont je viens de parler, est ce même désert où Moïse conduisit et retint les Hébreux pendant une génération, pour les y dresser à l'art de la guerre, et faire un peuple de conquérans, d'un peuple de pasteurs. Le nom de *el-Tih* paraît relatif à cet événement, car il signifie le pays *où l'on erre;* mais l'on aurait tort de croire qu'il se soit conservé par tradition, puisque ses habitans actuels sont étrangers, et que dans toutes ces contrées, l'on a bien de la peine à se ressouvenir de son grand-père; ce n'est qu'à raison de la lecture des livres hébreux et du Qôran, que le nom d'*el-Tih* a pris cours chez les Arabes. Ils emploient aussi celui de *Barr-el-tour Sina*, qui signifie *pays du mont Sinaï.*

Ce désert, qui borne la Syrie au midi, s'étend en forme de presqu'île entre les deux golfes de la mer Rouge; celui de *Suez* à l'ouest, et celui d'*el-Aqabe* à l'est. Sa largeur commune est de trente lieues sur soixante-dix de longueur; ce grand espace est presque tout occupé par des montagnes arides qui, du côté du nord, se joignent à celles de la Syrie, et sont comme elles de roche calcaire. Mais en s'avançant au midi, elles deviennent graniteuses, au point que le *Sinaï* et l'*Horeb* ne sont que d'é-

normes pics de cette pierre. C'est à ce titre que les anciens appelèrent cette contrée *Arabie pierreuse*. La terre y est en général un gravier aride ; il n'y croît que des acacias épineux, des tamariscs, des sapins, et quelques arbustes clair-semés et tortueux. Les sources y sont très-rares ; et le peu qu'il y en a est tantôt sulfureux et *thermal*, comme à *Hammâm-Farâoun*, tantôt saumâtre et dégoûtant, comme à *El-naba* en face de *Suez ;* cette qualité saline règne dans tout le pays, et il y a des mines de sel *gemme* dans la partie du nord. Cependant en quelques vallées, le sol plus doux, parce qu'il est formé de la dépouille des rocs, devient après les pluies d'hiver cultivable et presque fécond. Telle est la vallée de *Djirandel*, où il se trouve jusqu'à des bocages; telle encore la vallée de *Faran*, où les Bedouins rapportent qu'il y a des ruines qui ne peuvent être que celles de l'ancienne ville de ce nom. Autrefois l'on put tirer parti de toutes les ressources de ce terrain; (*a*) mais aujourd'hui, livré à la nature, ou plutôt à la barbarie, il ne produit

(*a*) Niebuhr a découvert, sur une montagne, des tombeaux avec des hiéroglyphes, qui feraient croire que les Égyptiens ont eu des établissemens dans ces contrées.

que des herbes sauvages. c'est avec ce faible moyen que ce désert fait subsister trois tribus de Bedouins, qui peuvent former cinq à six mille ames répandues sur sa surface; on leur donne le nom général de *Taouâra*, ou Arabes de *Tôr*, parce que ce lieu est le plus connu et le plus fréquenté de leur pays. Il est situé sur la côte orientale du bras de *Suez*, dans un local sablonneux et bas comme toute cette plage. Son mérite est d'avoir une assez bonne rade et de l'eau potable; et les Arabes y en apportent du *Sinaï*, qui est réellement bonne. C'est là que les vaisseaux de Suez s'en approvisionnent en allant à Djedda; du reste l'on n'y trouve que quelques palmiers, des ruines d'un mauvais fort sans gardes, un petit couvent de Grecs, et quelques huttes de pauvres Arabes qui vivent de poisson, et s'engagent pour matelots. Il y a encore au midi deux petits hameaux de Grecs, aussi dénués et aussi misérables. Quant à la subsistance des trois tribus, elles la tirent de leurs chèvres, de leurs chameaux, de quelques gommes d'acacia qu'achète l'Égypte, des vols et des pillages sur les routes de *Suez*, *Gaze* et de la Mekke. Pour leurs courses, ces Arabes n'ont pas de jumens comme les autres, ou du moins ils n'en peu-

vent nourrir que très-peu; ils y suppléent par une espèce de chameau que l'on appelle *hedjîne*. Cet animal a toute la forme du chameau vulgaire; mais il en diffère en ce qu'il est infiniment plus svelte dans ses membres, et plus rapide dans ses mouvemens. Le chameau vulgaire ne marche jamais qu'au pas, et il se balance si lentement, qu'à peine fait-il dix-huit cents toises à l'heure; le *hedjîne*, au contraire, prend à volonté un trot qui, à raison de la grandeur de ses pas, devient rapide au point de parcourir deux lieues à l'heure. Le grand mérite de cet animal est de pouvoir soutenir une marche de trente à quarante heures de suite, presque sans se reposer, sans manger et sans boire. L'on s'en sert pour envoyer des courriers, et pour faire de longues fuites. Si l'on a une fois pris une avance de quatre heures, la meilleure jument arabe ne peut jamais le rejoindre; mais il faut être habitué aux mouvemens de cet animal; ses secousses écorchent et disloquent en peu de temps le meilleur cavalier, malgré les coussins dont on garnit le bât. Tout ce que l'on dit de la vitesse du dromadaire, doit s'appliquer à cet animal. Cependant il n'a qu'une bosse; et je ne me rappelle pas sur vingt-cinq à trente mille cha-

meaux que j'ai pu voir en Syrie et en Égypte, en avoir vu un seul à deux bosses.

Un dernier article plus important des revenus des Bedouins de *Tôr*, est le pèlerinage des Grecs au couvent du mont *Sinaï*. Les schismatiques ont tant de dévotion aux reliques de sainte Catherine qu'ils disent y être, qu'ils doutent de leur salut s'ils ne les ont pas visitées au moins une fois dans leur vie. Ils y viennent jusque de la Morée et de Constantinople. Le rendez-vous est le Kaire, où les moines du mont *Sinaï* ont des correspondans qui traitent des escortes avec les Arabes. Le prix ordinaire est de 28 *pataques* par tête, c'est-à-dire, de 147 livres, sans les vivres. Arrivés au couvent, ces Grecs font leurs dévotions, visitent l'église, baisent les reliques et les images, montent à genoux plus de cent marches de la montagne de Moïse, et finissent par donner une offrande qui n'est point taxée, mais qui est rarement de moins de cinquante pataques. (*a*)

(*a*) C'est à ces pèlerins que l'on doit attribuer des inscriptions et des figures grossières, d'ânes, de chameaux, etc., gravées sur des rochers qui, par cette raison sont nommés *Djebel Mokatteb*, ou *Montagne Écrite*. Montaigu, qui avait beaucoup voyagé dans

A ces visites près, qui n'ont lieu qu'une fois l'année, ce couvent est le séjour le plus isolé et le plus sauvage de la nature. Le paysage des environs n'est qu'un entassement de rocs hérissés et nus. Le Sinaï, au pied duquel il est assis, est un pic de granit qui semble près de l'écraser. La maison est une espèce de prison carrée, dont les hautes murailles n'ont qu'une seule fenêtre; cette fenêtre quoique très-élevée, sert aussi de porte; c'est-à-dire que pour entrer dans le couvent, l'on s'assied dans un panier que les moines laissent pendre de cette fenêtre, et qu'ils hissent avec des cordes. Cette précaution est fondée sur la crainte des Arabes, qui pourraient forcer le couvent si l'on entrait par la porte : ce n'est que lors de la visite de l'évêque que l'on en ouvre une qui, hors cette occasion, est condamnée. Cette visite doit avoir lieu tous les deux ou trois ans; mais comme elle entraîne une forte contribution aux Arabes, les moines l'éludent autant qu'ils peuvent. Ils ne se dispensent pas si aisément de payer chaque jour un nombre de rations; et les querelles qui

ces cantons, et qui avait examiné ces inscriptions avec soin, en porta ce jugement; et Gébelin a bien perdu sa peine, en y cherchant des mystères profonds.

arrivent à ce sujet, leur attirent souvent des pierres et même des coups de fusil de la part des Bedouins mécontens. Jamais ils ne sortent dans la campagne; seulement à force de travail, ils sont parvenus à se faire sur les rocs un jardin de terre rapportée, qui leur sert de promenade; ils y cultivent des fruits excellens, tels que des raisins, des figues, et surtout des poires dont ils font des présens très-recherchés au Kaire, où il n'y en a point. Leur vie domestique est la même que celle des Grecs et des Maronites du Liban, c'est-à-dire qu'elle est tout entière occupée à des travaux d'utilité ou à des pratiques de dévotion. Mais les moines du Liban ont l'avantage précieux d'une liberté extérieure et d'une sécurité que n'ont pas ceux du *Sinaï*. Du reste, cette vie prisonnière et dénuée de jouissance est celle de tous les moines des pays turks. Ainsi vivent les Grecs de *Mar-Siméon*, au nord d'Alep, de *Mar-Sâba*, sur la mer Morte; ainsi vivent les Coptes des couvens du désert de Saint-Makaire et de celui de Saint-Antoine. Partout, ces couvens sont des prisons, sans autre jour extérieur que la fenêtre par où ils reçoivent leurs vivres; partout, ces couvens sont placés dans des lieux affreux dénués de tout, où l'on ne rencon-

tre que rocs et rocailles, sans herbe et sans mousse; et cependant ils sont peuplés. Il y a cinquante moines au Sinaï, vingt-cinq à *Mar-Sâba*, plus de trois cents dans les deux déserts d'Égypte. J'en recherchais un jour la raison; et conversant avec un des supérieurs de *Mar-Hanna*, je lui demandais ce qui pouvait engager à cette vie vraiment misérable. « Hé quoi, me » dit-il, n'es-tu pas chrétien? n'est-ce pas par » cette route que l'on va au ciel ?.... Mais, » répondis-je, l'on peut aussi faire son salut » dans le monde; et entre nous, père, je ne » vois pas que les religieux, encore qu'ils » soient pieux, aient cette ancienne ferveur » qui tenait toute la vie les yeux fixés sur » l'heure de la mort. Il est vrai, me dit-il, » nous n'avons plus l'austérité des anciens » anachorètes, et c'est un peu la raison qui » peuple nos couvens. Toi qui viens de pays » où l'on vit dans la sécurité et l'abondance, » tu peux regarder notre vie comme une pri- » vation, et notre retraite du monde comme » un sacrifice. Mais, dans l'état de ce pays, » peut-être n'en est-il pas ainsi. Que faire ? » être marchand? On a les soucis du négoce, » de la famille, du ménage. L'on travaille » trente ans dans la peine, et un jour l'aga,

» le pacha, le qâdi vous envoient prendre ; on » vous intente un procès sans motif, on aposte » des témoins qui vous accusent ; l'on vous » bâtonne, l'on vous dépouille, et vous voilà » au monde nu comme le premier jour. Pour » le paysan, c'est encore pis ; l'aga le vexe, le » soldat le pille, l'Arabe le vole. Être soldat ? » le métier est rude, et la fin n'en est pas sûre. » Il est peut-être dur de se renfermer dans un » couvent ; mais l'on y vit en paix ; et quoique » habituellement privé, peut-être l'est-on encore » moins que dans le monde. Vois la condition » de nos paysans et vois la nôtre. Nous avons » tout ce qu'ils ont, et même ce qu'ils n'ont » pas ; nous sommes mieux vêtus, mieux nour- » ris ; nous buvons du vin et du café. Et que » sont nos religieux, sinon les enfans des » paysans ? Tu parles des Coptes de Saint-Ma- » kaire et de Saint-Antoine ! sois persuadé que » leur condition vaut encore mieux que celle » des Bedouins et des *Fellahs* qui les environ- » nent. »

J'avoue que je fus étonné de tant de franchise et de tant de justesse ; mais je ne sentis que mieux que le cœur humain se retrouve partout avec les mêmes mobiles. Partout c'est le désir du bien-être, soit en espoir, soit en

jouissance actuelle ; et le parti qui le détermine, est toujours celui où il y a le plus à gagner. Il y a d'ailleurs bien des réflexions à faire sur le discours de ce religieux : il pourrait indiquer jusqu'à quel point l'esprit cénobitique est lié à l'état du gouvernement ; de quels faits il peut dériver ; en quelles circonstances il doit naître, régner, décliner, etc. Mais je dois terminer ce tableau géographique de la Syrie, et résumer en peu de mots ce que j'ai dit de ses revenus et de ses forces, afin que le lecteur se fasse une idée complète de son état politique.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ DE LA SYRIE.

L'on peut considérer la *Syrie* comme un pays composé de trois longues bandes de terrain de qualités diverses : l'une, régnant le long de la Méditerranée, est une vallée chaude, humide, d'une salubrité équivoque, mais d'une grande fertilité ; l'autre, frontière de

celle-ci, est un sol montueux et rude, mais jouissant d'une température plus mâle et plus salubre; enfin, la troisième, formant le revers des montagnes à l'orient, réunit la sécheresse de celle-ci à la chaleur de celle-là. Nous avons vu comment, par une heureuse combinaison des propriétés du climat et du sol, cette province rassemble sous un ciel borné les avantages de plusieurs zones; en sorte que la nature semble l'avoir préparée à être l'une des plus agréables habitations du continent. Cependant l'on peut lui reprocher, comme à la plupart des pays chauds, de manquer de cette verdure fraîche et animée qui fait l'ornement presque éternel de nos contrées; l'on n'y voit point ces rians tapis d'herbes et de fleurs qu'étalent nos prairies de Normandie et de Flandre; ni ces massifs de beaux arbres, qui donnent tant de vie et de richesses aux paysages de la Bourgogne et de la Bretagne. Ainsi qu'en Provence, la terre en Syrie a presque toujours un aspect poudreux qui n'est égayé qu'en quelques endroits par les sapins, les mûriers et les vignes. Peut-être ce défaut est-il moins celui de la nature que celui de l'art; peut-être, si la main de l'homme n'eût pas ravagé ces campagnes, seraient-elles ombragées de forêts; il est du

moins certain, et c'est l'avantage des pays chauds sur les pays froids, que dans les premiers, partout où il y a de l'eau, l'on peut entretenir la végétation dans un travail perpétuel, et faire succéder, sans repos, des fruits aux fleurs, et des fleurs aux fruits. Dans les zones tempérées, la nature, engourdie pendant plusieurs mois, perd dans un sommeil stérile le tiers et même la moitié de l'année. Le terrain qui a produit du grain, n'a plus le temps, avant le déclin des chaleurs, de rendre des légumes : l'on ne peut espérer une seconde récolte, et le laboureur se voit long-temps condamné à un repos dévorant. La Syrie, ainsi que nous l'avons vu, est préservée de ces inconvéniens; si donc il arrive que ses produits ne répondent pas à ses moyens, c'est moins à son état physique qu'à son régime politique, qu'il en faut rapporter la cause. Pour fixer nos idées à cet égard, résumons en peu de mots ce que nous avons exposé en détail des revenus, des forces et de la population de cette province.

D'après l'état des contributions de chaque pachalic, il paraît que la somme annuelle que la Syrie verse au *kazné* ou *trésor* du sultan, se monte à 2,345 bourses, savoir :

Pour Alep, ...	800 bourses.
Pour Tripoli, ...	750
Pour Damas, ...	45
Pour Acre, ...	750
Et pour la Palestine, ...	0
Total.	2,345 bourses,

qui font 2,931,250 livres de notre monnaie.

A cette somme il faut joindre, 1° le casuel des successions des pachas et des particuliers, que l'on peut supposer de 1,000 bourses par an; 2° la capitation des chrétiens, appelée *Karadj*, qui forme presque partout une régie distincte, et comptable directement au *kazné*. Cette capitation n'a point lieu pour les pays sous-affermés, tels que ceux des Maronites et des Druzes, mais seulement pour les *rày̧âs* ou *sujets* immédiats. Les billets sont de trois, de cinq et onze piastres par tête. Il est difficile d'en apprécier le produit total; mais en admettant cent cinquante mille contribuables au terme moyen de six piastres, l'on a une somme de 2,250,000 livres; et l'on doit se rapprocher beaucoup de la vérité, en portant à sept millions et demi la totalité du revenu que le sultan tire de la Syrie : ci total, 7,500,000 livres.

Que si l'on évalue ce que le pays rapporte aux fermiers mêmes, l'on aura,

Pour Alep, ...	2,000 bourses.
Pour Tripoli, ...	2,000
Pour Damas, ...	10,000
Pour Acre, ...	10,000
Pour la Palestine, ...	600
Total. . . .	24,600 bourses,

qui font 30,750,000 livres. L'on doit regarder cette somme comme le terme le plus faible du produit de la Syrie, attendu que les bénéfices des sous-fermes, telles que le pays des Druzes, celui des Maronites, celui des *Ansârié*, etc., n'y sont pas compris.

L'état militaire n'a pas, à beaucoup près, la proportion qu'un tel revenu supposerait en Europe; toutes les troupes des pachas réunies, ne peuvent se porter à plus de 5,700 hommes, tant cavaliers que piétons, savoir :

	CAVALIERS.	BARBARESQUES.
Pour Alep, . . .	600	. . . . . et 500
Pour Tripoli, . .	500	 200
Pour Acre, ...	1,000	 900
Pour Damas, . . .	1,000	 600
Pour la Palestine, .	300	 100
Total.	3,400	Total. 2,300

Les forces habituelles se réduisent donc à 3,400 cavaliers et 2,300 Barbaresques. Il est vrai que dans les cas extraordinaires, la milice des janissaires vient s'y joindre, et que les pachas appellent de toutes parts des vagabonds volontaires; ce qui forme ces armées subites que nous avons vues paraître dans les guerres de Dâher et d'Ali-bek; mais ce que j'ai exposé de la tactique de ces armées, et de la discipline de ces troupes, doit faire juger que la Syrie est un pays encore plus mal gardé que l'Égypte. Il faut cependant louer dans les soldats turks deux qualités précieuses; une frugalité capable de les faire vivre dans le pays le plus ruiné, et une santé qui résiste aux plus grandes fatigues. Elle est le fruit de la vie dure qu'ils mènent sans relâche : toujours en campagne, couchant sur la terre et dormant en plein air, ils n'éprouvent point cette alternative de la mollesse des villes et de la fatigue des camps, qui, chez les peuples policés, est si funeste aux militaires. Du reste la Syrie et l'Égypte, comparées relativement à la guerre, diffèrent presque en tout point. Attaquée par un ennemi étranger, l'Égypte se défend sur terre par ses déserts, et sur mer par sa plage dangereuse. La Syrie, au contrai-

re, ouverte sur le continent par le Diarbekr, l'est encore sur la Méditerranée par une côte accessible dans toute sa longueur. Il est facile de descendre en Syrie; il est difficile d'aborder en Égypte : l'Égypte abordée, est conquise, la Syrie peut résister : l'Égypte conquise, est pénible à garder, facile à perdre; la Syrie, impossible à perdre et facile à garder. Il faut moins d'art encore pour conquérir l'une que pour conserver l'autre. La raison en est que l'Égypte étant un pays de plaine, la guerre y marche rapidement; tout mouvement mène à une bataille, et toute bataille y devient décisive; la Syrie, au contraire, étant un pays de montagnes, la guerre ne s'y peut faire que par actions de poste, et nulle perte n'y est sans ressource.

L'article de la population, qui reste à déterminer, est bien plus épineux que les deux précédens. L'on ne peut se conduire dans son calcul que par des analogies, qui ne sont pas à l'abri de l'erreur. Les plus probables se tirent de deux termes extrêmes assez bien connus : l'un, qui est le plus fort, est celui des Maronites et des Druzes; il donne neuf cents ames par lieue carrée, et il peut s'appliquer aux pays de *Nâblous*, de *Hasbéya*, d'*Adja*-

loun, au territoire de Damas, et quelques autres lieux. L'autre, qui est le plus faible, est celui d'Alep, qui donne trois cent quatre-vingts à quatre cents habitans par lieue carrée, et il convient à la majeure partie de la Syrie. En combinant ces deux termes par un détail d'applications trop longues à déduire, il m'a paru que la population totale de la Syrie pouvait s'évaluer à 2,305,000, savoir :

Pour le pachalic d'Alep, ...	320,000
Pour celui de Tripoli, non compris le Kesraouân, ...	200,000
Pour le Kesraouân, ...	115,000
Pour le pays des Druzes, ...	120,000
Pour le pachalic d'Acre, ...	300,000
Pour la Palestine, ...	50,000
Pour le pachalic de Damas, . . .	1,200,000
TOTAL.	2,305,000

Supposons deux millions et demi; la consistance de la Syrie étant d'environ cinq mille deux cent cinquante lieues carrées, à raison de cent cinquante de longueur sur trente-cinq de large, il en résulte un terme général de quatre cent soixante-seize ames par lieue carrée. On a droit de s'étonner d'un rapport si

faible dans un pays aussi excellent ; mais l'on s'étonnera davantage, si l'on compare à cet état la population des temps anciens. *Les seuls territoires de Yamnia et de Yoppé* en Palestine, dit le géographe philosophe Strabon, furent jadis si peuplés, qu'ils pouvaient entre eux armer quarante mille hommes. A peine aujourd'hui en fourniraient-ils trois mille. D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au temps de Titus, cette contrée devait contenir quatre millions d'ames; et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille. Si l'on remonte aux siècles antérieurs, on trouve la même affluence chez les Philistins, chez les Phéniciens, et dans les royaumes de Samarie et de Damas. Il est vrai que quelques écrivains raisonnant sur des comparaisons tirées de l'Europe, ont révoqué ces faits en doute ; et réellement plusieurs sont susceptibles de critique ; mais les comparaisons établies ne sont pas moins vicieuses, 1° en ce que les terres d'Asie en général sont plus fécondes que celles d'Europe ; 2° en ce qu'une partie de ces terres est capable d'être cultivée, et se cultive en effet sans repos et sans engrais ; 3° en ce que les Orientaux consomment moitié moins pour leur subsistance que la plu-

part des Occidentaux. De ces diverses raisons combinées, il résulte que dans ces contrées, un terrain d'une moindre étendue peut contenir une population double et triple. On se récrie sur des armées de deux et trois cent mille hommes, fournies par des états qui en Europe n'en comporteraient pas vingt ou trente mille; mais l'on ne fait pas attention que les constitutions des anciens peuples différaient absolument des nôtres; que ces peuples étaient purement agricoles; qu'il y avait moins d'inégalité, moins d'oisiveté que parmi nous; que tout cultivateur était soldat; qu'en guerre l'armée était souvent la nation entière; qu'en un mot c'était l'état présent des Maronites et des Druzes. Ce n'est pas que je voulusse soutenir ces populations subites, qui d'un seul homme font sortir en peu de générations des peuples nombreux et puissans. Il est dans ces récits beaucoup d'équivoques de mots et d'erreurs de copistes; mais en n'admettant que l'état conforme à l'expérience et à la nature, rien ne prouve contre les grandes populations d'une certaine antiquité : sans parler du témoignage positif de l'histoire, il est une foule de monumens qui déposent en leur faveur. Telles sont les ruines innombrables semées dans des

plaines et même dans des montagnes aujourd'hui désertes. On trouve aux lieux écartés du Carmel, des vignes et des oliviers sauvages qui n'y ont été portés que par la main des hommes; et dans le Liban des Druzes et des Maronites, les rochers abandonnés aux sapins et aux broussailles, offrent en mille endroits des terrasses qui attestent une ancienne culture, et par conséquent une population encore plus forte que de nos jours.

Il ne me reste qu'à rassembler les faits généraux épars dans cet ouvrage, et ceux que je puis avoir omis, pour former un tableau complet de l'état politique, civil et moral des habitans de la Syrie.

CHAPITRE VIII.

GOUVERNEMENT DES TURKS EN SYRIE.

Le lecteur a déjà pu juger, par divers traits qui se sont présentés, que le gouvernement des Turks en Syrie est un pur despotisme militaire, c'est-à-dire, que la foule des habi-

tans y est soumise aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui disposent de tout selon leur intérêt et leur gré. Pour mieux concevoir dans quel esprit cette faction gouverne, il suffit de se représenter à quel titre elle prétend posséder.

Lorsque les Ottomans, sous la conduite du sultan *Sélim*, enlevèrent la Syrie aux Mamlouks, ils ne la regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu, comme un bien acquis par le droit des armes et de la guerre. Or, dans ce droit, chez les peuples barbares, le vaincu est entièrement à la discrétion du vainqueur; il devient son esclave; sa vie, ses biens lui appartiennent : le vainqueur est un maître qui peut disposer de tout, qui ne doit rien, et qui fait grace de tout ce qu'il laisse. Tel fut le droit des Romains, des Grecs, et de toutes ces sociétés de brigands que l'on a décorés du nom de conquérans. Tel, de tout temps, fut celui des Tartares, dont les Turks tirent leur origine. C'est sur ces principes que fut formé même leur premier état social. Dans les plaines de la Tartarie, les hordes divisées d'intérêt, n'étaient que des troupes de brigands armés pour attaquer ou pour se défendre, pour piller à titre

de butin, tous les objets de leur avidité. Déjà tous les élémens de l'état présent étaient formés : sans cesse errans et campés, les pasteurs étaient des soldats; la horde était une armée : or, dans une armée, les lois ne sont que les ordres des chefs ; ces ordres absolus ne souffrent pas de délai ; ils doivent être unanimes, partir d'une même volonté, d'une seule tête : de là, une autorité suprême dans celui qui commande; de là une soumission passive dans celui qui obéit. Mais comme dans la transmission de ces ordres, l'instrument devient agent à son tour, il en résulte un esprit impérieux et servile, qui est précisément celui qu'ont porté avec eux les Turks conquérans. Fier, après la victoire, d'être un des membres du peuple vainqueur, le dernier des Ottomans regardait le premier des vaincus avec l'orgueil d'un maître; cet esprit croissant de grade en grade, que l'on juge de la distance qu'a dû voir le chef suprême, de lui à la foule des esclaves. Le sentiment qu'il en a conçu ne peut mieux se peindre que par la formule des titres que se donnent les *sultans* dans les actes publics. « Moi, disent-ils dans les traités » avec les rois de France, moi qui suis par les » grâces infinies du grand, juste et tout-puis-

» sant Créateur, et l'abondance des miracles
» du chef de ses prophètes, empereur des puis-
» sans empereurs, refuge des souverains, dis-
» tributeur des couronnes aux rois de la ter-
» re, serviteur des deux très-sacrées villes (la
» Mekke et Médine), gouverneur de la sainte
» cité de Jérusalem, maître de l'Europe, de
» l'Asie et de l'Afrique, conquises avec notre
» épée victorieuse et notre épouvantable lance,
» seigneur des deux mers (Blanche et Noire),
» de Damas, odeur du paradis, de Bagdad,
» siége des kalifes, des forteresses de Belle-
» grad, d'Agria, et d'une multitude de pays,
» d'îles, de détroits, de peuples, de généra-
» tions et de tant d'armées victorieuses qui
» reposent auprès de notre Porte sublime;
» moi enfin qui suis l'*ombre de Dieu* sur la
» terre, etc. »

Du faîte de tant de grandeurs, quel regard un sultan abaissera-t-il vers le reste des humains? Que lui paraîtra cette terre qu'il possède, qu'il distribue, sinon un domaine dont il est l'absolu maître? Que lui paraîtront ces peuples qu'il a conquis, sinon des esclaves dévoués à le servir? Que lui paraîtront ces soldats qu'il commande, sinon des valets avec lesquels il maintient ses esclaves dans l'obéis-

sance? Et telle est réellement la définition du gouvernement turk. L'on peut comparer l'empire à une *habitation* de nos îles à sucre, où une foule d'esclaves travaillent pour le luxe d'un grand propriétaire, sous l'inspection de quelques serviteurs qui en profitent. Il n'y a d'autre différence, sinon que le domaine du sultan étant trop vaste pour une seule régie, il a fallu le deviser en *sous-habitations*, avec des *sous-régies* sur le plan de la premiere. Telles sont les provinces sous le gouvernement des pachas. Ces provinces se trouvant encore trop vastes, les pachas y ont pratiqué d'autres divisions; et de là cette hiérarchie de *préposés* qui, de grade en grade, atteignent aux derniers détails. Dans cette série d'emplois, l'objet de la commission étant toujours le même, les moyens d'exécution ne changent pas de nature. Ainsi le pouvoir étant, dans le premier moteur, absolu et arbitraire, il se transmet arbitraire et absolu à tous ses agens. Chacun d'eux est l'image de son commettant. C'est toujours le sultan qui commande sous les noms divers de *pacha*, de *motsallam*, de *quâïemmaqam*, *d'aga*; et il n'y a pas jusqu'au *délibache* qui ne le représente. Il faut entendre avec quel orgueil le dernier de ces soldats donnant des ordres

dans un village, prononce : C'est *la volonté du sultan; c'est le bon plaisir du sultan.* La raison de cet orgueil est simple : c'est que, devenant porteur de la parole, et ministre de l'ordre du sultan, il devient le sultan même. Que l'on juge des effets d'un tel régime, quand l'expérience de tous les temps a prouvé que la modération est la plus difficile des vertus; quand, dans les hommes même qui en sont les apôtres, elle n'est souvent qu'en théorie; que l'on juge des abus d'un pouvoir illimité dans des grands qui ne connaissent ni la souffrance ni la pitié, dans des parvenus avides de jouir, fiers de commander, et dans des subalternes avides de parvenir : que l'on juge si des écrivains spéculatifs ont eu raison d'avancer que le despotisme en Turkie n'est pas un si grand mal que l'on pense, parce que, résidant dans la personne du souverain, il ne doit peser que sur les grands qui l'entourent! Sans doute, comme disent les Turks, *le sabre du sultan ne descend pas jusqu'à la poussière;* mais ce sabre, il le dépose dans les mains de son vizir, qui le remet au pacha, d'où il passe au *motsallam*, à l'*aga* et jusqu'au dernier *délibache;* en sorte qu'il se trouve à la portée de tout le monde, et frappe jusqu'aux

plus viles têtes. Ce qui fait l'erreur de ces raisonnemens, est l'état du peuple de Constantinople, pour qui le sultan se donne des soins qu'en effet on ne prend pas ailleurs; mais ces soins qu'il rend à sa sûreté personnelle, n'existent pas pour le reste de l'empire : l'on peut dire même qu'ils ont de fâcheux effets; car si Constantinople manque de vivres, l'on affame dix provinces pour lui en fournir. Cependant, est-ce par la capitale que l'empire existe, ou par les provinces? C'est donc dans les provinces qu'il faut étudier l'action du despotisme; et en Turkie, comme partout ailleurs, cette étude convainc que le pouvoir arbitraire dans le souverain, est funeste à l'état, parce que du souverain il se transmet nécessairement à ses préposés, et que dans cette transmission il devient d'autant plus abusif qu'il descend davantage; puisqu'il est vrai que le plus dur des tyrans est l'esclave qui devient maître. Examinons les abus de ce régime dans la Syrie.

En chaque gouvernement, le pacha étant l'image du sultan, il est comme lui despote absolu; il réunit tous les pouvoirs en sa personne : il est chef et du militaire, et des finances, et de la police, et de la justice criminelle. Il a droit de vie et de mort; il peut faire

à son gré la paix et la guerre; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité, est de percevoir le *tribut*, c'est-à-dire, de faire passer le revenu au grand propriétaire, à ce maître qui a conquis et qui possède la terre par le droit de son *épouvantable* lance. Ce devoir rempli, l'on n'en exige pas d'autre; l'on ne s'inquiète pas même de quelle manière l'agent pourvoit à le remplir : les moyens sont à sa discrétion; et telle est la nature des choses, qu'il ne peut être délicat sur le choix; car premièrement il ne peut s'avancer, ni même se maintenir, qu'autant qu'il fournit des fonds : en second lieu, il ne doit sa place qu'à la faveur du vizir ou de telle autre personne en crédit; et cette faveur ne s'obtient et ne s'entretient que par une enchère sur d'autres concurrens. Il faut donc retirer de l'argent, et pour acquitter le tribut et remplir les avances, et pour soutenir sa dignité, et pour s'assurer des ressources. Aussi le premier soin d'un pacha qui arrive à son poste, est-il d'aviser aux moyens d'avoir de l'argent; et les plus prompts sont toujours les meilleurs. Celui qu'établit l'usage pour la perception du miri et des douanes, est de constituer pour l'année courante un ou plusieurs fermiers prin-

cipaux, lesquels, afin de faciliter leur régie, la subdivisent en sous-fermes, qui de grade en grade descendent jusqu'aux plus petits villages. Le pacha donne ces emplois par enchère, parce qu'il veut en retirer le plus d'argent qu'il est possible : de leur côté, les fermiers qui ne les prennent que pour gagner, mettent tout en œuvre pour augmenter leur recette. De là, dans ces agens, une avidité toujours voisine de la mauvaise foi; de là des vexations où ils se portent d'autant plus aisément, qu'elles sont toujours soutenues par l'autorité; de là, au sein du peuple, une faction d'hommes intéressés à multiplier ses charges. Le pacha peut s'applaudir de pénétrer aux sources les plus profondes de l'aisance, par la rapacité clairvoyante des subalternes. Mais qu'en arrive-t-il? Le peuple, gêné dans la jouissance des fruits de son travail, restreint son activité dans les bornes des premiers besoins; le laboureur ne sème que pour vivre; l'artisan ne travaille que pour nourrir sa famille; s'il a quelque superflu, il le cache soigneusement : ainsi le pouvoir arbitraire du sultan transmis au pacha et à tous ses subdélégués, en donnant un libre essor à leurs passions, est devenu le mobile d'une tyrannie répandue dans toutes les clas-

ses; et les effets en ont été de diminuer par une action réciproque l'agriculture, les arts, le commerce, la population, en un mot, tout ce qui constitue la puissance de l'état, c'est-à-dire, la puissance même du sultan.

Ce pouvoir n'a pas de moindres abus dans l'état militaire. Toujours pressé par ce besoin d'argent d'où dépendent sa sûreté, sa tranquillité, le pacha a retranché tout ce qu'il a pu des frais habituels de la guerre. Il a diminué les troupes, il a pris des soldats au rabais, il a fermé les yeux sur leurs désordres; la discipline s'est perdue. Si maintenant il survenait une guerre étrangère; si, comme il est arrivé en 1772, les Russes reparaissaient en Syrie, qui défendrait la province du sultan?

Il arrive quelquefois que les pachas, sultans dans leurs provinces, ont entre eux des haines personnelles; pour les satisfaire, ils se prévalent de leur pouvoir, et ils se font mutuellement des guerres sourdes ou déclarées, dont les effets ruineux tombent toujours sur les sujets du sultan.

Enfin il arrive encore que ces pachas sont tentés de s'approprier ce pouvoir dont ils sont dépositaires. La Porte, qui a prévu ce cas, tâche d'y obvier par plusieurs moyens; elle par-

tage les commandemens, et tient des officiers particuliers dans les châteaux des capitales, telles qu'*Alep*, *Damas*, *Tripoli*, etc.; mais s'il survenait un ennemi étranger, que produirait ce partage? Elle envoye tous les trois mois des capidjis qui tiennent les pachas en alarmes, par les ordres secrets dont ils sont porteurs; mais souvent les pachas, aussi rusés, se débarrassent de ces surveillans incommodes; enfin, elle change fréquemment les pachas de résidence, afin qu'ils n'aient pas le temps de s'affectionner un pays; mais comme toutes les conséquences d'un ordre vicieux sont abusives, il est arrivé que les pachas, incertains du lendemain, traitent leur province comme un lieu de passage, et n'y font aucune amélioration dont leur successeur puisse profiter : au contraire, ils se hâtent d'en épuiser les produits, et de recueillir en un jour, s'il est possible, les fruits de plusieurs années. Il est vrai que de temps en temps ces concussions sont punies par le cordon; et c'est ici une des pratiques de la Porte qui décèlent le mieux l'esprit de son gouvernement. Lorsqu'un pacha a dévasté une province, lorsqu'à force de tyrannie, les clameurs sont parvenues jusqu'à Constantinople, malheur à lui s'il manque de

protecteur, s'il retient son argent! A l'un des termes de l'année, un *capidji* arrive, montrant le *fermân* de prorogation, quelquefois même apportant une seconde, une troisième *queue*, ou telle autre faveur nouvelle; mais pendant que le pacha en fait célébrer la fête, il paraît un ordre pour sa déposition, puis un autre pour son exil, et souvent un *kat-chérif* pour sa tête. Le motif en est toujours d'avoir vexé les sujets du sultan; mais la Porte, en s'emparant du trésor du concussionnaire, et n'en rendant jamais rien au peuple qu'il a pillé, donne à penser qu'elle n'improuve pas un pillage dont elle profite. Aussi ne cesse-t-on de voir dans l'empire des gouverneurs concussionnaires et rebelles : si nul d'entre eux n'a réussi à se faire un état indépendant et stable, c'est bien moins par la sagesse des mesures du divan, et par la vigilance des capidjis, que par l'ignorance des pachas dans l'art de régner. L'on a oublié dans l'Asie ces moyens moraux qui, maniés par des législateurs habiles, ont souvent élevé de grandes puissances sur des bases d'abord très-faibles. Les pachas ne connaissent que l'argent; une expérience répétée n'a pu leur faire sentir que ce moyen, loin d'être le gage de leur sûreté, devenait le motif de leur perte :

ils ont la manie d'amasser des trésors, comme si l'on achetait des amis! *Asàd,* pacha de Damas, laissa huit millions, et fut trahi par son mamlouk, et étouffé dans le bain. On a vu quel fut le sort d'*Ybrahim Sabbâr* avec ses vingt millions. *Djezzâr* prend la même route, et n'ira pas à une autre fin. Personne ne s'est avisé de susciter cet amour du bien public, qui dans la Grèce et l'Italie, même dans la Hollande et la Suisse, a fait lutter avec succès de petits peuples contre de grands empires. Émirs et pachas, tous imitent le sultan; tous regardent leur pays comme un domaine, et leurs sujets comme des domestiques. Leurs sujets, à leur tour, ne voient en eux que des maîtres; et puisque tous se ressemblent, peu importe lequel servir. De là dans ces états, l'usage des troupes étrangères, de préférence aux troupes nationales. Les commandans se défient de leur peuple, parce qu'ils sentent ne pas mériter son attachement. Leur but n'est pas de gouverner leur pays, mais de le maîtriser : par un juste retour, leur pays s'embarrasse peu qu'on les attaque; et les mercenaires qu'ils soudoient, fidèles à leur esprit, les vendent à l'ennemi pour profiter de leur dépouille. Dâher avait nourri dix ans le Barba-

resque qui le tua. C'est un fait digne de remarque que la plupart des états de l'Asie et de l'Afrique, surtout depuis Mahomet, ont été gouvernés par ces principes, et qu'il n'y a pas eu de pays où l'on ait vu tant de troubles dans les états, tant de révolutions dans les empires. N'en doit-on pas conclure que la puissance arbitraire dans le souverain n'est pas moins funeste à l'état militaire qu'à la régie des finances? Achevons d'examiner ses effets en Syrie sur le régime civil.

A titre d'image du sultan, le pacha est chef de toute la police de son gouvernement; et sous ce titre, il faut comprendre aussi la justice criminelle. Il a le droit le plus absolu de vie et de mort; il l'exerce sans formalité, sans appel. Partout où il rencontre un délit, il fait saisir le coupable; et les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête sur-le-champ; quelquefois il ne dédaigne pas de remplir leur office. Trois jours avant mon arrivée à *Sour*, Djezzâr avait éventré un maçon d'un coup de hache. Souvent le pacha rode déguisé; et malheur à quiconque est surpris en faute! Comme il ne peut remplir cet emploi dans tous les lieux, il commet à sa place un officier que l'on appelle l'*ouâli*; cet

ouâli remplit les fonctions de nos officiers de guet; comme eux, il rode la nuit et le jour; il veille aux séditions, il arrête les voleurs; comme le pacha, il juge et condamne sans appel : le coupable baisse le cou ; le bourreau frappe, la tête tombe, et l'on emporte le corps dans un sac de cuir. Cet officier a une foule d'espions qui sont presque tous des filous, au moyen desquels il sait tout ce qui se passe. D'après cela, il n'est pas étonnant que des villes comme le Kaire, Alep et Damas, soient plus sûres que Gênes, Rome et Naples; mais par combien d'abus cette sûreté est-elle achetée! et à combien d'innocens la partialité de l'*ouâli* et de ses agens ne doit-elle pas coûter la vie!

L'*ouâli* exerce aussi la police des marchands, c'est-à-dire qu'il veille sur les poids et mesures; et sur cet article, la sévérité est extrême : pour le moindre faux poids sur le pain, sur la viande, sur le *debs* ou les *sucreries*, l'on donne cinq cents coups de baton, et quelquefois l'on punit de mort. Les exemples en sont fréquens dans les grandes villes. Cependant il n'est pas de pays où l'on vende plus à faux poids : les marchands en sont quittes pour veiller au passage de l'*ouâli* et du *mohteseb*. (*a*) Sitôt qu'ils paraissent à che-

(*a*) Inspecteur du marché.

val, tout s'esquive et se cache; on produit un autre poids : souvent les débitans font des traités avec les valets qui marchent devant les deux officiers ; et moyennant une rétribution, ils sont sûrs même de l'impunité.

Du reste, les fonctions de l'ouâli n'atteignent point à ces objets utiles ou agréables qui font le mérite de la police parmi nous. Ils n'ont aucun soin ni de la propreté, ni de la salubrité des villes : elles ne sont, en Syrie comme en Egypte, ni pavées, ni balayées, ni arrosées ; les rues sont étroites, tortueuses, et presque toujours embarrassées de décombres. On est surtout choqué d'y voir une foule de chiens hideux qui n'appartiennent à personne. Ils forment une espèce de république indépendante qui vit des aumônes du public. Ils sont cantonnés par familles et par quartiers ; et si quelqu'un d'entre eux sort de ses limites, il s'ensuit des combats qui importunent les passans. Les Turks, qui versent le sang des hommes si aisément, ne les tuent point ; seulement ils évitent leur attouchement comme immonde. Ils prétendent qu'ils font la sûreté nocturne des villes ; mais l'ouâli et les portes dont chaque rue est fermée, la font encore mieux : ils ajoutent qu'ils mangent les charognes ; et en

cela ils sont aidés d'une foule de chacals cachés dans les jardins et parmi les décombres et les tombeaux. Il ne faut d'ailleurs chercher dans les villes turkes, ni promenades, ni plantations. Dans un tel pays, la vie ne paraîtra sans doute ni sûre ni agréable; mais c'est encore l'effet du pouvoir absolu du sultan.

CHAPITRE IX.

DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

L'administration de la justice contentieuse est le seul article que les sultans aient soustrait au pouvoir exclusif des pachas, soit parce qu'ils ont senti l'énormité des abus qui en résulteraient, soit parce qu'ils ont connu qu'elle exigeait un temps et des connaissances que leurs lieutenans n'auraient pas; ils y ont préposé d'autres officiers qui, par une sage disposition, sont indépendans du pacha; mais comme leur juridiction est fondée sur les mêmes principes que le gouvernement, elle a les mêmes inconvéniens.

Tous les magistrats de l'empire appelés *qâdis*, c'est-à-dire, *juges*, dépendent d'un chef principal qui réside à Constantinople. Le titre de sa dignité est celui de *qâdi-el-askar*, (a) ou *juge de l'armée ;* ce qui indique, ainsi que je l'ai déjà dit, que le pouvoir est absolument militaire, et réside entièrement dans l'armée et dans son chef. Ce grand *qâdi* nomme les juges des villes capitales, telles qu'Alep, Damas, Jérusalem, etc. Ces juges, à leur tour, en nomment d'autres dans les lieux de leurs dépendances. Mais quel est le titre pour être nommé? Toujours l'argent. Tous ces emplois, comme ceux du gouvernement, sont livrés à l'enchère, et sont également affermés pour un an. Qu'arrive-t-il de là? Que les fermiers se hâtent de recouvrer leurs avances, d'obtenir l'intérêt de leur argent, et d'en retirer même un bénéfice. Or, quel peut être l'effet de ces dispositions dans des hommes qui ont en main la balance où les citoyens viennent déposer leurs biens?

Le lieu où ces juges rendent leurs arrêts, s'appelle le *mahkamé*, ou *lieu du jugement :* quelquefois c'est leur propre maison; jamais ce n'est un lieu qui réponde à l'idée de l'em-

(a) Vulgo *cadilesquier.*

ploi sacré qui s'y exerce. Dans un appartement nu et en dégât, le qâdi s'assied sur une natte ou sur un mauvais tapis. A ses côtés sont des *scribes* et quelques domestiques. La porte est ouverte à tout le monde : les parties comparaissent ; et là, sans interprètes, sans avocats, sans procureurs, chacun plaide lui-même sa cause : assis sur les talons, les plaideurs énoncent les faits, discutent, répondent, contestent, argumentent tour à tour; quelquefois les débats sont violens; mais les cris des scribes et le bâton du qâdi rétablissent l'ordre et le silence. Fumant gravement sa pipe, et roulant du bout des doigts la pointe de sa barbe, ce juge écoute, interroge, et finit par prononcer un arrêt sans appel, qui n'a que deux mois tout au plus de délai : les parties toujours peu contentes, se retirent cependant avec respect, et paient un salaire évalué le dixième du fonds, sans réclamer contre la décision, parce qu'elle est toujours motivée sur l'infaillible Qôran.

Cette simplicité de la justice, qui ne consume point en frais provisoires, accessoires, ni subséquens, cette proximité du tribunal souverain qui n'éloigne point le plaideur de son domicile, sont, il faut l'avouer, deux

avantages inestimables; mais il faut convenir aussi qu'ils sont trop compensés par d'autres abus. En vain quelques écrivains, pour rendre plus saillans les vices de nos usages, ont vanté l'administration de la justice chez les Turks; ces éloges, fondés sur une simple connaissance de théorie, ne sont point justifiés par l'examen de la pratique. L'expérience journalière constate qu'il n'est point de pays où la justice soit plus corrompue qu'en Égypte, en Syrie, et sans doute dans le reste de la Turkie. (*a*) La vénalité n'est nulle part plus hardie, plus impudente : on peut marchander son procès avec le *qâdi*, comme l'on marchanderait une denrée. Dans la foule, il se trouve des exemples d'équité, de sagacité; mais ils sont rares, par cela même qu'ils sont cités. La corruption est habituelle, générale; et comment ne le serait-elle pas, quand l'intégrité peut devenir onéreuse, et l'improbité lucrative; quand chaque *qâdi*, arbitre en dernier ressort, ne craint ni révision, ni châtiment; quand enfin le défaut de lois claires et précises offre aux passions mille moyens d'éviter la honte d'une injustice évidente, en ouvrant les sentiers tortueux des in-

(*a*) *Voyez* à ce sujet les observations de Porter, résident anglais à Constantinople.

terprétations et des commentaires? Tel est l'état de la jurisprudence chez les Turks, qu'il n'existe aucun code public et notoire, où les particuliers puissent apprendre quels sont leurs droits respectifs. La plupart des jugemens sont fondés sur des *coutumes* non écrites, ou sur des *décisions* de docteurs, souvent contradictoires. Les recueils de ces décisions sont les seuls livres où les juges puissent acquérir quelques notions de leur emploi; et ils n'y trouvent que des cas particuliers, plus propres à confondre leurs idées qu'à les éclaircir. Le droit romain sur beaucoup d'articles a servi de base aux prononcés des docteurs musulmans; mais la grande et inépuisable source à laquelle ils recourent, est le *livre très-pur*, le *dépôt de toute connaissance*, le *code de toute législation*, le *Qôran du prophète*.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

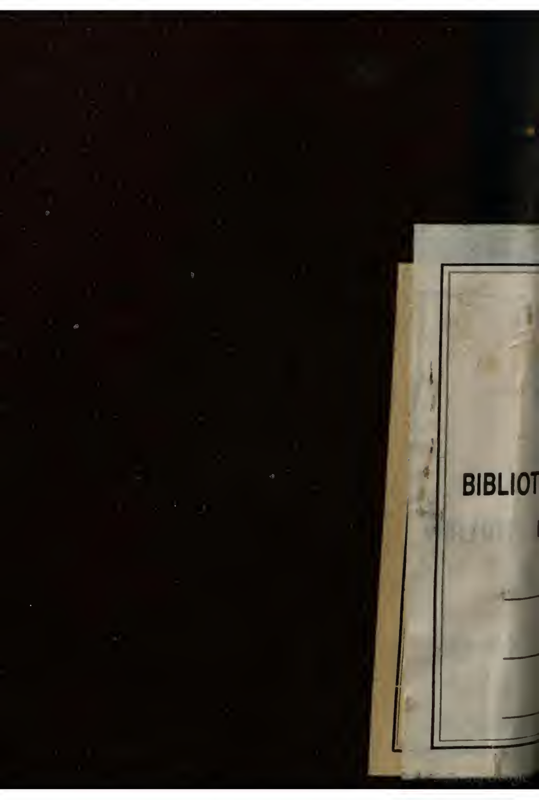
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Chapitre premier. — Distribution de la Syrie par pachalics, selon l'administration turke. 1
Chap. II. — Du pachalic d'Alep. 2
Chap. III. — Du pachalic de Tripoli. . . . 27
Chap. IV. — Du pachalic de Saide, dit aussi d'Acre. 38
Chap. V. — Du pachalic de Damas. . . . 103
Chap. VI. — De la Palestine. 171
Chap. VII. — Résumé de la Syrie. 198
Chap. VIII. Gouvernement des Turks en Syrie. 208
Chap. IX. — De l'administration de la justice. 224

FIN DE LA TABLE.

La gravure du tome 2 sera fournie avec le tome 3.




BIBLIOT